

UNIVERSITÉ PARIS VAL-DE-MARNE

Faculté de Médecine de Créteil

ANNÉE 1972

29

THÈSE

pour

le doctorat en médecine

(Diplôme d'État)

par **PIERRE BELON**

né le 22 Octobre 1943, à Nevers - 58

présentée et soutenue publiquement le

Titre complet de la thèse :

**L'état actuel de la théorie communicationnelle
des maladies mentales
chez les psychiatres de Palo-Alto (Californie)**

Président :

Monsieur le Professeur BOURGUIGNON

UNIVERSITE PARIS - VAL DE MARNE

FACULTE de MEDECINE de CRETEIL

ANNEE 1972

THESE
pour

LE DOCTORAT EN MEDECINE
(diplôme d'Etat)

par : Pierre BELON
né le 22/10/43 à Nevers- 58

Présentée et soutenue publiquement le:

TITRE COMPLET DE LA THESE :

L' état actuel de la théorie Communicationnelle
des maladies mentales,
chez les Psychiatres de Palo Alto (Californie)

Président : Monsieur le Professeur BOURGUIGNON

* * *
* *
*



En France, les psychiatres connaissent bien de nom les travaux de l'Ecole américaine de Palo Alto. Ils ont été soumis à de rudes critiques de la part des lecteurs qui en ont pris connaissance. Toutefois aucun ouvrage, ni aucun article n'a encore été traduit en français. Ces travaux ont été effectués par trois groupes de chercheurs :

- le groupe de Bateson, connu pour sa théorie de la Communication relative aux origines et à la nature de la schizophrénie (ou théorie du double bind),

- le groupe de Lidz, connu pour ses études sur la dimension généalogique dans les familles de schizophrène, et par les concepts de "marital schism" et de "marital skew",

- le groupe de Wynne, connu pour ses études de la structure des relations intrafamiliales et les concepts de "pseudo mutuality" et de "pseudo hostility".

L'objet de cette thèse est de donner l'aspect actuel de la théorie de la Communication qui est le fruit de ces travaux. Cette tâche a pu être effectuée grâce à une traduction et à une lecture attentive des ouvrages suivants :

- *Pragmatics of human communication* de Paul Watzlawick, J.H. Beavin, et Don Jackson - 1967.

- *Toward a theory of schizophrenia* de Gregory Bateson, Don Jackson, Jay Haley, et John Weakland - 1956.

- *Minimal requirements for a theory of schizophrenia* de Gregory Bateson - 1960.

- *The effort to drive the other person crazy* de Harold Searles - 1959.

Les auteurs de Palo Alto se sont attachés à rechercher les causes des désordres comportementaux qui font l'objet de la Psychiatrie. En ce sens, leur ouvrage "La Pragmatique de la Communication Humaine" est un ouvrage mettant en évidence les effets de la communication sur le comportement. Dans cette perspective, ils débouchent sur une théorie de la communication fondée sur l'approche interactionnelle de petits groupes, telle la famille. Il s'agit donc bien d'une approche psychiatrique nouvelle qui n'a absolument rien à voir avec l'approche de la communication considérée comme un comportement parmi les autres et appréhendée selon le modèle behavioriste.



Digitized by the Internet Archive
in 2026

A - INTRODUCTION

I - Vers une définition nouvelle de la Communication

Un phénomène demeure inexplicable tant que le champ d'observation n'est pas assez large pour inclure le contexte dans lequel survient le phénomène. Tant que l'observateur n'admet pas la relation entre un événement et la matrice dans laquelle il prend place, entre un organisme et son environnement, il est confronté à quelque chose de mystérieux ou il peut être tenté d'attribuer à l'objet des propriétés qu'il ne possède pas.

Or, si ce fait est bien accepté en biologie, il ne l'est encore pas complètement dans les sciences du comportement, et dans la psychologie en général; on se fonde encore souvent sur une vue monadique de l'individu et sur la méthode des variables isolées.

Il est bien évident que si la personne qui présente un comportement perturbé est étudiée isolément, elle restera mystérieuse, ou bien on lui attribuera des caractéristiques qu'elle ne possède pas.

L'enquête sur le comportement d'un être humain doit donc s'intéresser à la nature de sa condition (à son être dans le monde), et dans un sens plus large à la nature de l'Être. Mais avant de porter l'objet d'étude au plan existentiel, on peut inclure dans les limites de l'enquête les effets de ce comportement sur les autres, les réactions des autres à ce dernier, et le contexte dans lequel tout cela prend place.

Laing ajoute dans "le Soi divisé" en 1961 :

Dans la théorie de la méthode psychiatrique, le fait nouveau le plus important depuis une vingtaine d'années, est, à mon sens, le mécontentement de plus en plus marqué qui accueille toute théorie ou étude de l'individu, isolant ce dernier de son contexte. De divers côtés, des efforts ont été faits pour remédier à cette situation.

Cela revient à dire que l'objet d'étude est déplacé de la monade artificiellement isolée, à la relation entre les parties d'un système plus large. L'observateur se détourne d'une étude inférentielle de l'esprit, c'est à dire une étude par raisonnement, déduction, induction, à partir d'un comportement isolé, vers une étude des manifestations observables de la relation.

Or le véhicule de ces manifestations est la communication, c'est donc que l'observateur doit se tourner vers une étude de la communication.

Ainsi, l'appréhension de la communication par les autres est bien une première démarche, de l'étude isolée de la monade, vers une étude plus globale de l'être dans son contexte.

II- L'objet d'étude et ses limites.

1) La Pragmatique

En 1938, Morris, dans "Fondation de la théorie des signes" et en 1942, Carnap, dans "Introduction à la Sémantique" ont distingué trois champs d'étude pour la sémiotique ou théorie des signes et du langage : syntaxique, sémantique, pragmatique.

Ainsi une étude globale de la communication peut se subdiviser en trois champs :

- le champ syntaxique, qui traite de la transmission de l'information et

qui est l'objet du théoricien de l'information,

- le champ sémantique, qui traite de la signification,
- le champ pragmatique, qui traite des modifications du comportement.

Bien que ces trois champs soient intimement liés, les auteurs ont choisi de se pencher plus particulièrement sur le champ pragmatique, c'est à dire d'étudier les effets comportementaux de la communication.

2) Comportement = communication.

Les données de la Pragmatique ne sont donc pas uniquement les mots, leur configuration et leur sens (objets de la syntaxique et de la sémantique) mais aussi les équivalents non verbaux (langage corporel) auxquels les auteurs ajoutent les indices communicationnels et le contexte dans lequel la communication survient.

Il en résulte deux corollaires :

- tout comportement même non verbal est communication,
- toute communication (y compris les indices communicationnels dans un contexte impersonnel) affecte le comportement.

Les deux termes communication et comportement sont donc synonymes.

3) La globalité du processus.

Les auteurs ne se contentent pas d'étudier l'effet d'un élément de communication sur le receveur, ce qui aurait pour effet de définir une praxis, mais ils étudient aussi la réaction du receveur à l'émetteur.

Le centre d'intérêt est donc la relation émetteur-récepteur, en ce qu'elle est médiatisée par la communication.

III - L'apport de la mathématique.

Nous avons vu que cette approche communicationnelle des phénomènes caractérisant le comportement humain normal et anormal était fondée sur les manifestations de la relation au sens le plus large; par conséquent, elle se situe conceptuellement plus près de la Mathématique que de la Psychologie traditionnelle; en effet la mathématique s'intéresse aux relations entre les entités et non à la nature de ces entités. La psychologie de son côté a, traditionnellement une forte propension à une vision monadique de l'homme; les psychologues vont donc réifier ce qui leur apparaît de plus en plus comme des patterns complexes de la relation et d'interaction.

Il y aura donc souvent une affinité entre les hypothèses des auteurs et la mathématique, affinité qui sera notée chaque fois que ce sera possible. Mais si le comportement humain peut trouver son expression adéquate dans le symbolisme mathématique, les auteurs ne tentent pas une telle quantification; ils préfèrent utiliser les résultats mathématiques chaque fois qu'ils fourniront un langage utile pour la description du phénomène de la communication humaine.

B - LE CADRE DE REFERENCE

Ainsi le cadre de référence sera tracé à l'aide d'un certain nombre de concepts tirés du langage mathématique et que les auteurs définissent minutieusement. Il s'agit des concepts de fonction et de relation, de feedback, de redondance, de calcul, de boîte noire, de circularité.

D'autre part, certains concepts tirés de la psychologie classique doivent être révisés. Il s'agit des concepts de conscient et inconscient, de cause présente et passée, de cause et effet, de normal et anormal.

I - La notion de fonction et de relation

1) en mathématique.

L'utilité de la mathématique comme principe analogique ou explicatif apparaît clairement au travers du concept de fonction.

Le concept de fonction est apparu en mathématique après la longue et pénible transformation de la notion de nombre en notion de variable.

Pour les Grecs, les nombres étaient des grandeurs concrètes, réelles, perceptibles, comprises comme des propriétés d'objets réels. Dans cette perspective les notions de zéro et de grandeurs négatives n'avaient aucune place dans la réalité du monde classique. Selon les auteurs le changement décisif intervint en 1591, quand Vieta introduisit la notation de lettres à la place de nombre : le puissant concept de variable était né.

Les variables n'ont pas de signification par elles mêmes comme les grandeurs perceptibles. Elles n'acquièrent leur signification qu'en relation à une autre. La relation entre les variables constitue le concept de fonction.

2) en psychologie.

Il existe un parallélisme suggestif entre l'émergence du concept mathématique de fonction et l'éveil de la psychologie au concept de Relation.

Depuis Aristote, l'esprit était conçu comme un ordre de propriétés ou de caractéristiques dont un individu était doté à plus ou moindre degré. La fin du siècle dernier vit le début de l'aire expérimentale en psychologie et l'introduction d'un vocabulaire plus sophistiqué; néanmoins ce vocabulaire était encore fait de concepts isolés et plus ou moins reliés, bien qu'on les dénomma fonctions psychiques. Cet emprunt n'était pas métaphorique; aucune liaison n'avait été faite avec le concept mathématique de fonction, elle n'était même pas recherchée. Ainsi les sensations, la perception, l'attention, la mémoire furent appelées fonctions psychiques, mais on continua à les étudier dans leur isolement artificiel.

Ashby a montré que la présupposition de la "mémoire" était directement reliée à l'observabilité d'un système donné, c'est à dire que pour un observateur qui est en possession de toutes les informations nécessaires, la référence au passé (et par conséquent l'existence d'une mémoire dans le système) n'est pas nécessaire. Ainsi la "mémoire" n'est pas quelque chose d'objectif qu'un système possède ou ne possède pas (comme on dit de quelqu'un qui a de la mémoire) mais c'est quelque chose que l'observateur invoque pour remplir le trou causé quand une partie du système n'est pas observable.

L'exemple tiré d'Ashby par les auteurs est significatif : un chien aboie chaque fois que passe une voiture; ceci est inexplicable. L'observateur apprend

que le chien a eu un accident il y a six mois. Il dit que le chien a de la mémoire. La mémoire vient remplir le trou correspondant à la partie du système non observable: l'accident .

Plus rares sont les variables observables, plus l'observateur doit chercher dans les événements du passé ceux qui jouent un rôle dans le comportement du système. La "mémoire" dans le cerveau n'est donc qu'en partie objective et il n'est pas étonnant qu'on lui ait trouvé des propriétés inusitées ou paradoxales. A l'évidence l'étude de la mémoire requiert un réexamen complet des premiers principes. (Ashby - Introduction à la Cybernétique - Londres 1956)

Cela ne dénie pas les découvertes de la recherche neurophysiologique de l'emmagasinement de l'information dans le cerveau. Il est évident que l'état de l'animal est différent depuis l'accident, qu'il s'est opéré un changement moléculaire et que le chien a quelque chose qu'il n'avait pas. Mais ce quelque chose ne peut être étudié isolément, il doit être étudié en relation avec l'ensemble des éléments de l'observation qui lui ont donné naissance.

C'est ainsi que la psychologie expérimentale, en étendant son vocabulaire à des contextes interpersonnels a consacré un langage monadique. C'est le cas des concepts de leadership, de dépendance, d'introversi-on-extraversi-on, de nurturance (fonction de faire manger), qui firent l'objet d'une étude détaillée. Le danger est que ces concepts pensés et répétés assez longtemps assument leur propre pseudo réalité; par exemple le concept de leadership en tant qu'interprétation, que construction de l'esprit, que bouche trou devient finalement une quantité mesurable dans l'esprit humain, elle même conçue comme phénomène isolé. Une fois qu'une telle reification est opérée on risque de ne plus reconnaître que le terme de leadership n'est qu'une expression sténographique d'une forme particulière de relation en progrès.

Or, si l'on enseigne dans les écoles que le mouvement est quelque chose de relatif qui ne peut être perçu qu'en relation avec un point de référence, on admet plus difficilement que c'est le cas pour toute perception virtuelle ou pour toute expérience humaine de la réalité. Mais les recherches sur le cerveau ont montré que seuls les relations et les patterns de relation pouvaient être perçus et que ce sont eux qui sont l'essence de l'expérience.

Ceci est démontré par des observations simples : quand le mouvement de l'oeil est bloqué et que la même image continue à être perçue par la même aire de la rétine, la vision n'est plus possible; de même le doigt immobilisé sur une surface ne peut recevoir aucune information sur la texture de cette surface, si ce n'est une information sur la température, information qui est elle même liée à la température relative du doigt et de l'objet.

Ce qui fait l'essence de notre perception, ce ne sont donc pas les objets mais les fonctions, c'est à dire les signes qui représentent une relation, une infinité de positions possibles du même caractère.

La connaissance que l'homme a de lui même et des autres est donc une connaissance de fonctions ou de relations dans lesquelles lui ou les autres sont impliqués. Peu importe comment il peut ultérieurement réifier cette connaissance.

II - De la notion de relation à la notion d'information.

La théorie psychanalytique fut la première à rompre définitivement avec certaines réifications de la psychologie traditionnelle. C'est du moins l'objet de la topique freudienne qui suppose une différenciation de l'appareil psychique en un certain nombre de systèmes doués de caractères ou de fonctions différentes

et disposés dans un certain ordre les uns par rapport aux autres, ce qui permet de les considérer métaphoriquement comme des lieux psychiques dont on peut donner une représentation figurée spatialement (Laplanche et Pontalis- Vocabulaire de la Psychanalyse). Les phénomènes psychiques étaient envisagés d'une part comme résultant du conflit entre différentes forces d'origine pulsionnelles (point de vue dynamique), d'autre part comme consistant en la circulation et la répartition d'une énergie quantifiable, c'est à dire suivant étroitement les lois de la conservation et de la transformation de l'énergie en physique (point de vue énergétique).

Or ce modèle conceptuel issu de la métapsychologie freudienne tenait compte de l'épistémologie prévalente au moment de sa conception, épistémologie dominée par le concept d'énergie. Il s'intéressait surtout aux processus intrapsychiques et négligeait l'interaction individu-environnement. L'interaction avec les processus extérieurs était considérée comme secondaire. A négliger la fonction d'interdépendance entre l'individu et l'environnement, la psychanalyse manquait le concept d'échange d'information, c'est à dire de Communication.

Les auteurs donnent un exemple percutant de cette différence fondamentale: si un homme donne un coup de pied dans une pierre, l'énergie est transférée du pied dans la pierre; la pierre est déplacée et gagne une position pleinement déterminée par des facteurs tels que la totalité de l'énergie transférée, la taille et le poids de la pierre, la nature de la surface sur laquelle elle roule. Si l'homme donne un coup de pied à un chien et que ce dernier le mord, c'est très différent; le chien tire son énergie de son propre métabolisme. Ce qui est échangé ce n'est plus de l'énergie, mais de l'information. C'est là la différence essentielle entre la psychodynamique freudienne et la théorie de la communication.

Le changement conceptuel depuis l'énergie jusqu'à l'information a joué un rôle essentiel dans le développement vertigineux de la philosophie et de la science depuis la fin de la deuxième guerre mondiale.

Une information à propos d'un effet, revenant convenablement à l'effectuer, entrainera la stabilité de cet effecteur et son adaptation à un changement de l'environnement. Cette constatation ouvre la porte à la construction de machines plus complexes (machines à erreur contrôlée et à but dirigé) et permet de concevoir la cybernétique comme une nouvelle épistémologie. De plus elle fournit de nouveaux éclaircissements sur le fonctionnement de systèmes d'interaction très complexes trouvés en biologie, en psychologie, en sociologie, en économie, etc...

Tant que la science s'est intéressée à l'étude de relations de cause à effet linéaires, unidirectionnelles, et progressives, un très grand nombre de phénomènes lui échappèrent. En simplifiant à l'extrême on peut dire que ces phénomènes qui échappèrent aux chercheurs ont pour commun dénominateur les concepts de croissance et de changement. Pour comprendre ces phénomènes dans une vue unifiée du monde, la science a du, depuis les Grecs, recourir à des concepts définis de façon variée, mais toujours nébuleuse et incommode; en règle générale, on se reposait sur la notion qu'il y a un but au cours des événements et que la conséquence éventuelle détermine en quelque sorte les pas qui l'ont précédé; ou bien on excluait ces phénomènes de la science et on les caractérisait par un quelconque "vitalisme". C'est ainsi que naquit la grande controverse entre le déterminisme et la théologie.

Dans cette dualité qui continua jusqu'à nos jours, la psychanalyse de Freud appartient à l'évidence à l'école déterministe, tandis que la psychanalyse de Jung repose sur la présupposition d'une entelechie immanente à l'homme.

L'arrivée de la cybernétique changea tout ceci en montrant que ces deux principes pouvaient être rapprochés dans un cadre de travail plus compréhensible. Cette vision devient possible à travers la découverte du feedback.

III - Le feedback

Les principes fondamentaux de la cybernétique sont simples et les auteurs les passent en revue rapidement :

Une chaîne dans laquelle un évènement A produit un évènement B, B un évènement C, C un évènement D, etc... aurait les propriétés d'un système à détermination linéaire. Si néanmoins D ramène à A, le système est circulaire et les fonctions à l'intérieur du système sont tout à fait différentes. Le système montre un de ces comportements qui ont défié l'analyse en termes de détermination linéaire.

Il s'agit d'un feedback.

Le feedback peut être ou bien positif ou bien négatif. Dans cet ouvrage sur la communication il sera le plus souvent négatif, car le feedback négatif caractérise l'homéostasie (état stable) et joue un rôle important en achevant et en maintenant la stabilité des relations. Le feedback positif, lui, mène au changement, c'est à dire à la perte de la stabilité ou de l'équilibre.

Dans les deux cas, une partie d'un output (sortie) du système est réintroduit dans le système comme information à propos de l'output. Mais si dans le feedback négatif cette information est utilisée à diminuer la déviation de l'output à l'égard d'une norme donnée, dans le feedback positif la même information est utilisée pour amplifier la déviation de l'output. Dans le premier cas le feedback va à l'encontre de la tension déjà existante dans le système (négatif) dans le deuxième il va dans le même sens. (positif).

Toutefois il ne faut pas en conclure que le feedback négatif est souhaitable et le feedback positif destructif.

Pour en venir à la communication, les systèmes interpersonnels (couple d'étranger, couple conjugal, famille, relation psychothérapique, relations internationales) peuvent être vus comme des circuits en feedback, puisque le comportement de chaque personne affecte et est affecté par le comportement des autres. Selon que les mécanismes de feedback seront positifs ou négatifs, l'input (entrée) peut être amplifiée ou contrariée.

La clinique nous montre que l'on peut trouver des exemples de deux types: si bien souvent les mécanismes de feedback négatifs sont souhaitables pour maintenir la stabilité dans les systèmes interpersonnels (nous en reparlerons à propos de l'homéostasie), il existe une exception qui nous intéresse au premier chef c'est celle des familles comprenant un membre schizophrène. L'expérience clinique confirme les assertions des auteurs: l'existence du malade est essentielle à la stabilité du système familial et le système réagit promptement et efficacement à toute tentative interne ou externe pour changer son organisation. Le mécanisme mis en jeu est à l'évidence un feedback négatif destiné à assurer la stabilité; et du point de vue clinique le moins qu'on puisse dire est qu'il est indésirable.

Puisque la Vie se caractérise par la stabilité et le changement, il est évident que des mécanismes de feedback positifs et négatifs doivent survenir alternativement, et ils le font sous les formes spécifiques de l'interdépendance et de la complémentarité. Pribram a montré que lorsque la stabilité est obtenue, le système s'oriente vers d'autres objets de sensation et que de nouveaux mécanismes se différencient pour leur faire face. La stabilité n'est donc pas un point final stérile même dans un environnement relativement constant, elle est plutôt la condition de l'existence de la vie libre.

Le secret de l'activité naturelle et le feedback sont liés. Les systèmes de feedback se distinguent par leur haut degré de complexité et ils sont diffé-

rents qualitativement de tout ce qui tombe dans le domaine de la mécanique classique. Leur étude requiert de nouveaux cadres conceptuels; leur logique et leur épistémologie sont différents des principes traditionnels de l'analyse scientifique, tels que l'approche de la "variable unique isolée" ou la croyance selon laquelle la connaissance complète de tous les faits, à un temps donné permettra de prédire tous les états futurs. Les systèmes d'autorégulation ou systèmes avec feedback requièrent une philosophie propre dans laquelle les concepts de "pattern" et "d'information" sont aussi essentiels que ceux de "matière" et d'"énergie" ne l'étaient au début de ce siècle.

Mais le langage scientifique n'est pas encore assez élaboré pour en être le véhicule, de sorte que les systèmes sont eux mêmes leur plus simple explication. Le concept de redondance que nous allons étudier maintenant sera donc envisagé comme propriété d'un système. Nous montrerons ultérieurement que les propriétés des systèmes sont applicables à l'interaction humaine.

IV - La redondance

L'insistance avec laquelle les auteurs ont appuyé sur la discontinuité qui existe entre la théorie des systèmes et les théories traditionnelles monadiques ou linéaires ne doit pas, disent-ils, être interprétée comme un constat de désespoir. Mais puisque les cadres de référence traditionnels sont inadéquats, il faut trouver de nouvelles voies d'approche. Or il existe un modèle conceptuel qui a été élaboré dans un domaine scientifique tout à fait différent et qui peut être appliqué à l'étude de la Communication humaine. Il s'agit de l'homeostat d'Ashby.

1) l'homéostat d'Ashby.

Il est formé de quatre sous systèmes d'autorégulation identiques qui sont entièrement interconnectés au point qu'une perturbation causée dans l'un quelconque d'entre eux affecte les autres et est affectée par les autres à son tour. Ceci signifie qu'aucun sous système ne peut atteindre son propre équilibre indépendamment des autres. Ashby a pu démontrer un certain nombre des caractéristiques "comportementales" de cette machine :

Bien que la circuiterie de l'homéostat soit infiniment plus simple que celle du cerveau humain ou même que d'autres projets imaginés et conçus par l'homme, elle est capable de 390 625 combinaisons des valeurs du paramètre.

En termes plus anthropomorphiques, elle a 390 625 attitudes adaptatives possibles à tous les changements de son milieu interne ou externe.

2) La Redondance

a) Homéostats et systèmes naturels.

Mais l'homéostat réalise sa stabilité en faisant une recherche aventureuse de ses combinaisons, jusqu'à ce que la configuration interne appropriée soit atteinte. Ceci ressemble au comportement par essais et erreurs de nombre d'organismes soumis à un stress. Pour l'homéostat le temps requis va de quelques secondes à quelques heures; pour les organismes vivants, cela pourrait prendre un temps très long et ce serait un sérieux handicap pour la survie, ou pour l'adaptation. Or il n'en est pas ainsi et l'enfant a beaucoup de chances de parvenir en vingt ans à une adaptation adulte, ce qui ne serait pas le cas s'il était un homéostat.

Voici l'explication qu'en donne Ashby : dans les systèmes naturels il y a une certaine conservation de l'adaptation, les vieilles adaptations ne sont pas détruites quand de nouvelles adaptations sont trouvées. Il n'est nul besoin

de tout recommencer à chaque fois, comme si aucune solution n'avait été trouvée auparavant.

b) chaînes livrées au hasard et processus stochastiques.

Dans l'homéostat au contraire, n'importe laquelle des 390 625 configurations internes a autant de chances que les autres d'être réalisée par l'interjeu des quatre sous systèmes. La survenue d'une configuration donnée n'a absolument aucun effet sur la survenue de la configuration suivante. Une chaîne d'événements dans laquelle chaque élément a à tout moment une chance égale de survenue est dite "faire preuve de hasard", aucune conclusion ne peut être tirée, aucune prédiction ne peut être faite sur la séquence future. C'est une autre manière de dire qu'elle ne transporte aucune information.

Par contre, si un système comme l'homéostat a la capacité d'enmagasiner les adaptations utiles à son futur usage, la probabilité inhérente aux séquences de configurations internes va être considérablement modifiée; en particulier certains groupements de configuration deviendront répétitifs donc plus probables que les autres. On peut noter d'emblée qu'il est inutile d'attribuer une signification à ces groupements; leur existence constitue leur meilleure explication. Une chaîne au sein de laquelle des groupements de configurations sont plus probables que les autres est dite "processus stochastique"; ce concept est un des concepts fondamentaux de la théorie de l'information.

C'est la validité inhérente à une séquence de symboles ou d'événements qui fait les processus stochastiques, qu'il s'agisse d'une séquence simple (tirage de boules blanches ou noires dans une urne) ou d'une séquence complexe (patterns spécifiques des éléments tonaux et orchestraux employés par un compositeur donné, utilisation d'éléments de langage dans le style d'un auteur, groupement caractéristique des signes dans un EEG).

c) La redondance et la contrainte.

Selon la théorie de l'information les processus stochastiques, qui viennent d'être définis, font preuve de redondance ou de contrainte. Ces deux termes sont synonymes et peuvent très bien être interchangeables avec le terme de pattern qui a été utilisé dans le paragraphe précédent.

Les redondances, les contraintes, les patterns n'ont en eux mêmes aucune signification et constituent par eux mêmes leur meilleure explication, ce qui n'empêche pas qu'ils peuvent être reliés à d'autres patterns...ce qui leur confère alors une signification (par exemple la relation entre la redondance de pointes ondes sur le tracé EEG et celle de crises cliniques particulières).

3) Etude de la redondance.

a) dans la syntaxique et la sémantique.

La redondance a été étudiée de manière exhaustive par les linguistes. Ce qu'on peut en dire c'est que chacun de nous possède un énorme savoir sur la vitalité et la probabilité statistique inhérente à la syntaxique et à la sémantique de la communication humaine. Or ce savoir est psychologiquement très intéressant car il est presque totalement hors de portée de la connaissance humaine. Les auteurs en font une démonstration magistrale. Personne, sauf peut être un expert en information, ne peut établir les probabilités séquentielles ou les ordres de rangement des lettres et des mots dans un langage donné, pourtant nous pouvons tous repérer et corriger une faute d'impression, remplacer un mot manquant, irriter un bègue en finissant ses phrases pour lui. Ceci signifie que connaître un langage et connaître quelque chose sur ce langage, sont deux ordres bien différents de connaissance, cette différence est perceptible entre le langage maternel appris empiriquement et les autres langues apprises à l'école; dans le premier cas il suffit

d'apprendre le langage, dans le deuxième il faut en plus apprendre "sur" le langage.

b) dans la pragmatique.

Contrairement aux deux autres champs, très peu de choses ont été publiées dans ce domaine, ou tout au moins peu de choses ont été dites sur la pragmatique en tant que phénomène interactionnel. Les études existantes semblent se limiter aux effets d'une personne A sur une personne B sans tenir compte du fait que tout ce que fait B influence le prochain mouvement de A, et que tous les deux influencent et sont influencés par le contexte dans lequel leur interaction prend place.

Le redondance pragmatique est tout à fait semblable à la redondance syntaxique et sémantique. Nous possédons tous un énorme savoir qui nous permet d'évaluer, d'influencer et de prédire un comportement. En fait, dans ce domaine nous sommes particulièrement sensibles à l'inconscient. Mais un comportement qui est situé hors de son contexte, ou qui semble livré au hasard (à l'absence de contrainte) nous paraît immédiatement tout à fait inapproprié.

Ainsi la communication comportement, nous affecte constamment, et notre propre "auto connaissance" dépend de la communication. Pourtant nous connaissons fort mal les règles de la communication qui sont menées à bien dans une communication réussie ou qui sont violées dans les troubles mentaux.

Comme pour la syntaxique et la sémantique, nous sommes en constante communication, nous connaissons les règles de la communication. Mais nous ne savons pas que nous les connaissons, nous sommes presque incapables de communiquer à propos de la communication; la tentative des auteurs sera donc une tentative pour effectuer cette communication.

4) Vers une nouvelle épistémologie.

Toute investigation scientifique est fondée sur la recherche de pattern. C'est du moins le point de vue des auteurs. Là où il y a pattern, il y a signification.

a) Les patterns de la communication sont inconscients.

Or l'étude de l'interaction humaine serait relativement facile si elle consistait simplement à interroger ceux qui sont engagés dans l'interaction, et ainsi à apprendre d'eux quels patterns ils suivent habituellement. Cela consisterait simplement à leur demander quelles règles de comportement ils ont établies entre eux; la technique du questionnaire serait parfaitement appropriée.

Mais, comme nous venons de le voir, leurs rapports ne peuvent être toujours pris à leur vraie valeur; d'une part, s'il est aisé de communiquer, il est difficile de communiquer à propos de la communication, les règles de la communication demeurent hors de notre connaissance; d'autre part, les gens peuvent très bien dire quelque chose et signifier autre chose. On peut dire que les règles du comportement et de l'interaction restent au même degré de conscience que les lapsus et les actes manqués qu'à décrit Freud.

Ainsi les cas suivants peuvent se présenter :

- 1) les règles du comportement et de l'interaction sont tout à fait conscientes; la technique du questionnaire peut être utilisée.
- 2) elles sont préconscientes. La personne en est ignorante, mais elle peut les reconnaître si elles lui sont montrées.
- 3) elles sont totalement inconscientes. Même si elles sont définies correctement et montrées, la personne ne peut les voir.

C'est Bateson, dans "Echange d'information à propos des patterns du comportement"- 1962, qui a montré l'analogie avec les niveaux de conscience de Freud

et qui a replacé le problème dans le cadre de travail tracé pour la pragmatique de la communication.

Bateson, nous y reviendrons, distingue différents niveaux d'apprentissage de premier, de deuxième, de troisième et de quatrième ordre. Si l'on remonte l'échelle des ordres d'apprentissage on entre dans des zones de patterning de plus en plus abstraites, donc de moins en moins conscientes.

" Je reconnais facilement qu'en une occasion donnée, j'ai obtenu de l'aide. Reconnaître une habitude de dépendance est déjà plus difficile. Quant à reconnaître qu'ayant appelé à l'aide j'ai mordu la main qui me nourrissait, c'est difficilement concevable."

b) les patterns de la communication sont perceptibles à l'observateur extérieur.

Heureusement il en est tout autrement pour un observateur extérieur. Si un observateur qui ne connaît pas les règles des échecs regarde suffisamment longtemps deux joueurs en train de jouer, il pourra formuler les règles des échecs avec une assez grande précision. Il aura identifié un pattern complexe de redondance.

Schefflen dans "Cours et structure du comportement communicationnel" et "Analyse du contexte d'une session psychothérapeutique"- 1965, a isolé un grand nombre de patterns, voire de patterns au sein des patterns. Il a montré en outre que ces patterns avaient une nature répétitive.

C'est donc en observant la redondance d'une interaction humaine que l'observateur arrivera à isoler les patterns, c'est à dire les règles sous jacentes de la communication-comportement.

V - La métacommunication et le concept de calcul.

Nous avons vu que nous devons rechercher des redondances pragmatiques; nous savons que ces redondances ne seront pas des grandeurs ou des qualités statiques, mais des patterns analogues au concept mathématique de fonction; nous pensons que ces patterns auront les caractéristiques générales des systèmes avec feedback; n'y a-t-il pas lieu de pousser davantage l'analogie avec la mathématique ?

Les auteurs en se penchant sur les chaînes de communication entre deux ou plusieurs participants établissent un parallèle avec le concept mathématique de calcul et comparent les résultats obtenus aux axiomes et aux théorèmes d'un calcul.

1) Définition d'un calcul.

Selon Boole (Analyse mathématique de la logique- Essai vers un calcul du raisonnement déductif-1847) : "Un calcul est une méthode reposant sur l'utilisation de symboles, dont les lois de combinaison sont connues et générales, et dont résulte l'admission d'une interprétation logique".

2) La métamathématique.

Quand les mathématiciens cessent de se servir de la mathématique comme un outil pour compter, ils sont amenés à faire de cet outil lui-même l'objet de leur étude. C'est le cas, par exemple, lorsqu'ils s'interrogent sur l'arithmétique en tant que système. Ils utilisent alors un langage qui ne fait pas partie de la mathématique, mais qui se tient à son propos. Ce langage est appelé métamathématique.

La structure formelle de la mathématique est calcul, dans le sens que nous venons de voir. La métamathématique consiste à s'exprimer sur ce calcul. Mais on ne peut pousser au delà la distinction entre les deux (Nagel et Newmann: La preuve de Godel -1958). Faute de respecter cette règle on court à la confusion et au paradoxe.

La métamathématique a clarifié bien des choses; elle a permis de mettre en lumière la structure du raisonnement mathématique en faisant accéder à la connaissance de sa signification.

La distinction entre mathématique et métamathématique a entraîné une codification soigneuse des signes variés qui entrent dans la fabrication d'un calcul formel, codification libre de présuppositions cachées et d'associations de significations non pertinentes. Plus encore elle nécessite des définitions exactes des opérations et des règles logiques de la construction et de la déduction mathématique, opérations et règles que les mathématiciens appliquaient en grand nombre sans savoir de quoi ils se servaient.

3) La Métacommunication.

Le même problème qui se pose en mathématique, se pose dans l'étude de la communication. Si nous ne voulons pas employer des règles sans savoir de quoi on se sert, nous devons savoir communiquer à propos de la communication. C'est à dire étudier la métacommunication.

Nous devons savoir que nous utiliserons des conceptualisations qui ne font pas partie de la communication.

Mais l'étude de la métacommunication pose deux problèmes par rapport à celle de la métamathématique :

- le premier c'est qu'il n'existe dans le champ de la communication humaine rien jusqu'à présent qui puisse se comparer au système formel d'un calcul. Comme on le verra, cette difficulté n'enlève rien à l'utilité du concept.
- la seconde est étroitement liée à la première : les mathématiques possèdent deux langages: les nombres et les symboles algébriques pour énoncer la mathématique et le langage naturel pour énoncer la métamathématique. Dans le champ de la communication humaine nous en sommes réduits au même langage pour parler de la communication et de la métacommunication.

4) L'application du concept de calcul à la communication.

Quelle peut être l'utilité de la notion d'un calcul de la communication humaine, s'il n'existe encore rien de tel et si on ne peut espérer le voir avant longtemps?

Selon les auteurs, la notion même de calcul fournit un puissant modèle de la nature et du degré d'abstraction de phénomène que nous voulons identifier. En particulier ne peut-on pas comparer les résultats obtenus avec les axiomes et les théorèmes d'un calcul.

a) Analogie entre un jeu d'échec et un calcul mathématique.

Nagel et Newmann (dans la preuve de Godel-1958) explicitent cette analogie : les pièces et les carrés d'un échiquier correspondent aux signes élémentaires du calcul. Les positions autorisées des pièces de l'échiquier correspondent aux formules du calcul. Les positions initiales des pièces aux axiomes et aux formules initiales du calcul. Les positions suivantes aux formules dérivées des axiomes : les théorèmes.

Les configurations des pièces sur l'échiquier sont sans signification en tant que tel; les rapports "à propos" de ces configurations sont, eux, tout à fait significatifs. On peut ainsi établir des théorèmes généraux des métaéchecs

définissant un nombre fini de configurations possibles sur l'échiquier.

b) Analogie entre la communication et un jeu d'échecs.

Nous étendons l'observation du jeu d'échecs à celle des deux joueurs, nous étudions au lieu d'un jeu abstrait des séquences d'interaction humaine régies par un ensemble complexe de règles. Les éléments isolés du comportement sont comme les opérations mathématiques ou les configurations des pièces sur l'échiquier sans signification (les auteurs préfèrent ici le terme de formellement indécidables). Tout au plus pourra-t-on dire que tel élément du comportement est du à la hausse des prix, au conflit oedipien, à une tempête; il s'agira toujours de déductions ou d'introspections indignes de confiance.

Par contre si un comportement A (quelles que soient ses motivations) provoque les comportements B,C,D ou E chez l'autre, et qu'il ne provoque jamais les comportements X,Y, ou Z, on peut formuler un théorème métacommunicationnel.

Alors ce que l'on peut dire c'est que toute interaction humaine peut être définie en termes d'analogie avec un jeu d'échecs, donc avec un calcul mathématique. En ce cas on voit que les séquences de mouvements sont gouvernées par des règles, que des compte-rendus métacommunicationnels significatifs peuvent être faits à propos de ces règles; mais il est sans importance que les règles soient connues ou non des communicants.

En d'autres termes on peut dire qu'il existe un calcul non encore interprété de la pragmatique de la communication humaine. Nous savons seulement que ses règles sont observées habituellement avec succès, et qu'elles sont violées dans les désordres de la communication.

Ce calcul est comme une étoile dont l'astronomie a montré qu'elle existe mais qui n'a pas encore été découverte par les observateurs.

C - MISE EN PLACE DE NOUVEAUX CONCEPTS

Le Cadre de Référence est donc tracé.

La communication humaine ne peut être assimilée à un calcul: néanmoins il est commode d'envisager la pragmatique de la communication comme un calcul dont les motivations internes nous échappent, mais dont nous pouvons parler et décrire les règles. Ces règles sont repérables par la redondance ou la contrainte dont elles font preuve et qui les caractérisent comme processus stochastiques. Ceci amène l'observateur à identifier des patterns qui ne sont pas des qualités statiques (variables isolées, propriétés que l'on a ou que l'on n'a pas) mais qui sont repérables comme le sont les fonctions en mathématique. Enfin ces patterns auront les caractéristiques des systèmes en feedback bien que le langage scientifique ne soit pas assez élaboré pour décrire ces systèmes. Les systèmes constituent en eux mêmes leur meilleure explication.

I - Le Concept de Boîte noire

Le concept de boîte noire constitue une synthèse satisfaisante du cadre de référence que nous venons de tracer.

Jusqu'à présent les recherches sur les phénomènes de l'esprit humain se sont avérées difficiles, faute d'avoir su trouver un point d'observation situé hors de l'esprit. Plus que n'importe quelles autres disciplines, la psychologie et la psychiatrie sont assujetties à l'introspection: le sujet et l'objet sont identiques, l'esprit s'étudie lui même, et toute présupposition tend vers l'autovalidation.

Le concept de boîte noire pallie à cette difficulté.

Il est tiré d'une analogie avec les boîtes noires placées dans les avions militaires; ces équipements électroniques avaient la propriété de se détruire si l'on tentait de les ouvrir, ce qui les protégeait d'une capture par l'ennemi.

Il a été d'abord appliqué aux équipements électroniques qui sont souvent si complexes qu'il est préférable de négliger la structure interne du dispositif pour ne s'intéresser qu'à l'étude de ce qui se passe à l'entrée et à la sortie, c'est à dire aux relations spécifiques d'input et d'output.

Or il n'est peut être pas nécessaire de regarder à l'intérieur, il est peut être préférable d'identifier des patterns communicationnels c'est à dire d'étudier la fonction du dispositif dans le système plus grand dont il fait partie.

Ainsi les hypothèses intrapsychiques invérifiables déjà condamnées par les auteurs peuvent être négligées. On ne s'intéresse qu'aux relations observables d'input et d'output c'est à dire à la communication.

Dans une telle perspective, le symptôme ne sera plus l'expression d'un conflit intrapsychique, mais un input ou un output dans le système familial.

Watzlawick précise cette position dans "Problèmes de la psychose-1971"

" J'ai choisi délibérément de ne pas me préoccuper de ce qui se passe à l'intérieur de l'individu. Ce n'est pas que je ne crois pas à cet intérieur mais j'ai choisi d'étudier des phénomènes qui peuvent être compris en termes de processus en cours, entre des événements et non dans le dedans des individus. En tant que chercheur, j'ai trouvé que je pourrais faire davantage en m'attardant sur des manifestations plutôt que de spéculer sur les besoins d'où elles émergent. Ainsi mon intérêt se portera-t-il sur la communication psychotique et non sur pourquoi elle arrive".

Dans cette optique d'autres concepts utilisés habituellement en psychopathologie vont se trouver radicalement changés. Nous allons les passer en revue rapidement.

II - Le Conscient et l'Inconscient.

La différence entre ce qui est conscient et ce qui est inconscient a une grande importance dans la trame psychodynamique. Cette importance diminue si l'on compare le comportement humain à la boîte noire et si l'on voit l'output d'une boîte noire comme l'input d'une autre.

Si nous considérons les réactions à un élément de comportement spécifique il y a pourtant une différence si le comportement est considéré par celui qui le reçoit comme conscient ou inconscient, volontaire, involontaire ou symptomatique. Mais ce qui compte ce n'est pas une propriété intrinsèque du comportement considéré, mais l'évaluation que l'autre fait des motifs de la personne A, et son évaluation de ce qui continue à se passer dans la tête de cette personne. Quand bien même l'interrogerait-il sur ses motifs, il ne pourrait recueillir aucune certitude; l'autre pourrait mentir.

La distinction entre conscient et inconscient, etc... nous mène au concept de l'attribution de la signification. Or cette notion, essentielle pour l'expérience de communiquer avec les autres, est formellement indécidable, elle est privée de signification comme la configuration d'un jeu d'échecs. En ce sens elle devra être négligée par les théoriciens de la communication humaine.

III- Le Présent et le Passé.

L'étude des événements passés joue elle aussi un rôle très important dans la trame psychodynamique traditionnelle. Effectivement tout comportement est bel et bien déterminé par l'expérience précédente.

Mais la mémoire, comme nous l'avons vu en étudiant le concept de fonction, ne peut être considérée comme une particularité isolée; en tant que telle, elle est fondée sur l'évidence subjective, elle peut subir la même distorsion que celle que l'exploration du passé est censée éliminer. De plus tout ce qu'une personne A rapporte de son passé à une personne B, est indissolublement lié et déterminé par la relation qui continue entre ces deux personnes.

Par contre si l'on observe directement la relation entre l'individu et les autres (comme nous l'avons déjà vu au chapitre de la redondance à propos du jeu d'échecs et des sessions psychothérapeutiques) des patterns de communication pourront être identifiés. La découverte de ces patterns aura alors une importance diagnostique et thérapeutique.

On voit que la recherche de pattern dans le ici et le maintenant se substitue à la recherche traditionnelle de causes passées ou de motivations.

IV- L'Effet et la Cause

Dans la psychopathologie traditionnelle la notion de traumatisme causal est fondamentale. Ici la recherche des causes d'un comportement revêt une valeur secondaire et prend une toute autre signification.

Par contre ce sont les effets du comportement qui prennent toute leur importance; ils constituent des critères très significatifs de l'interaction entre deux individus étroitement liés.

Il arrive qu'un symptôme demeure rebelle à la psychothérapie malgré une

analyse intensive de ses origines; tout se passe comme si l'on arrivait pas à retrouver le traumatisme causal. Par contre il peut révéler brutalement sa signification si on l'observe dans le contexte de l'interaction conjugale en cours. Dans ce cas il apparaît comme une contrainte, une redondance, un pattern, une règle de leur jeu interactionnel (jeu doit être pris ici dans son acception dérivée de la théorie mathématique des jeux: un jeu est alors fait de séquences de comportement régies par des règles). Le symptôme n'est plus alors l'extériorisation d'un conflit irrésolu entre des forces intrapsychiques hypothétiques, mais il est une réalité mathématique.

A l'inverse ce symptôme influence profondément l'entourage du malade. Mais nous ne devons pas en déduire que l'un est la cause l'autre l'effet. Nous verrons dans la circularité des patterns de communication qu'il faut savoir renoncer à connaître où est le Pourquoi. D'ores et déjà nous pouvons dire que le pourquoi linéaire n'est pas valide. Par contre on peut définir un pourquoi circulaire qui a pour réponse la réciprocité de la cause et de l'effet.

V- La circularité des patterns de communication.

Quand on envisage des chaînes de causalité linéaires, progressives, on peut parler de commencement et de fin de la chaîne.

Dans les systèmes avec circuits en feedback, il n'y a pas de commencement ni de fin. On peut dire que A survient d'abord, et que B est déterminé par la survenue de A, car on pourrait commettre la même erreur logique dans l'autre sens et dire que B survient d'abord, et que A est déterminé par la survenue de B. Tout dépend de l'endroit où on choisit de briser la continuité du cercle.

Or ce point est important car cette erreur se produit dans deux cas qui nous intéressent :

- tout d'abord dans une interaction, le participant interrogé prétend qu'il ne réagit qu'au comportement de l'autre, sans réaliser qu'il influence à son tour l'autre par sa réaction.
- ensuite en psychiatrie, il est courant de dire que la communication familiale est perturbée parce qu'un membre de la famille est psychotique ou que l'un des membres est psychotique parce que la communication est perturbée. Les deux affirmations sont fausses car elles postulent l'une et l'autre une causalité linéaire qui n'existe pas.

Il ne faudra donc jamais s'attendre à découvrir une cause à un élément de comportement.

VI- La relativité du Normal et de l'Anormal

La définition de l'anormal fut d'abord liée à la découverte d'états organiques défectueux. Ceci reste vrai pour la paralysie générale, les encéphalites, etc...

Ensuite la distinction fut fondée sur des critères juridiques, puis sociaux (adaptation-déviance).

Lorsque l'on envisage le point de vue communicationnel, un élément de comportement ne peut être étudié dans le contexte dans lequel il survient. Les termes de sain et de malade (fou) deviennent relatifs et ils perdent toute signification en tant qu'attributs des individus. En effet on s'aperçoit que l'état du malade n'est pas statique mais qu'il varie avec sa situation interpersonnelle ainsi qu'avec les détours de l'observateur.

Quand on envisage les symptômes psychiatriques comme des comportements appropriés à une interaction continuelle particulière, on se trouve à l'opposé du point de vue psychiatrique classique. Ainsi la schizophrénie vue comme chute incurable et progressive d'un individu considéré isolément, n'a rien à voir avec la schizophrénie vue comme la seule réaction possible à un contexte absurde ou intenable.

Du point de vue communicationnel la normalité d'un individu ne peut jamais être mise en question.

Ainsi le point de vue adopté par les auteurs pour l'étude de la communication apparaît comme un point de vue parfaitement tranché.

Il s'oppose catégoriquement aux point de vue psychopathologiques classiques qui font de l'esprit humain l'objet d'une étude causale tendant à restituer le phénomène psychopathologique dans une situation individuelle en référence à certaines situations archétypales.

Il s'oppose aussi aux points de vue sociologiques traditionnels qui recherchent dans l'environnement social un facteur pathogène.

D - P R O B L E M E S D E D E F I N I T I O N S .

Le terme de communication est employé par les auteurs en deux sens: en un sens large dans le titre du livre, et en un sens étroit, celui d'une unité de comportement dans la suite du livre. L'aspect pragmatique de la communication sera donc connoté par le seul mot: Communication.

Un message désigne une unique unité communicationnelle. Une communication peut être faite d'un ou plusieurs messages.

Une interaction désigne une série de messages échangés entre des personnes. Il s'agit d'une unité plus large qu'un message, mais qui n'est pas infinie.

Un pattern d'interaction, comme nous le verrons dans le chapitre sur l'organisation de l'interaction humaine est une unité de communication d'un ordre plus élevé encore.

Nous pouvons remarquer que la plus petite unité, le message, sera toujours un mélange de différents modes comportementaux verbaux, tonaux, posturaux, contextuels. Les différents éléments de ce mélange sont susceptibles de permutations variées et complexes, allant du congruent à l'incongruent et au paradoxe. Ce qui nous intéresse ce sera l'effet pragmatique de ces communications dans des situations interpersonnelles.

CONCLUSION

L'étude se place donc d'emblée sous l'angle d'une critique globale du behaviorisme conçu comme une étude de l'individu par son comportement considéré isolément. Nous allons voir que l'étude du comportement est limitée chez les behavioristes parce que le comportement est considéré comme une grandeur réelle et mesurable. A cette étude du comportement isolé les auteurs substituent celle des manifestations observables de la relation véhiculées par la communication. Il s'agit donc bien d'une véritable " Communicationnal Science" que l'on met à la place de la "Behavioral Science" désormais classique.

CH A P I T R E - I -

LES AXIOMES DE LA COMMUNICATION

L'élaboration laborieuse du cadre de référence a permis de montrer que de nombreuses notions psychiatriques devenaient inapplicables au cadre de travail que les auteurs ont tracé. Il n'en reste pas moins que ces notions existent et qu'elles peuvent recevoir une explication rationnelle dans la perspective de la théorie communicationnelle. C'est ce que nous allons essayer de voir.

Mais nous devons suivre les auteurs dans leur plan qui change radicalement du plan des ouvrages de psychiatrie traditionnelle.

Les auteurs s'efforcent de dégager des propriétés simples de la communication, propriétés qui se présentent comme des axiomes dans leur calcul hypothétique de la communication humaine. A ces axiomes correspondent comme nous l'avons vu dans le chapitre sur le normal et l'anormal, des pathologies potentielles de l'interaction, et qui se recoupent (nous devons l'étudier en détail) avec des pathologies individuelles déjà décrites en Psychiatrie classique.

A - PREMIER AXIOME :

IL EST IMPOSSIBLE DE NE PAS COMMUNIQUER

I - Tout Comportement est Communication.

En tentant de définir la Communication, nous avons vu que comportement et communication étaient synonymes.

Or, la propriété la plus fondamentale du comportement, c'est qu'il n'existe rien de tel qu'un non comportement. Personne ne peut ne pas se comporter. Si tout comportement dans une situation interactionnelle a la valeur d'un message, c'est à dire si tout comportement est communication, personne ne peut ne pas communiquer.

Ainsi l'activité ou la non activité, les mots ou le silence ont tous des valeurs de messages; ils influencent les autres, et ces autres en retour ne peuvent ne pas répondre et sont aussi en train de communiquer. Le fait de se taire ou d'ignorer la parole de l'autre ne sont donc pas des exceptions à la règle; les auteurs utilisent pour le montrer un exemple qui est souvent cité :

Le passager d'un avion qui s'assit les yeux fermés communique qu'il ne veut pas parler et qu'il ne veut pas que l'on lui parle.

Une démonstration expérimentale de ce fait a été réalisée par Luft et relatée dans "l'Interaction non verbale" 1962. Luft, pour ce

faire mettait deux étrangers ensemble dans une pièce, face à face, après leur avoir donné l'instruction de ne pas communiquer. Les interviews réalisées ensuite se sont avérées très significatives: le petit mouvement de l'autre était-il une tentative pour communiquer, une interrogation, une manoeuvre pour continuer à l'ignorer? En fait une communication intense s'était instaurée.

Selon Husserl: "dans l'attitude naturelle, je me trouve au sein du monde "moi et les autres" dont je me distingue et auxquels je m'oppose. Si je fais abstraction des autres, au sens habituel du terme, je reste seul. Mais une telle abstraction n'est pas radicale, cette solitude ne change rien au sens existentiel dans le monde, possibilité d'être de l'expérience de chacun. Ce sens est inhérent au moi, entendu au sens naturel, et resterait tel, même si une peste universelle m'avait laissé seul dans le monde".

Toutefois une remarque s'impose: s'il y a toujours communication, il n'est jamais certain qu'elle soit intentionnelle, consciente ou réussie, c'est à dire qu'il y ait compréhension mutuelle. Qu'un message envoyé soit égal au message reçu, cela est important (c'est ce que Carl Rogers appelle la congruence); mais cela repose en définitive sur des données spécifiques introspectives, centrées sur le sujet et nous avons vu que nous devons renoncer à ce mode d'approche pour nous engager dans une théorie comportementale de la communication. Ce que nous étudierons de la mauvaise compréhension, ce sont les pathologies qui lui sont reliées, c'est à dire les patterns qui en résultent et qui sont le reflet de la déformation de certaines propriétés formelles de la communication et non pas les motivations conscientes ou inconscientes des communicants.

II - La Négation de la Communication dans la Schizophrénie.

Ainsi donc, on ne peut pas ne pas communiquer. Pourtant il semble bien que le schizophrène tente de ne pas communiquer, ou tout au moins que cela fasse partie de son dilemme. Mais nous avons vu que l'absurdité, le silence, l'immobilité (le silence postural) ou tout autre forme de refus étaient néanmoins une communication. Alors que veut donc traduire le schizophrène? Nous verrons que toute communication oblige à se commettre, c'est à dire à définir la vision qu'à l'envoyeur de sa relation avec le receveur; on peut supposer que le schizophrène se comporte comme s'il voulait éviter de se commettre en ne communiquant pas. Bien sur il est difficile de prouver que c'est son propos au sens causal.

Mais ceci est plus net si l'on considère que certains malades tout en semblant vouloir communiquer n'acceptent pas la compromission inhérente à la communication. Les auteurs de la théorie du double lien nous fournissent à ce propos un exemple significatif:

Une jeune femme dénommée schizophrène bondit littéralement dans le bureau du psychiatre qu'elle n'a encore jamais vu et déclare: "Ma maman devait se marier, et maintenant je suis ici". On conçoit la difficulté qu'il y avait à élucider les nombreux sens condensés dans ces propos. Nous y reviendrons à propos du double lien.

Ce qui est certain c'est que la malade cherchait à communiquer un grand nombre de choses, mais qu'elle refusait la compromission (la faute) impliquée par sa déclaration, et que les sens communiqués étaient aussitôt disqualifiés par leur ésotérisme et leur humour apparent.

Plutôt que de dire, le schizophrène tente de ne pas communiquer, on peut dire qu'il y a une 'dénégation de la communication dans la schizophrénie; c'est à dire que le schizophrène tente de nier que son déni est une communication.

En d'autres termes, la schizophrénie est un langage qui laisse l'auditeur faire son choix parmi de nombreux sens possibles, sens qui sont différents et peuvent même être incompatibles. Il devient donc possible de nier tout ou partie du message au moment même où on l'envoie.

Si on avait interrogé la malade citée plus haut sur la signification de ses mots, elle aurait pu répondre : " Oh! je ne sais pas, je suppose que je dois être folle." et si on lui avait montré une des significations possibles, elle aurait dit : " Oh! non, ceci n'est pas du tout ce que je voulais dire".

Haley a fait une étude exhaustive de la négation de la communication dans la schizophrénie, dans " Stratégies de psychothérapie - 1963".

On peut imaginer une situation inverse dans laquelle la communication n'est pas niée par celui qui communique, mais par l'autre. C'est une technique qui serait utilisée dans les lavages de cerveau.

Ce qui est certain c'est qu'il s'agit là d'un pattern que l'on retrouve souvent dans les familles dont l'un des membres est psychotique. Les membres de la famille nient les communications des autres et réciproquement. Et en même temps ils nient que leurs négations soient une communication.

Haley a tenté de définir la nature de la schizophrénie dans la perspective d'une négation de la communication. C'est à dire qu'il s'est placé dans un contexte de nature à développer une description interactionnelle de la schizophrénie en opposition avec les approches psychiatriques ou psychodynamiques classiques.

Reprenant l'axiome fondamental selon lequel les personnes ne peuvent pas ne pas métacommuniquer, et par conséquent ne peuvent éviter d'être mêlées aux problèmes de la définition et du contrôle de leurs relations avec les autres.

Haley pense qu'il existe une façon d'éviter de définir une relation, c'est de nier ou de frapper d'incapacité ses propres communications. Mais il n'est pas facile de dépouiller les messages de quelqu'un de leur sens métacommunicatif. Cela requiert des types variés de négation ou de distorsion de la responsabilité qu'a quelqu'un de ses messages.

" Quand tout ce qu'une personne dit à une autre personne définit la relation avec cette personne, elle peut éviter d'indiquer dans quelle sorte de relation elle se trouve en déniait qu'elle parle, en déniait que quelque chose est dit ou en déniait ce qui est dit par l'autre personne, en déniait qu'un échange survient à cet endroit, à ce moment.... Il semble apparent que la liste des façons d'éviter de définir une relation est une liste de symptômes schizophréniques.... Les symptômes variés de la schizophrénie semblent sans aucune relation et bizarres. Mais on peut les voir comme ayant un noyau central assez simple. Si quelqu'un est déterminé à éviter de définir sa relation, il peut agir ainsi uniquement en se conduisant de ces façons qui sont descriptibles comme symptômes de schizophrénie.... Les différences qui le séparent du normal reposent sur la consistance de sa conduite et les extrêmes jusqu'auxquels il va."

Ainsi la conduite du schizophrène,

- survient à propos en ce sens que l'individu essaie par sa conduite d'éviter de se soumettre à une définition particulière de ses relations avec les autres.
- paraît inévitable puisque la seule solution offerte à quelqu'un pris dans un double bind est de répondre de la sorte. Renonçant à sa tentative de distinguer le sens des messages des autres, il essaie seulement de s'assurer que les autres ne trouveront pas de sens à ses propres messages.

Ceci est très important : Bateson et Haley et les autres auteurs voient-ils le schizophrène comme ayant perdu la capacité de discriminer, ou simplement

comme ayant cessé de répondre en terme de sens normalement discriminés. En fait leurs descriptions se centrent davantage sur le comportement extérieur que sur les états internes. Ce comportement est appris comme sont appris tous les comportements humains. Le contexte de cet apprentissage est assez spécial puisque l'enfant est puni par retrait d'affection, abandon ou hostilité pour son alternative ou toute autre réponse plus adéquate au double bind.

Haley considère la phase psychotique ouverte de la schizophrénie comme un type intermittent de conduite survenant dans des situations d'une importance particulière : "... quand le malade se tient à l'intérieur de son système familial, il se conduit normalement. Cependant quand il est requis d'enfreindre les règles tout en les respectant, il s'adapte par une conduite schizophrénique". Par normal pour la famille du malade, Haley entend définir les comportements de l'enfant similaires à ceux de ses parents. Confronté avec la possibilité d'avoir à violer une interdiction familiale, comme c'est le cas quand deux interdictions sont en conflit l'une avec l'autre, et quand il doit répondre aux deux, quand les forces à l'extérieur de la famille, ou les forces de maturation à l'intérieur de lui lui demandent de les enfreindre, ou quand les interdictions qui lui sont propres sont en conflit avec les interdictions s'appliquant à tous les membres de la famille, le schizophrène se conduit d'une manière unique et activement psychotique. C'est à dire qu'il fait preuve d'incongruence à tous les niveaux de la communication. Ces interdictions en conflit peuvent survenir quand le malade est en traitement et qu'il est impliqué à la fois dans une relation avec sa mère et avec le thérapeute, ou bien elles peuvent survenir plus fréquemment lors de certaines périodes, comme l'adolescence.

Dans cette formulation, la schizophrénie apparait comme une psychose active, intermittente, et spécifique du malade identifié dans la famille. Le processus schizophrénique est vu comme un mode de communication. Cependant il est généralisé à tous les membres de la famille. Par exemple, un membre de la famille peut devenir schizophrène ouvert s'il affronte le conflit de violer les interdictions familiales tout en restant à l'intérieur.

Selon la même approche, le schizophrène ouvert servira uniquement à stabiliser la famille (homéostasie).

III - Extension du concept de Négation de la Communication.

Le phénomène de négation de la communication n'est pas limité à la schizophrénie. Il a des implications beaucoup plus larges dans le champ de l'interaction humaine. En généralisant on peut dire que la tentative de ne pas communiquer existe dans tout contexte dans lequel la compromission inhérente à toute communication doit être évitée.

Prenons l'exemple désormais classique employé par les auteurs : deux passagers sont assis dans un avion. Le premier veut tenir une conversation, le second ne veut pas. Il n'est pas question d'envisager les motivations des deux individus, mais seulement de voir quels sont les patterns de comportement praticables dans ce contexte interactionnel. Il y a une chose que le passager qui ne veut pas parler ne peut pas faire, alors qu'il pourrait le faire dans la vie courante, c'est de s'en aller. Il lui reste très peu de réactions possibles.

Nous allons les envisager car elles constituent toutes des pathologies potentielles de la situation interactionnelle, dérivées du premier axiome : on ne peut pas ne pas communiquer.

1) première réaction : le rejet de la communication.

Le sujet A peut communiquer clairement au sujet B qu'il n'est pas intéressé par la conversation. Mais plus ou moins grossière que soit la façon de faire, il s'agit d'un procédé réprouvé par les manuels de savoir vivre. Il faudra donc beaucoup de courage au sujet A pour agir ainsi et cela créera de toute façon un silence tendu et embarrassant.

2) Deuxième réaction : L'acceptation de la communication.

Le passager A peut céder et faire la conversation. En ce cas il s'en voudra de sa propre faiblesse (mais ce serait là porter l'attention sur l'intérieur de l'individu). Ce qui est intéressant c'est qu'il devra être très sobre dans ses réponses, faute de quoi il aura de plus en plus de mal à s'arrêter.

3) Troisième réaction: La disqualification de la communication.

Le passager A peut communiquer d'une manière qui invalide sa communication. Il s'agit donc bien de nier la communication, tout en niant que l'on a nié la communication, comme dans la schizophrénie. Il y a beaucoup de phénomènes communicationnels qui permettent d'opérer une disqualification : les auto contradictions, les propos illogiques, les changements de sujet, les tangentialisations, les phrases incomplètes, les erreurs de compréhension, le style obscur ou le maniérisme de la parole, les interprétations littérales de métaphores, et les interprétations métaphoriques de remarques littérales, etc...

Les auteurs donnent de nombreux exemples de disqualification depuis les Italiens qui quittent le champ avec leur inimitable "Ma" qui peut signifier l'accord, le désaccord, la critique, l'indifférence, etc... et ne veut absolument rien dire jusqu'aux poèmes de non sens logique de Lewis Carroll. Mais l'exemple le plus suggestif est certainement cette interview enregistrée d'un Monsieur qui est visiblement mal à son aise pour répondre, tirée de l'enregistrement de Watzlawick, dans Anthologie de la communication humaine :

L'interviewer : Comment cela va-t-il avec les autres membres de votre famille ?

Monsieur X. : Eh bien! nous essayons, très personnellement, je veux dire.. euh! je préfère que ce soit Marie (sa femme) qui prenne les devants ou que... j'aime les voir, mais je n'essaie pas trop d'en faire un point d'honneur...euh... de courir après ou de les avoir...ils ont compris que....oh!, ça a toujours été Marie avant et...je les ai déjà rencontrés et c'était une chose bien agréable, c'était même plus que quelque chose que je tolérais. Dans notre famille, j'étais fils unique et ils préféreraient ... ils n'auraient jamais.... ils auraient fait de leur mieux...non...ah! ils n'auraient pas risqué d'être importuns. Je ne pense pas qu'il y a ...en aucun cas je pense qu'il y a toujours un courant sous-jacent dans toute famille, je me moque que ce soit notre famille ou une autre famille. Et c'est même, c'est quelque chose que Marie et moi nous sentons quand nous... tous les deux, on est plutôt des perfectionnistes...et... ah! pourtant je le répète, nous sommes très....nous sommes...nous sommes très très... stricts et nous en espérons autant de l'enfant et nous sentons que si nous ne prenons pas garde...je veux dire si, ah!...vous pouvez avoir des histoires avec les coutumes, nous sentons, nous en avons vu d'autres comme ça et nous avons juste.... c'est une chose dont ma propre famille a essayé de me prévenir mais ah!...et ah... comme ici, pourquoi nous avons...je ne voudrais pas dire qu'on vive à l'écart.

A l'évidence chaque phrase est disqualifiée par la suivante.

Cette sorte de communication est très volontiers employée par quiconque est pris dans une situation où il ne veut pas communiquer mais où il est obligé de le faire. Elle évite la compromission inhérente à toute communication.

Du point de vue communicationnel, on voit donc qu'il n'y a aucune diffé-

rence essentielle entre le comportement d'un individu dit normal qui est tombé entre les mains d'un interviewer expérimenté, et un individu dit mentalement perturbé qui est placé dans une situation identique. A cet égard il y a peut être un danger à voir des manifestations inconscientes là où il n'y a qu'un malin plaisir à ne rien dire en disant quelque chose. Il est donc très important de connaître le contexte, lorsque l'on a à faire à de telles manifestations. Nous en retiendrons qu'il ne faut pas conclure à un esprit malade devant ce qui n'est peut être que la seule réaction possible à un contexte absurde ou intenable.

Notons à ce sujet que le concept psychanalytique de transfert a été étudié comme la seule réaction possible à une réaction inhabituelle par Jackson et Haley - Transfert revisited-1963.

4) Quatrième réaction: Le symptôme.

Le passager A peut utiliser un quatrième type de réaction, il peut feindre d'être endormi, sourd, ou toute incapacité qui rende la communication impossible. Le message est alors : "Je ne vous parlerai pas, mais il y a quelque chose de plus fort que moi qui m'en empêche". Jusque là A sait qu'il triche, il n'y a pas réellement symptôme.

Mais A peut se convaincre lui même qu'il est à la merci de forces au dessus de son contrôle. Il se libère aussi de la censure des autres signifiants et des affres de sa propre conscience.

En ce cas c'est une façon d'exprimer, selon les termes de la théorie communicationnelle, qu'il y a un symptôme (psychonévrotique, psychosomatique, ou psychotique).

Plusieurs auteurs se sont penchés sur ce problème du symptôme :

* Margaret Head, décrivant les différences entre les personnalités russe et américaine, a remarqué que l'américain emploie l'excuse d'un mal de tête pour se décommander, alors que le russe a réellement mal à la tête.

* Fromm Reichman a insisté sur l'utilisation des symptômes catatoniques. Je me souviens d'un jeune schizophrène catatonique; plusieurs mois après la rémission de la crise, les membres de l'équipe en étaient arrivés à la conclusion suivante: tant qu'il était question de la relation thérapeutique de le laisser accomplir auprès de son père un travail de bûcheron, il avait une attitude normale. Dès qu'il était question de la réinsertion professionnelle toujours suggérée par la mère, une nouvelle crise apparaissait. Au cours des derniers entretiens il conservait une attitude normale en tête à tête, ou en présence de la mère, si elle parlait seule; mais si la mère l'interrogeait, ou comme ce fut le cas, si une assistante sociale non avertie abordait devant lui son éventuelle entrée dans un institut médico-professionnel, il se raidissait sur sa chaise .

Jackson en 1954, montra l'utilité des symptômes hystériques dans la communication avec la famille.

J'ai recueilli il y a quelques temps un exemple significatif à cet égard. Monsieur D. souffrait de céphalées absolument intolérables, qu'il avait décrites minutieusement à de nombreux spécialistes sans qu'aucune étiologie ne soit évoquée; ces céphalées disparaissaient spontanément quand il s'allongeait ou quand il sortait dans la rue, ou bien quand il mettait un couvre-chef. Lors du premier entretien, il m'avait apporté plusieurs pages de texte dans lesquelles il décrivait minutieusement les douleurs et leur cause (toujours rapportées à l'excès de travail qu'on lui infligeait). Lors des entretiens suivants il refusa catégoriquement de parler de lui et de sa famille; il se contentait d'affirmer qu'il avait de plus en plus mal à la tête et parfois il quittait le bureau la tête entre les mains.

Parallèlement dans le service, il bavardait avec les autres malades, se

promenait, jouait dans le parc à la pétanque. Puis un beau jour un de ses voisins de chambre que je suivais en entretiens non directifs me demanda s'il pouvait me parler de quelque chose qui ne le concernait pas. Il me rapporta alors une conversation qu'il avait eue avec notre céphalalgique : il ignorait que ce malade avait eu des maux de tête, mais il avait appris bien des choses sur ses déboires conjugaux et que un an auparavant un de ses collègues avait eu de graves problèmes professionnels parce qu'il avait trompé sa femme, lui même avait trompé sa femme à la même époque.

Lors de l'entretien suivant, je rapportai à Mr D. la conversation que j'avais eue avec son voisin de chambre. Il sembla n'y attacher aucune importance mais il ne parla pas de ses maux de tête. Pour la première fois, il me dit que nos entretiens n'avaient servi à rien. J'ajoutai que peut être il n'avait pas envie de communiquer avec moi parce que je représentais une forme d'autorité (ce qui était le cas) et que peut être il n'osait pas parler de ses problèmes avec ses supérieurs.

Quelques instants plus tard et sans me consulter il demanda sa sortie en affirmant qu'il ne souffrait plus, ce qui impliquait une reprise de travail immédiate.

A l'évidence Mr D. ne voulait plus communiquer avec ses supérieurs, pas plus qu'avec les médecins (qui étaient ses supérieurs eux aussi). Des céphalées apparaissaient à chaque fois dans cette situation.

Szazs a abordé ce problème dans le mythe de la maladie mentale. Fondation d'une théorie des conduites de la personne-1961; ainsi que Artiss, Le Symptôme comme communication dans la schizophrénie-

Nous avons donc à faire avec une interprétation du symptôme pris dans son acception psychanalytique. Cette conception, tout au moins, en ce qui concerne la deuxième phase du processus (se convaincre lui même) semble se rattacher à la conception psychanalytique du symptôme. " Quand le signifiant est caché, le symptôme apparaît".

Comment quelqu'un peut-il se convaincre lui même ?

Mais les auteurs trouvant que l'argument clinique n'est pas assez convainquant font référence à une démonstration expérimentale de ce processus.

" Un sujet est placé devant un tachytoscope, c'est à dire un dispositif qui permet de lui montrer des mots pendant de courts laps de temps. On peut mesurer le seuil de sensibilité du sujet avec quelques mots d'essai.

On lui demande de dire tout ce qu'il voit ou pense.

On projette alors devant lui deux types de mots : des mots neutres et des mots critiques comme rapt, saleté, putain....

Les seuils de reconnaissance sont plus élevés pour les mots critiques que pour les mots neutres.

Pour reconnaître plus difficilement les mots tabous, le sujet doit d'abord les identifier comme tel; il doit ensuite se convaincre lui même qu'il est incapable de les lire pour éviter l'embarras d'avoir à les citer tout haut à l'expérimentateur.

En résumé, il y a quatre messages possibles de la part du passager A :

- * l'acceptation
- * le rejet
- * la disqualification
- * le symptôme.

En conclusion, nous devons retenir deux éléments importants :

* les deux pathologies potentielles dérivées du premier axiome de la communication: on ne peut pas ne pas communiquer :

- la disqualification

- le symptôme

se retrouvent dans des contextes interactionnels en dehors de tous troubles mentaux.

* Elles se retrouvent plus fréquemment et plus régulièrement dans les familles où il y a un membre atteint de troubles mentaux, familles qui tentent de ne pas communiquer.

La disqualification apparaît dans les familles de schizophrène comme une négation de la communication.

Le symptôme psychonévrotique, psychosomatique ou psychotique apparaît lui aussi dans les contextes relationnels où on tente de ne pas communiquer.

B - DEUXIEME AXIOME :

CHAQUE COMMUNICATION A UN CONTENU ET UN ASPECT RELATIONNEL TELS QUE LE SECOND CLASSE LE PREMIER ET CONSTITUE DE PLUS UNE METACOMMUNICATION.

CONTENU ET NIVEAUX DE RELATION DE LA COMMUNICATION.

I - Les aspects de Rapport et de Commande.

Nous avons déjà vu que toute communication implique une compromission (une faute) et que par ce biais elle définit la relation et nous en avons déduit que le schizophrène tentait de nier cette propriété de la communication et par là de nier la faute. C'est une autre façon de dire qu'une communication non seulement transporte une information, mais aussi impose un comportement.

Ainsi :

* tout comportement est une communication : il n'existe rien de tel qu'un non comportement. Il est impossible de ne pas communiquer.

* toute communication impose un comportement et transporte une information .

Il existe donc deux aspects de la communication :

- l'aspect rapport (transport d'une information)

- l'aspect commande (impose un comportement).

Considérons avec Bateson une chaîne linéaire de neurones A,B,C. La décharge du neurone B est à la fois un rapport (elle rapporte que A a déchargé) et une commande (elle commande à B de décharger).

L'aspect "rapport" d'un message transporte une information ; il est de plus, en communication humaine, synonyme du contenu du message. Peu importe de savoir si l'information véhiculée est vraie, fausse, valide, invalide ou indécidable.

L'aspect "commande" indique pour quelle sorte de message on doit le prendre; il définit donc le message à un deuxième niveau. Les assertions : "c'est ainsi que je me vois, c'est ainsi que je vous vois, c'est ainsi que je vous vois me voir, et ainsi de suite à l'infini..." définissant le niveau de relation où se place le message.

Par exemple, les deux phrases "il vaut mieux lâcher la prise graduellement et doucement" et "si vous lâchez la prise, vous ne pourrez la reprendre" ont le même contenu informatif (le même aspect rapport), mais elles définissent des relations très différentes (aspect commande).

Pour conclure sur ces deux aspects on peut dire :

* que les relations sont rarement définies délibérément et en pleine connaissance. L'aspect commande est rarement délibéré ou conscient.

* que plus une relation est spontanée, plus elle est saine et que plus on discute à propos de la nature de la relation, plus elle est malade. En d'autres termes, si l'aspect commande est à l'arrière plan la relation est saine; si l'aspect contenu est à l'arrière plan, la relation est malade.

II - Analogie avec le Computer.

Information et métainformation dans le travail du computer.

Bien avant que l'on ait songé à établir une théorie de la Communication, les mathématiciens s'étaient trouvés confrontés avec ce double aspect commande et rapport du message.

Par exemple, si un ordinateur a à multiplier deux chiffres, il faut non seulement lui fournir les deux chiffres (c'est à dire une première information) mais aussi une information à propos de cette information: la commande de les multiplier.

Ces informations à propos d'une information ou des données qui sont d'un type logique plus élevé que les données, sont appelées méta-informations.

III- Communication et Métacommunication.

Nous avons déjà, en mettant sur pied le calcul de la communication, élaboré une nouvelle épistémologie, dans laquelle la métacommunication (ou communication à propos de la communication) était utilisée comme moyen d'investigation du sens de la communication, par analogie avec le concept de métamathématique.

Or nous venons de voir que tous les messages étaient caractérisés par un double aspect de rapport et de commande. Le premier aspect véhicule les données de la communication, le second indique comment cette communication doit être prise "c'est un ordre, une plaisanterie, etc..."

Cet aspect relationnel de la communication, qu'il soit verbal, infraverbal, ou contextuel est toujours une communication à propos d'une communication, c'est à dire une métacommunication. Le terme dépasse le cadre méthodologique que nous lui avons assigné, pour acquérir un sens plus général.

La métacommunication est une condition *siné qua non* de toute communication.

Cette métacommunication est véhiculée, nous y reviendrons, par les mêmes voies que les données de la communication. Il en résulte une ambiguïté très grande; en particulier il existe des confusions et des contaminations entre les niveaux qui peuvent mener à des impasses identiques à celles des paradoxes en logique. Ce point est tellement important que les auteurs y consacrent deux chapitres entiers; nous y reviendrons.

IV- Les Pathologies Potentielles impliquées par ce deuxième axiome.

La structure en niveaux de la communication.

1) la confusion de niveaux.

La confusion de niveaux est un phénomène extrêmement fréquent dans la vie conjugale. Un couple se dispute à propos d'un problème politique; pourtant l'observateur remarque qu'ils sont parfaitement d'accord sur ce sujet. Le désaccord se situe à un autre plan: le mari prétend enseigner à sa femme ce qu'il faut penser en politique, et la femme n'accepte pas cette soumission; elle estime qu'elle peut avoir des opinions personnelles.

Ce qui est important sur le plan de la pragmatique de la communication c'est que cette confusion peut prendre une ampleur démesurée. Le couple peut alors consulter un psychiatre pour "voir ce qui ne va pas entre eux". La simple levée de l'ambiguïté constitue déjà un grand pas vers l'amélioration thérapeutique. Le couple se débat pour résoudre le conflit au niveau contenu, le thérapeute l'initie à le résoudre au niveau méta, c'est à dire relationnel.

2) La contradiction et le désaccord au niveau contenu.

Le désaccord prend naissance, nous venons de le voir, au niveau contenu. Imaginons que l'on puisse mettre un terme à la question objet du litige en

donnant le résultat. Le désaccord cesse au niveau contenu, mais il se crée un problème au niveau relationnel. Il y a un des interlocuteurs qui a raison et l'autre qui a tort. Celui qui a tort peut, ou bien accepter la supériorité de l'autre et s'engager avec lui dans une relation complémentaire où il est l'inférieur, ou bien continuer la lutte pour la première place avec lui dans une relation symétrique.

Ainsi face à leur désaccord, deux individus sont obligés de définir leur relation comme complémentaire ou symétrique. Nous y reviendrons dans le chapitre sur la symétrie et la complémentarité.

3) Le désaccord au niveau relationnel.

Imaginons que quelqu'un affirme à quelqu'un d'autre quelque chose d'évident. Les deux protagonistes seront d'accord au niveau contenu, mais le deuxième croira que le premier se moque de lui. Il y aura désaccord au plan relationnel.

Ce qui est important dans ce cas, c'est que les gens ne communiquent plus à propos de faits extérieurs à la relation, mais qu'ils se présentent les uns aux autres des définitions de leur relation réciproque, et par conséquent des définitions d'eux mêmes.

4) La définition de Soi et de l'Autre.

Selon Cummings (Approche de la schizophrénie chronique-1960) "chez les gens normaux, la fonction de reconstruire le concept de soi-même, de proposer ce concept de soi-même aux autres pour ratification, et la fonction d'accepter ou de rejeter les propositions autoconceptuelles de l'autre, constituent une grande partie de ce que Langer a appelé l'expression absolue des idées ou l'activité symbolique pour son propre salut...."

Le concept de soi-même doit être continuellement reconstruit si nous devons exister comme des gens et non comme des objets. D'une manière générale le concept de soi-même est reconstruit dans l'activité communicative.

Comme nous venons de le voir dans cette définition du soi et de l'autre, le désaccord ne se produira pas au niveau contenu, mais au niveau relationnel; cela revient à dire que le désaccord se produit au niveau métacommunicationnel.

1- comment se présente cette définition du soi et de l'autre?

En réalité ces définitions ont leur propre hiérarchie de complexité :
* tout d'abord, pour mieux comprendre nous devons prendre un point de départ arbitraire. Premièrement, la personne A propose à la personne B une définition d'elle-même: "ceci est comment je me vois moi dans ma relation avec vous dans cette situation". Cette définition peut être transmise de mille manières sur le plan contenu; sur le plan relationnel, elle revêt toujours la même signification " ceci est comment je me vois moi-même"

* en conservant le même point de départ, nous pouvons dire qu'il y a trois réponses possibles de B, à la définition que A a donné de lui-même :

- la confirmation
- le rejet
- la disconfirmation.

2- La Confirmation.

B peut accepter la définition que A donne de lui-même. On dit qu'il la confirme.

Ainsi nous voyons apparaître un facteur communicationnel individuel garantissant le développement mental et la stabilité d'un individu, la confirmation. L'auto confirmation est certainement l'un des rôles les plus importants de

la communication, à ce titre elle occupe une place privilégiée à côté des échanges indispensables pour la protection et la survie.

En poussant le raisonnement plus loin, on constate que la plus grande partie des communications quotidiennes est dévolue à ce propos : être confirmé et confirmer l'autre. Si de telles communications n'existaient pas, il n'y aurait rien de tel que l'amour, la haine, la poésie, le jeu et l'humour, les relations seraient réduites à de simples échanges utilitaires. Il n'en est rien. L'homme ne peut se contenter de simples échanges d'informations, il doit communiquer avec les autres pour accéder à la connaissance de lui même. On arrive maintenant à donner des preuves expérimentales de cette affirmation existentielle : les expériences de privation sensorielle montrent que l'homme ne peut maintenir sa stabilité si on le laisse trop longtemps seul avec lui même.

Mais ce sont néanmoins les existentialistes qui ont montré que la connaissance de soi était le résultat d'une relation avec un autre individu. C'est ce qu'ils appellent la rencontre.

Martin Buber dans "Distance et relation" 1957 -écrit:

" A tous les niveaux de la société humaine , les gens, en pratique, se confirment dans une certaine mesure les uns les autres dans leurs qualités et capacités personnelles, et une société peut être qualifiée d'humaine pour autant que ses membres se confirment mutuellement.

La vie de l'homme avec l'homme a une base double et unique : le désir qu'a tout homme d'être confirmé par les hommes pour ce qu'il est, et même pour ce qu'il peut devenir et la capacité innée en l'homme de confirmer ses semblables de cette manière. Que cette capacité soit à tel point en friche, telle est la vraie faiblesse qui met en cause le genre humain: la vraie humanité n'existe que là où cette capacité se déploie librement. D'autre part, évidemment une vaine exigence sans la ferveur d'être et de devenir, abîme sans trêve la vérité de la vie entre l'homme et l'homme.

Les hommes ont besoin et cela leur est donné, de se confirmer l'un l'autre dans leur être individuel grâce à de vraies rencontres, de plus ils ont besoin et cela leur est donné, de voir la vérité que l'âme obtient par sa lutte, éclaircir les autres, les frères, d'une manière différente, et, même ainsi, être confirmé."

3- Le refus de la confirmation.

Si nous revenons à la définition de la confirmation que nous avons donnée au début, à savoir l'acceptation par B de la définition que A donne de lui même, B dispose d'un deuxième type de réponse: il peut refuser la définition que A donne de lui même.

Comme on peut le voir, le refus présuppose au moins une reconnaissance partielle de ce qui est refusé; le refus ne nie donc pas nécessairement la réalité de la vision que A a de lui même.

On peut dire finalement que le refus de lui même est une confirmation. Comme le dit Laing (Le soi et les autres) "toute interaction humaine implique un certain degré de confirmation, ne serait-ce que dans le domaine des corps, et même quand un homme fait feu sur son semblable".

Ce mode de confirmation qui est un refus de la définition de l'autre peut être utilisé lors d'une psychothérapie: ainsi le psychiatre peut refuser la définition que le malade donne de lui même dans la relation transférentielle pour mettre fin aux tentatives du malade d'imposer son jeu relationnel. Cet aspect a été étudié par Berne : Analyse transactionnelle en Psychothérapie-1961 et par Haley: Stratégies de psychothérapie-1963.

4- La disconfirmation.

Nous avons vu que le refus de la confirmation est lui même une confirmation; bien différent est le phénomène de la disconfirmation auquel Laing consacre un chapitre dans "Soi et les autres".

"L'on ne saurait inventer, écrit W. James de châtiment plus diabolique, même si pareille chose était matériellement possible que d'être laché dans la société et d'y rester complètement inaperçu de tous ses membres".

Incontestablement l'absence totale de confirmation (que ce soit par une acceptation ou par un refus) mènerait à la perte du soi. On peut considérer qu'une telle carence si elle est habituelle est un facteur d'aliénation. Laing analyse sur le plan existentiel un phénomène qui consiste en une négation de la réalité de P comme auteur de sa propre définition et qu'il appelle la "disconfirmation".

-a) la disconfirmation:

la disconfirmation peut se situer à deux niveaux:

* d'une part la confirmation peut varier en intensité et en extension, en qualité et en quantité: ainsi une réaction tiède, impassible, tangentielle... empêche de reconnaître d'autres aspects.

* d'autre part les modes de confirmation varient. La confirmation peut être visuelle (sourire bienveillant), tactile (poignée de main), auditive (expression de sympathie). Une réponse confirmative est en rapport avec l'acte évocateur, elle en constitue une reconnaissance et accepte ce qu'il signifie pour celui qui évoque, sinon pour celui qui répond. Ainsi le rejet peut être une confirmation s'il est direct, non tangentiel, s'il reconnaît l'action évocatrice. Mais si cette action évocatrice n'est pas reconnue il y a disconfirmation.

* enfin la confirmation et la disconfirmation ont lieu sur plusieurs plans. Un acte peut donc être confirmé sur un plan et disconfirmé sur un autre.

D'une manière générale la disconfirmation consiste à dire "vous n'existez pas", alors que le refus de la confirmation se traduirait par "vous avez tort".

En logique formelle, si on apparentait la confirmation au concept de vérité, et le refus au concept d'erreur, la disconfirmation devrait être apparentée à l'indécidabilité.

-b) Les disconfirmations schizogéniques.

Certaines zones de l'être peuvent, chez une personne, avoir un besoin plus pressant d'être confirmées que d'autres. Ainsi certaines formes de disconfirmation contribuent davantage que d'autres à entraver le développement du soi. On peut qualifier ces disconfirmations de schizogéniques.

Ceci est lié à différentes raisons:

* tout d'abord la confirmation qui convient pour un bébé, ne convient plus pour un enfant ou pour un adulte. Ainsi selon le moment de la vie, l'expérience de la confirmation ou de la disconfirmation qui lui correspond peut être plus forte qu'à d'autres.

* ensuite, un aspect de soi nié par une personne, peut être accepté par une autre

* enfin, un aspect de soi que l'on considère comme faux, peut être confirmé obstinément par les autres personnes de la famille.

En résumé, une confirmation ou une disconfirmation peut être plus ou moins ressentie tant en fonction des aspects de l'être de la personne en question qu'en fonction de la manière de confirmer ou de disconfirmer certains aspects particuliers.

-c) Le pattern familial des familles de schizophrènes.

Il existe des familles où la confirmation existe à peine entre les parents et leurs enfants. Ce n'est pas pour autant que l'un des membres est schizophrène. Dans ces familles on assiste à des pseudoconfirmations, qui ne sont que des simulacres de confirmation, et qui aboutissent à confirmer une fiction qui est prise pour l'enfant sans que l'enfant véritable soit reconnu.

Dans les familles de schizophrènes, le pattern familial caractéristique ne compromet pas seulement un enfant victime de négligence caractérisée ou de traumatismes évidents, mais un enfant qui a été l'objet d'une disconfirmation subtile mais persistante, généralement tout à fait inconsciente.

Le résultat c'est que cet enfant est placé dans une situation fausse, où il se sent coupable, honteux ou angoissé de n'être pas faux.... Peu importe comment il agit, peu importe quel sens il donne à la situation, ses sentiments sont dénués de validité, ses actes sont dépouillés de leurs motifs, de leurs intentions et de leurs conséquences.

-d) Exemples:

Ce fait de l'existence de la disconfirmation tant dans les familles normales que pathologiques est bien mis en évidence par deux exemples.

Premier Exemple :

" Le premier exemple met en évidence l'absence de confirmation d'une femme par son mari. Il s'agit de l'enregistrement d'un couple au cours d'une psychothérapie conjugale. Le mari et la femme avaient consulté le psychiatre parcequ'ils craignaient que leurs querelles trop fréquentes mettent en péril la survie du couple.

le psychiatre: Alors vous dites que vous manquez d'indices de la part de votre mari pour savoir si vous jouez bien votre rôle d'épouse.

la femme: non

le psychiatre: est-ce que votre mari vous critique quand vous méritez une critique, que ce soit en bien ou en mal?

le mari: je la critique rarement

la femme: il me critique rarement

le psychiatre: comment le savez-vous?

la femme: eh bien! ils vous complimente (sourire); supposez que je fasse cuire quelque chose et que ce soit brûlé. Il me dit c'est très très bon. Alors si je fais quelque chose qui est bien, il me dit c'est très très bon. Je ne sais jamais si c'est bon ou non. Je ne sais pas si c'est une critique ou un compliment.

le psychiatre: ainsi vous ne savez jamais ou vous en êtes?

la femme: non, je ne sais jamais, en fait, si il me critique ou s'il me complimente. "

Ce qui fait la clarté de cet exemple, c'est que les époux sont conscients du pattern adopté. Mais on peut remarquer que cela ne les aide en rien à y mettre un terme.

Deuxième exemple:

Dans ce deuxième exemple, la victime de la disconfirmation a été étiquetée comme schizophrène. Il est tiré de "La théorie familiale en appoit à une psychothérapie intensive" de Jackson et Yalom-1965. La famille suivie en psychothérapie se compose des parents, du fils Dave de 25 ans, reconnu comme schizophrène depuis son service militaire à 20 ans, et d'un deuxième fils Charles, 18 ans. La discussion tournait autour des visites de Dave pendant le week end qui excédaient la famille. Le psychaitre vient de montrer que tout se passe comme si on deman-

dait à Dave de supporter la sollicitude intolérable de toute la famille:

Dave: je sens que parfois mes parents et Charles attachent beaucoup d'importance à comment je me sens. En fait je ne me sens pas, je renverserais des montagnes quand je vais à la maison.

la mère: voyons, Dave, tu n'a pas toujours été comme ça. Tu l'es depuis que tu as ta voiture, mais avant

Dave: moi je sais que j'étais comme ça.

la mère: oui mais seulement les deux dernières fois quand tu avais ta voiture.

Dave: O K, en tous cas j'espère que je n'ai pas agi ainsi, ce ne serait pas bien que je sois gai en ce moment.

le psychiatre: Mais Dave, vous changez de version en cours de route, parce que votre mère est gentille avec vous; ce qui est compréhensible. Mais dans votre position vous ne pouvez vous permettre de le faire.

Dave: h'm!

le psychaitre: ceci vous met mal à l'aise. Alors vous ne savez même pas ce que vous pensez?

la mère: qu'a-t-il changé?

le psychiatre: je ne peut lire dans ses pensées, je ne peux le dire avec précision. C'est une simple idée générale. Je pense ainsi par expérience.

Dave: c'est que je suis le malade dans la famille, ceci permet à chacun de remonter le moral de Dave, que le moral de Dave soit bon ou mauvais. Mais je me sens bien, je ne peux être quelqu'un d'autre, si les autres ne m'aiment pas comme "ils" suis, non comme je suis."

On voit dans quel dilemme se trouve Dave : il dit " je ne peux être que moi même", mais la question demeure moi même "je" ou "ils". Personne ne remet en question la disconfirmation dont souffre Dave et qu'il décrit, d'autre part la disconfirmation apparaît dans les interventions de la mère. A la lueur de cette analyse communicationnelle, la maladie de Dave apparaît sous un nouveau jour.

5- La confirmation et la disconfirmation aux différents niveaux relationnels.

Selon le deuxième axiome, chaque communication a un contenu et un aspect relationnel tels que le deuxième classe le premier et constitue de plus une métacomunication. Cette hierarchie ne se limite pas à ces deux seuls niveaux elle se pousuit au niveau métacomunicationnel.

Au premier niveau nous avons le "ceci est comment je me vois moi même"; au second niveau le "ceci est comment je vous vois"; au troisième niveau le " ceci est comment je vous vois me voir", au quatrième le "ceci est comment je vous vois voyant moi me voir" et ainsi de suite à l'infini.

Or noue venons de voir la confirmation, le refus de la confirmation et la disconfirmation au premier niveau.

En fait n'importe quel message, du premier, du deuxième, du troisième etc.. peut être soumis à la même confirmation, au même refus, à la même disconfirmation. On voit dans cette perspective quelle complexité peut atteindre le contexte métacomunicationnel. On peut s'attendre à ce qu'il en résulte des conséquences pragmatiques spécifiques.

Ces effets pragmatiques encore mal étudiés sont connus sous le terme "d'impénétrabilité".

6- l'impénétrabilité.

Elle a été décrite par Laing, Philipson et Lee ,dans Perception interpersonnelle: Théorie et methode de recherche -1966 et définie de la façon suivante:

Pour que l'interaction soit adéquate et se déroule sans heurts, il faut

que chaque partie enregistre le point de vue de l'autre. Ce qui compte c'est donc la connaissance ou la non connaissance du point de vue de l'autre. Lorsqu'un des deux protagonistes ne peut effectuer convenablement cette perception, on dit qu'il y a "impénétrabilité".

Or nous venons de voir qu'il y avait de nombreux niveaux de perception interactionnelle; il y a donc des niveaux comparables de non perception, c'est à dire d'impénétrabilité.

Lorsqu'il y a impénétrabilité les parties de la diades se rattachent à des pseudo conclusions, elles atteignent une harmonie feinte qui n'existe pas ou discutent de desaccords feints qui n'existent pas non plus. C'est exactement ce qui se passe dans la famille du schizophrène. Les membres de la famille construisent constamment des relations harmonieuses sur les sables mouvants des pseudo accords ou bien ils entament de violentes discussions sur la base de pseudo désaccord.

L'impénétrabilité peut exister au premier niveau de la hierarchie, c'est à dire au "ceci est comment je me vois" auquel l'autre répond "ceci est comment je vous vois". Si la réponse de l'autre n'est pas conforme à l'auto définition du premier, il peut y avoir disconfirmation. En ce cas le premier peut conclure que l'autre ne le comprend pas, ne l'apprécie pas ou ne l'aime pas, alors que l'autre peut croire que le premier ne se sent pas compris, apprécié ou aimé. Il n'y a pas desaccord entre les deux; tout ce qu'on peut dire c'est que l'autre ignore ou interprète mal le message du premier. C'est la définition de la disconfirmation.

Mais il existe un second niveau d'impénétrabilité, c'est quand le premier ne perçoit pas que sa définition n'est pas parvenue à l'autre. On est alors au niveau de relation interpersonnelle: "ceci est comment je vous vois me voir". On peut dire qu'il y a impénétrabilité à l'impénétrabilité. Et ainsi de suite...

Ce qui est interessant c'est qu'un pattern caractéristique a pu être observé à partir de ces considérations. Ce pattern est observable dans les familles de schizophrène : il y a impénétrabilité parentale au niveau I et impénétrabilité du schizophrène au niveau II. (*)

re Dans cette perspective, si on considère que cette situation relationnelle se produit constamment, on comprend que l'enfant soit déconcerté. Il est séparé de ses parents par un mur invisible fait d'une double impénétrabilité. Il sent qu'il est perpétuellement la victime d'une mystification et ceci le mène à la consternation et au desespoir.

Une fois de plus on peut observer que la victime est à même de reconnaître le pattern familial. Un enfant schizophrène placé dans cette situation disait ; "quand je suis en dessaccord avec ma mère, elle a l'air de me dire: "je sais ce que tu dis, mais ce n'est pas ce que tu penses réellement", alors elle commence à oublier ce que j'ai dit".

Plusieurs exemples d'impénétrabilité ont été rapporté dans l'appendice de l'ouvrage de Laing et Esterson : L'Equilibre mental. Pour la famille Head ils relèvent les divergences entre les traits de caractère et attitudes attribuées à Jean par son père, sa mère et son mari, et les traits de caractères et attitudes que Jean se reconnaît:

(*) C'est à dire que les parents n'arrivent pas à percevoir correctement la vision que l'enfant a de lui même et l'enfant n'arrive pas à percevoir que son propre point de vue n'a pas été enregistré.

Traits de caractère et attitudes attribués à Jean par son père, sa mère et son mari.	: Traits de caractère et attitudes : que Jean se reconnaît.
- toujours heureuse	: : - souvent déprimée et effrayée
- par nature vive et joyeuse	: - faisant semblant
- aucun désaccord dans la famille	: - désaccord si complet qu'il était impos- : sible de dire quoi que ce fut à ses : parents
- ils n'ont jamais essayé de lui tenir la bride sur le cou	: - par sarcasmes, des prières et en la : ridiculisant, ils tentèrent de diriger : sa vie pour tout ce qui avait de l'import- : tance.
- le mari: Jean a très confiance en elle, et elle est très capable.	: - très peu sûre d'elle
- Jean et lui sont en parfait accord sur tout.	: - Jean voit beaucoup de choses différem- : ment.

C - TROISIEME AXIOME :

LA NATURE D'UNE RELATION EST CONTINGENTE DE LA PONCTUATION
DE LA SEQUENCE D'EVENEMENTS.

I - La ponctuation de la séquence d'évènements.

Pour l'observateur extérieur, une série de communications apparaît comme une séquence ininterrompue d'échanges. Mais les participants à l'interaction introduisent toujours une ponctuation à la séquence d'évènements. C'est ce que Bateson et Jackson (Quelques variétés d'organisation pathologique dans les désordres de la communication-1965) ont montré, à la suite de Whorf et Lee (dans Sciences et Linguistiques en 1956). En d'autres termes la ponctuation établie par les participants organise des séquences de comportement.

Bateson et Jackson s'appuient sur une comparaison avec les méthodes d'observation de la psychologie behavioriste pour leur démonstration. Lorsqu'on étudie un comportement en termes de stimulus, réponse, renforcement, on est obligé de considérer des séquences d'échanges extrêmement courtes; on peut ainsi isoler une séquence où un premier input est considéré comme stimulus et un second comme renforcement; ce que le sujet a fait entre les deux doit être considéré comme une réponse. On peut tirer des conclusions de la psychologie du sujet au sein de la très courte séquence ainsi envisagée.

Par contre les séquences d'échanges envisagées par les théoriciens de la communication sont beaucoup longues de sorte que chaque item de la séquence est en même temps stimulus, réponse et renforcement. Considérons une séquence interactionnelle entre A et B; un item donné du comportement de A est stimulus en ce sens qu'il est suivi d'un item provoqué par B, et ce dernier suivi d'un item provoqué par A. Il est réponse en ce sens qu'il est pris en sandwich entre deux items provoqués par B. Il est renforcement en ce sens qu'il suit un item provoqué par B. Les échanges en cours constituent donc une chaîne de maillons triadiques recouvrant chacun ce que l'on peut comparer à une séquence de stimulus réponse, renforcement.

A	B	N'importe quelle triade prise dans l'ordre
a1	b1	peut être considérée comme une séquence stimulus-réponse-
a2	b2	renforcement (a1, b1, a2 - b1, a2, b2 - a2, b2, a3-etc..)
a3	b3	

Choisir arbitrairement une triade donnée constitue donc une ponctuation.

Nous pouvons donc ponctuer la séquence, c'est à dire isoler chaque triade de l'échange et la voir comme ce qui serait un essai unique dans une expérience d'apprentissage par stimulus réponse. Or c'est ce qui se passe dans les expériences d'apprentissage conventionnelles. Les essais répétés se résument à une différenciation de la relation entre les deux organismes concernés, en l'occurrence l'expérimentateur et son sujet. La ponctuation de la séquence d'essais est faite de telle sorte que l'on considère que c'est l'expérimentateur qui fournit les stimulus et les renforcements, et le sujet qui fournit les réponses. C'est donc une manière de dire que les définitions des rôles sont liées au bon vouloir des sujets d'accepter le système de ponctuation.

L'acceptation d'un système de ponctuation définit les rôles des participants.

Tout ceci revient à nier la réalité des définitions des rôles. Comme nous l'avions faite remarquer à propos de la mémoire, les rôles et leurs définitions sont des concepts invoqués pour boucher des trous creusés par le système

perceptif. Il est aussi faux de dire, l'expérimentateur a dressé le rat, que de dire le rat a dressé l'expérimentateur à lui donner la nourriture chaque fois qu'il appuie sur la manette. C'est une question de ponctuation.

Par conséquent, la ponctuation de la séquence d'évènements apparaît comme l'élément objectif qui détermine l'apparente répartition des rôles. Les protagonistes ponctueront la séquence jusqu'à ce que l'un ou l'autre ait l'initiative, la domination, la dépendance ou l'égalité. Ils vont mettre sur pied entre eux des patterns d'échange (avec lesquels ils seront d'accord ou non), et ces patterns dépendront étroitement de l'échange des renforcements.

On peut appliquer immédiatement ce concept à la relation psychothérapeutique. Comme le disent les auteurs, si les rats sont généralement trop gentils pour opérer un réétiquetage, certains malades ne le sont pas et ils provoquent chez le thérapeute un traumatisme psychologique.

Il n'est pas possible de dire à priori, si les ponctuations opérées sont généralement bonnes ou mauvaises. Ce qui est certain, c'est que la ponctuation organise les évènements et qu'elle est vitale pour l'interaction en cours. Or ces ponctuations sont le plus souvent le fait de conventions sociales; il n'est pas plus exact de dire qu'une personne est le leader et l'autre le suiveur que le contraire. Il est impossible de choisir; c'est une convention qui fait toujours mettre le leader en premier.

II - La ponctuation de la séquence d'évènements dans l'interaction.

Comme nous venons de le voir, une ponctuation donnée permet de percevoir une réalité donnée; une ponctuation différente entraîne une perception différente. La définition des rôles des protagonistes dépend de la ponctuation adoptée.

Aux yeux de l'observateur il se produira donc une lutte obstinée pour la définition des rôles; c'est à dire qu'en réalité les protagonistes lutteront pour savoir comment ponctuer les séquences d'évènements. Suivons les auteurs dans leur exemple: les deux membres d'un couple sont en désaccord, l'homme attribue le conflit conjugal à l'impétuosité de sa femme, la femme se rebelle pour mettre un terme à la passivité de son mari. Pour le mari, la seule défense à adopter contre l'impétuosité de sa femme est le retrait passif. La femme considère cette interprétation comme une distorsion grossière de ce qui se passe réellement dans leur mariage; elle, elle critique la passivité de son mari. Ils ponctuent différemment la séquence d'évènements. Si nous reprenons notre schéma de tout à l'heure:

Mari	item 1	je me retire
Femme	item 2	je suis impétueuse
Mari	item 3	je me retire parce que tu es impétueuse
Femme	item 4	je suis impétueuse parce que tu te retires

Le mari ne retient que les séquences impaires.

La femme ne retient que les séquences paires.

Cela tient à la circularité des patterns de communication qu'ils ne perçoivent pas, car ils ne retiennent que des chaînes de communication linéaire.

Le mari ne perçoit que les triades 2-3-4, 4-5-6, etc... triades dans lesquelles son comportement n'est qu'une réponse aux stimulus et aux renforcements de sa femme. La femme ne perçoit que les triades 1-2-3, 3-4-5, etc... dans lesquelles son comportement n'est qu'une réponse à son mari.

A priori, on est en face d'une distorsion de la réalité de la part des deux parties. Cette distorsion paraît si grande que l'on devrait l'envisager comme quelque trouble grave de la perception du réel. Or de tels exemples sont

extrêmement fréquents. En fait, ceci tient à une des règles énoncées dans le cadre de référence: les deux parties ne peuvent pas métacommuniquer à propos du patterning respectif de leur interaction. Bientôt les deux partenaires en viendront invariablement à considérer l'autre comme fou ou mauvais.

Ainsi l'interaction est d'une nature oscillatoire oui-non-oui... qui peut théoriquement continuer à l'infini.

Nous avons vu comment se présentait la ponctuation de la séquence d'événements dans l'interaction entre deux individus. Mais il s'agit là d'un phénomène communicationnel général qui peut s'étendre à deux nations. C'est ce qui se passe dans la course aux armements, lorsqu'on invoque qu'elle est faite pour préserver la paix. (Joad: Pourquoi la guerre?- 1939)

III- Pathologies potentielles.

Ce que nous venons de dire, nous a montré que des divergences non élucidées dans la ponctuation des séquences communicationnelles pouvaient mener directement à des impasses interactionnelles, et que les protagonistes pouvaient à cause de cela se considérer mutuellement comme fou ou mauvais. Nous devons maintenant étudier l'ensemble des troubles apparemment pathologiques qui peuvent en résulter. Nous verrons :

- * que des différences de ponctuation se produisent quand l'un des communicant n'a pas la même quantité d'information que l'autre, mais ne le sait pas;
- * que la divergence de ponctuation est un phénomène très général.

1) Différence de ponctuation due à un manque d'information.

Quand l'un des communicants ne possède pas la même quantité d'information que l'autre mais ne le sait pas, il se produit une divergence dans leurs ponctuations respectives.

A fait une proposition à B par lettre.

B répond par l'affirmative. La lettre se perd.

A peut conclure que B n'a pas tenu compte de sa proposition et décider de le dédaigner à son tour.

B peut croire que A n'a pas voulu donner suite à sa proposition.

La méprise peut durer indéfiniment . Il faut que A et B acceptent de voir ce qui a pu arriver à leur communication, c'est à dire de métacommuniquer, pour découvrir la vérité.

A chaque fois qu'une partie de l'information est mal transmise, il se produit des dissemblances dans la ponctuation.

2) Mais nous avons vu que des ponctuations dissemblables pouvaient survenir même quand l'information est bien transmise. C'est ce qui se passe bien souvent dans les couples.

La différence de ponctuation est un phénomène général.

Il ne suffit pas que les deux protagonistes aient exactement les mêmes informations pour que leurs ponctuations soient semblables. L'autre n'est pas obligé d'en tirer les mêmes conclusions.

C'est qu'en fait les informations reçues et envoyées ne peuvent jamais être exactement les mêmes. Il y a une raison bien simple à cela: l'homme reçoit environ 10 000 impressions sensorielles (extéroceptives ou proprioceptives) par seconde. Il faut donc qu'un processus de sélection radical ait lieu pour empêcher que les centres supérieurs du cerveau ne soient complètement submergés par des informations sans valeur. Nous ne savons ni comment ni où se fait cette sélection. Ce qui est certain c'est qu'elle varie d'un individu à l'autre et qu'aucun individu n'en a connaissance.

Par conséquent la sélection de l'information n'est pas un processus organique du monde ambiant. Elle appartient au projet de monde de l'homme qui communique pour employer un terme existentiel. A moins de pouvoir accéder à une analyse phénoménologique de ces conflits, nous ne pouvons que nous perdre en conjectures sur leur origine.

Néanmoins, il ne vient à personne l'idée de contester la réalité d'une information qui lui a été transmise (si ce n'est dans le cadre particulier de la psychiatrie). Chacun aura donc tendance à voir dans un point de vue différent de la part de l'autre, une image de son irrationalité (de sa folie) ou de sa mauvaise volonté (de sa méchanceté).

Par conséquent, on peut dire que la sélection de l'information est en général suffisamment partagée pour que les séquences soient ponctuées correctement. Toutefois, s'il existe des divergences, et on conçoit qu'elles soient fréquentes, aucun des deux protagonistes ne mettra en cause sa propre perception de la réalité. Leur communication entrera dans un cercle vicieux dont ils ne pourront sortir qu'en communiquant à propos de leur communication, c'est à dire, en métacommuniquant.

En clinique, on retrouve deux conséquences de la divergence de ponctuation :

- les querelles de causalité
- les prophéties auto accomplies

1) Querelles de causalité

En clinique, le cas de ponctuation dissemblable le plus fréquent se produit à propos du désaccord entre ce qui est la cause et ce qui est l'effet. Ceci est du à la circularité des patterns de communication - comme nous l'avons vu dans la première section de ce chapitre - les participants considèrent à tort leur relation comme faite de chaînes de causalité linéaires.

C'est ce qui se passe dans l'exemple que nous avons vu plus haut du mari timide et de la femme impétueuse. Les auteurs citent un échange enregistré, très caractéristique :

le mari: par exemple, je sais que si je veux la paix à la maison, je ne dois pas me mêler de sa façon de faire les choses.

la femme: ce n'est pas vrai, j'aimerais que tu fasses preuve d'initiative et que de temps en temps tu décides quelque chose, parce que ...

le mari: tu ne m'as jamais laissé faire

la femme: je te laisserai volontiers, mais si je ne le fais pas... ce n'est pas fait.... alors je dois tout faire au dernier moment.

le mari (au thérapeute): voyez-vous? on ne peut rien faire au bon moment, il faut tout prévoir une semaine à l'avance.

la femme: cite-moi une fois où tu as fait quelque chose

le mari: je suppose que je ne peux pas. C'est mieux ainsi, si je te laisse faire à ta façon. J'ai trouvé ça dès le début de notre mariage.

la femme: mais tu n'as jamais été autrement. Dès le début tu ne faisais rien, tu m'as toujours tout laissé.

le mari (au thérapeute): pour l'amour de Dieu écoutez moi: ce qu'elle raconte, c'est que je lui demandais toujours: où veux-tu aller ce soir? que veux-tu faire ce week end? Au lieu de reconnaître que je voulais être gentil avec elle, elle voudrait me faire passer pour fou.

la femme (au thérapeute): oui, ce qu'il n'a pas encore compris, c'est que si vous supportez tout : tout ce que tu veux, chérie, je suis d'accord; à la fin vous commencez à sentir que rien de ce que vous voulez n'a d'importance pour lui.

On voit nettement qu'ils perçoivent des triades différentes. Le cercle vicieux est bouclé. Et chacun des deux voudrait faire passer l'autre pour fou. On voit toutes les conséquences pragmatiques de ce défaut de ponctuation. Or ceci se retrouve dans les familles de schizophrènes.

2) Les prophéties auto accomplies.

Nous venons de voir que la différence de ponctuation pouvait mener à des divergences importantes sur qui est la cause et qui est l'effet. Mais il existe un autre phénomène qui est peut être encore plus intéressant : les prophéties auto accomplies. On peut appeler ainsi un type de comportement particulier (un message) qui se présente comme une réponse au comportement qu'adopterait l'autre s'il percevait ce premier comportement.

Ceci paraîtra plus clair si nous prenons un exemple :

A agit toujours comme si personne ne l'aimait. A adopte donc une attitude méfiante défensive ou agressive, qui serait une réponse adaptée à un comportement inamical. Mais il l'aborde d'emblée. Il y a bien des chances pour que B réponde par un comportement peu sympathique, confirmant ainsi le postulat initial. La prophétie s'accomplit donc d'elle même; elle est sa propre cause.

A ne ponctue pas correctement la séquence d'évènements, il considère que B ne l'aime pas et que cette inamicalité est la cause de sa méfiance.

Ce phénomène est très fréquent en clinique. Le fait d'en donner une interprétation communicationnelle permet une certaine compréhension du processus mais ne donne aucune indication sur le pourquoi de ce défaut de ponctuation. Elle se contente de noter la redondance de ce pattern interactionnel.

D - QUATRIEME AXIOME :

" Les êtres humains communiquent à la fois analogiquement et digitalement. Le Langage digital a une syntaxe logique hautement complexe et efficace mais manque d'une sémantique adéquate dans le champ de la relation tandis que le langage analogique possède la sémantique mais n'a aucune syntaxe adéquate pour la définition sans ambiguïté de la nature des relations."

I- Définition de la Communication Digitale et analogique.

1) Définitions.

* Une communication est dite digitale lorsqu'il n'y a aucune correspondance entre la forme et le contenu du message. La relation entre les deux est parfaitement arbitraire, exactement comme la position du doigt est tout à fait conventionnelle par rapport au message qu'il est censé envoyé.

* Une communication est dite analogique lorsqu'il y a une ressemblance entre la forme et le contenu du message. La relation entre les deux se fait par analogie.

2) Dans la communication humaine.

Un objet peut être représenté par une image (photographie, idéographe) présentant une ressemblance avec lui (communication analogique) ou bien par un nom choisi arbitrairement (communication digitale).

Par exemple, dans la phrase "la chat a attrapé une souris", trois noms évoquent le chat, le fait d'attraper, la souris. C'est un langage digital. Par contre dans le dessin d'un chat qui attrape une souris, on peut montrer les différents objets. C'est un langage analogique.

. En règle générale on emploie des mots et non des dessins pour montrer quelque chose; dans ce cas la relation entre le nom et la chose nommée est tout à fait arbitraire. IL n'y a aucune raison particulière pour que les lettres c-h-a-t désignent un animal précis. Il s'agit seulement d'une convention sémantique hors de laquelle il n'y a aucune corrélation entre un mot et l'objet qu'il représente.

Il en est ainsi de tout le langage parlé, à l'exception insignifiante des onomatopées.

. Par contre dans la communication analogique il y a quelque chose qui est particulièrement comme la chose dans ce qui est employé pour la désigner. On peut rapporter plus directement la communication analogique à la chose qu'elle désigne.

Nous voyons ainsi se dessiner une différence fondamentale entre les deux modes: le langage de la communication analogique a une validité plus générale que celle du mode digital plus récent historiquement, plus abstrait, moins international.

En conclusion, on peut dire que la communication digitale est dans l'ensemble verbale et que la communication analogique est dans l'ensemble infra-verbale, posturale, gestuelle, faciale, vocale, etc... ainsi que contextuelle (elle se trouve aussi dans les indices communicationnels toujours présents dans le contexte de l'interaction).

3) L'usage unique à l'homme des deux modes.

L'homme est le seul organisme connu pour utiliser à la fois les modes de communication analogique et digitale, à l'exception peut être des dauphins, mais la preuve n'en est pas encore faite.

Ce fait a une importance considérable. D'une part il communique digitalement à c'est là ce qui a rendu possible l'élaboration de la plupart de ses oeuvres civilisées; ceci est indispensable pour le partage de l'information et pour la transmission de la connaissance dans le temps. D'autre part, il communique analogiquement dans bien des domaines, et en particulier dans le domaine de la relation.

Nous pouvons mieux comprendre cette emprise de la communication analogique sur l'homme, si nous faisons référence aux travaux de Lorenz (la bague du Roi Salomon-1952) et de Bateson (Théorie du jeu et du fantasme-1953).

Ces travaux ont montré que les vocalisations, les mouvements intentionnels, les signes d'humeur étaient des communications analogiques par lesquelles les animaux définissaient la nature de leur relation, et non pas des signes de dénotation à l'égard des objets. Ainsi le chat qui vient se frotter à mes jambes quand j'ouvre le réfrigérateur, ne veut pas dire "je veux du lait"; en fait il invoque une relation spécifique "soyez une mère pour moi"; les expérimentateurs ont en effet prouvé que ce comportement était propre aux chatons, et ne s'observait pas chez les chats adultes. Un enfant aurait dit "je veux du lait", mais ce faisant il aurait invoqué le même type de relation.

A l'inverse les amis des animaux sont convaincus que ces derniers comprennent leurs paroles; il n'en est rien; ce que l'animal comprend ce ne sont pas les mots, mais la richesse de la communication analogique qui va avec la parole.

Pour l'homme, le processus est analogue. Chaque fois que la définition de la relation est le but ultime de la communication, le langage digital a très peu d'utilité. Qu'il s'agisse de se faire la cour, de se faire l'amour, de se battre, ou qu'il s'agisse des rapports parents-enfants, ou de toutes les relations au sein de la famille, ce qui compte pour la définition de la relation c'est le langage analogique. Les enfants et les fous ont toujours été crédités d'une intuition particulière sur la sincérité des messages, car il est plus facile de tricher verbalement que d'apporter un mensonge au royaume de l'analogie.

Tout ceci est à rapprocher de ce que nous avons dit à propos du deuxième axiome : chaque communication a un aspect contenu et un aspect relationnel. Nous venons de voir que l'aspect relationnel est convoyé analogiquement. L'aspect contenu, lui, est convoyé verbalement, c'est à dire digitalement. Les deux modes de communication coexistent côte à côte, nous pouvons espérer qu'ils se complètent en même temps l'un et l'autre dans chaque message.

II- Les différences entre le mode digital et analogique

La translation d'un mode à l'autre.

Nous venons de voir que l'aspect contenu des messages était véhiculé digitalement et que l'aspect relation était véhiculé analogiquement. Il y a donc dans toute communication une part digitale, et une part analogique. Nous pouvons déjà imaginer quelles sont les conséquences pragmatiques de cet axiome, mais auparavant nous devons examiner les différences entre les deux modes. Pour ce faire il est plus simple d'examiner les modes de communication dans les ordinateurs.

1) Les deux modes dans les ordinateurs.

Il y a des ordinateurs qui utilisent le principe du tout ou rien, avec

des tubes à vides ou des transistors. Ces ordinateurs fonctionnent comme les neurones du S.N.C. qui peuvent être inhibiteurs. Ils véhiculent une information digitale binaire. On les appelle ordinateurs digitaux.

D'autre part il y a des ordinateurs qui manipulent des grandeurs distinctes, positives: les données. Ces ordinateurs fonctionnent comme le système humoral qui communique grâce à la sécrétion de quantités discrètes de substances spécifiques dans la circulation. Ils véhiculent une information analogique. On les appelle ordinateurs analogiques.

Dans les premiers, on fournit d'abord les données et les instructions, puis seulement après on fournit les nombres concrets. Il n'y a aucune correspondance formelle entre le nombre concret et son expression digitale: la donnée ou l'opération à effectuer. On donne au nombre un nom de code arbitraire, qui est son équivalent (non analogique) dans le système binaire.

Dans les seconds, les données prennent toujours la forme de quantités distinctes, toujours positives. Ainsi l'ampèremètre fournira l'intensité du courant électrique.

2) Différences entre les deux.

La performance, la précision et la souplesse sont très différentes dans les deux cas :

La précision : les calculateurs digitaux fonctionnent avec une précision parfaite dans la limite des places accordées aux chiffres (après la virgule); dans les calculateurs analogiques comme la règle à calcul, les analogies utilisées à la place des grandeurs réelles ne sont que des approximations de ces grandeurs réelles : les rouages nécessaires ne peuvent être conduit à la perfection. Il en résulte une imprécision qui croît au fur et à mesure que le calculateur fonctionne.

III- Erreurs de traduction d'un mode à l'autre.

L'existence des deux sortes de langage permet de prévoir des erreurs de traduction d'un mode à l'autre.

1) L'ambiguïté de la communication analogique.

Le langage analogique ne possède pas les éléments que comprennent la morphologie et la syntaxe du langage digital. Le traducteur devra donc lui même introduire ces éléments. C'est ce qui se passe lorsqu'il s'agit de traduire les métaphores kaleïdoscopiques du rêve en langage digital; c'est aussi la difficulté que rencontrent les interprètes chinois-français.

De plus le matériel du message analogique est fortement antithétique; il prête donc à des interprétations digitales très différentes et souvent tout à fait incompatibles.

Pour ces raisons, il est difficile de traduire en langage digital sa propre communication analogique. Pourtant cela devient nécessaire dès que surgit une controverse interpersonnelle à propos de la signification d'un des éléments de la communication analogique. En effectuant la traduction, chaque partenaire adoptera sa propre vision de la nature de la relation: prenons un exemple : l'apport d'un cadeau est un élément de communication analogique. Traduit en langage digital, il peut s'agir d'un témoignage d'amitié, d'une restitution, d'un pot de vin, en fait tout dépend de la vision qu'a le receveur de sa relation avec le donneur.

De même au cours d'un interrogatoire policier, quel est le sens de la pâleur, du tremblement, de la transpiration? Est-ce la preuve de la culpabilité ou de la simple angoisse pour une faute que l'on n'a pas commise?

Or il est un domaine où cette traduction de l'analogique au digital revêt une grosse importance, il s'agit de l'interprétation psychothérapeutique. Le thérapeute doit savoir traduire d'un mode à l'autre. Risch a traité (the sense and the noise-1961 et Communication dans le laboratoire et communication dans la clinique-1963)

Enfin, même quand la traduction paraît correcte, il se peut que le langage digital ne suffise pas à rendre compte de tout l'aspect relationnel de la communication.

Ceci apparaît dans le dialogue suivant :

filles : je pense que j'ai un très beau sourire

filles: je ne vous ai jamais entendu dire que j'avais un beau sourire. Ne le pensez-vous pas?

garçon: oh! si je pense que vous avez le plus beau sourire du monde

filles: même quand il le dit, il ne le dit pas.

Apparemment le garçon semble traduire correctement les sentiments de la jeune fille; pourtant le langage digital ne suffit pas à résoudre le dilemme.

2) La communication analogique n'est qu'une invocation de la relation.

Bien souvent on considère un message analogique comme une indication, c'est à dire qu'on lui confère une valeur dénotative comme pour les messages digitaux. Ainsi si l'autre affecte un geste menaçant, l'autre peut l'interpréter comme une menace.

En fait l'étude du langage animal a montré qu'il n'en était rien. Quand l'animal affecte un geste menaçant, il s'agit tout au plus d'une proposition ou d'une question. Par conséquent les messages analogiques ne sont que des invocations de la relation, et leurs propositions intéressent les futures règles de la relation. Par son comportement, un sujet peut proposer l'amour, la haine, le combat; c'est à l'autre d'attribuer une valeur future positive ou négative à ses propositions.

Ceci est la source de nouvelles erreurs de traduction et de nombreux conflits relationnels, puisque toute liberté est laissée à l'autre de décider du sens à donner au message.

3) La communication analogique ne comporte pas de négation.

Le langage digital possède une syntaxe logique hautement différenciée, ce qui lui permet de véhiculer des messages au contenu très complexe. Parmi les fonctions logiques, la négation occupe une place privilégiée; la phrase "de toutes façons je vous attaquerai" est très différente de la phrase "de toutes façons je ne vous attaquerai pas".

Si nous envisageons maintenant la traduction d'un mode à l'autre, nous voyons qu'il est très difficile d'introduire la négation dans le langage analogique, et d'émettre le message "je ne vous attaquerai pas" sur le mode analogique.

Les adolescents qui se livrent aux jeux de l'amour en font souvent la tragique expérience.

Des études approfondies de ce problème ont été faites sur les animaux: Bateson a identifié dans la communication entre le requin et l'homme un pattern de transmission du "non" sur le mode analogique. Les requins peuvent arracher d'un coup de dent la main de l'homme qui le menace; dans un premier temps,

l'animal cherchait le contact en tentant de saisir la main de l'homme et de la serrer doucement sans lui faire le moindre mal; si l'homme se livrait à ce manège, le requin présentait spontanément la partie de son corps la plus vulnérable sur le pied de l'homme.

Tout se passe comme si ce rituel permettait d'obtenir une confiance réciproque. La seule façon de signaler la négation "je ne vous attaquerai pas" est de montrer analogiquement l'attaque à dénier (serrement des mâchoires, coup de pied sur la partie vulnérable) et de ne pas la porter à sa conclusion. On a tout lieu de croire que dans l'interaction humaine le "non analogique" s'exprime à travers sa non survenue.

On voit là encore que la moindre erreur de traduction, à chaque étape, met en péril tout le processus communicationnel. Ce que l'on peut supposer c'est que des patterns de rituel s'établissent normalement, et que ces rituels constituent un intermédiaire habituel entre les deux modes.

Nous venons de voir les problèmes posés par l'introduction de la négation, mais il existe d'autres fonctions logiques dans la syntaxe digitale : l'alternance (le oui ou non), la conjonction ,etc... Mais en fait ces fonctions ne sont que des variations du non et il est probable que des patterns identiques à celui du rituel, permettent de les introduire dans le langage analogique.

IV- Le symptôme hystérique comme retraduction dans l'analogique.

Nous avons surtout étudié les problèmes de traduction du mode analogique au mode digital, Bateson et Jackson ont considéré le symptôme hystérique comme une retraduction du message déjà digitalisé vers le mode analogique (Quelques variétés d'organisations pathologiques-1964)

Ils pensent que l'hystérie recouvre un très grand nombre de patterns (nous avons déjà vu le symptôme hystérique comme tentative de ne pas communiquer). Or il semble bien dans quelques cas, qu'il s'agisse d'une erreur de traduction du digital à l'analogique.

En effet que se passe-t-il quand la communication est rompue? Il est alors impossible de métacommuniquer digitalement sur la communication. En ce cas le retour à l'analogique est un compromis possible. Or on connaît depuis longtemps la valeur symbolique (analogique) du symptôme hystérique.

Ainsi quand la digitalisation n'est pas possible ou qu'elle n'est plus possible (paroxysme de la relation incestueuse), une retraduction vers le mode analogique s'opère et elle prend l'aspect du symptôme hystérique.

E - INTERACTION SYMETRIQUE ET COMPLEMENTAIRE

" TOUS LES ECHANGES COMMUNICATIONNELS SONT OU BIEN SYMETRIQUES, OU BIEN COMPLEMENTAIRES, SELON QU'ILS SONT FONDES SUR L'EGALITE OU LA DIFFERENCE "

Cette distinction entre deux types de patterns interactionnels provient d'un processus sociologique décrit par Bateson, en 1953, sous le nom de schismogénèse.

I - La Schismogénèse.

Le phénomène de schismogénèse explicite le processus de différenciation dans les normes du comportement individuel résultant de l'interaction cumulative entre les individus.

Si l'on étudie une relation en termes de réactions d'un individu aux réactions d'un autre individu, il faut s'attendre à ce que cette relation soit altérée par des facteurs purement internes, sans aucune perturbation venue de l'extérieur. Dans cette relation il faut considérer non seulement les réactions de A au comportement de B, mais aussi comment ces réactions affectent le comportement ultérieur de B et les effets de ce dernier sur A, c'est à dire les effets de l'interaction cumulative.

Dans cette perspective on peut observer que les systèmes de relation ont une forte tendance au changement progressif. C'est ce changement progressif résultant de l'interaction cumulative, et se traduisant par une différenciation des normes du comportement individuel que l'on nomme la schismogénèse.

1) La schismogénèse complémentaire.

Considérons le pattern de comportement d'un individu A: ce dernier donne des ordres à son interlocuteur; de plus son comportement est approprié sur le plan culturel puisque l'individu A occupe une place supérieure dans la hiérarchie de l'entreprise. On s'attend alors à ce que son subordonné adopte un pattern de soumission. Chaque fois que l'individu B se soumet, cela renforce le comportement de A qui renforce à son tour la soumission de B. Si aucun facteur extérieur n'intervient, les deux comportements se renforcent progressivement: A exige de plus en plus de soumission de B et B devient de plus en plus soumis. Les normes du comportement de A et B sont renforcées.

La différenciation progressive des normes de comportement de A et de B est liée à une schismogénèse complémentaire.

2) La schismogénèse symétrique.

Considérons maintenant un pattern de comportement qui provoque chez l'autre le même pattern de réponse. C'est le cas de la fierté. Chaque fois que l'individu B répond à la fierté de A par une fierté plus grande, la fierté de A augmente et provoque une augmentation de la fierté de B. Il se produit alors une situation compétitive.

La différenciation progressive des normes de comportement de A et de B qui résulte de cette situation compétitive est liée à une schismogénèse symétrique.

II - Définition de la symétrie et de la complémentarité.

Le processus schismogénétique aboutit à la différenciation des normes de comportement. Mais les deux patterns de symétrie et de complémentarité apparaissent de manière habituelle dans l'interaction.

Cela revient à dire que les relations sont fondées, soit sur l'égalité soit sur la différence.

Dans le premier cas, on parle d'interaction symétrique: c'est le cas lorsque les deux partenaires veillent à refléter exactement le comportement l'un de l'autre. "Ils rivalisent de force ou de bonté". Ils cherchent toujours à minimiser la différence.

Dans le deuxième cas, on parle d'interaction complémentaire: le comportement d'un partenaire complète celui de l'autre. Ils cherchent toujours à maximiser la différence. Il y a celui qui occupe la position supérieure "one up" et celui qui occupe la position inférieure "one down". La relation complémentaire est en général définie par le contexte social ou culturel (relation mère-enfant, professeur-élève, médecin-malade), mais il arrive souvent qu'elle soit le fruit d'une simple convention au sein d'une diade particulière.

Dans tous les cas, il faut bien comprendre la relation comme une interaction réciproque des réactions. Ce que l'on peut observer le plus souvent, c'est que des comportements dissemblables mais adaptés s'évoquent l'un l'autre.

En fait ce n'est pas un des partenaires qui impose une relation complémentaire à l'autre. Mais chacun se comporte de manière à présupposer tout en lui fournissant des raisons, le comportement de l'autre. Leurs définitions de la relation s'adaptent.

3) La métacomplémentarité.

Comme nous venons de le voir, les protagonistes n'influencent généralement pas l'interaction pour la rendre symétrique ou complémentaire. Néanmoins, cela peut arriver :

- * si A laisse ou force B à être à sa charge, on dit qu'il y a métacomplémentarité
- * si A laisse ou force B à être symétrique, on dit qu'il y a pseudosymétrie.

On voit que les individus se servent de multiples niveaux de communication pour exprimer différents patterns à différents niveaux. Des résultats paradoxaux peuvent alors apparaître.

III- Pathologies Potentielles.

Tout d'abord, il faut bien comprendre qu'une relation n'est pas pathologique parce qu'elle est symétrique ou parce qu'elle est complémentaire. Tout au contraire, nous l'avons vu, les deux patterns représentent les deux catégories fondamentales selon lesquelles toutes les interactions peuvent être réparties. Tout échange communicationnel est ou bien symétrique ou bien complémentaire. Les deux ont donc des fonctions importantes. Dans les relations saines, les deux modes sont présents tous les deux soit en alternance, soit se mettant en œuvre dans des domaines différents. Puisque les deux modes sont présents, chacun d'eux peut stabiliser l'autre chaque fois qu'une fuite intervient (escalade symétrique ou rigidité complémentaire). Ainsi il est nécessaire que les deux partenaires entrent dans une relation symétrique dans certains domaines et complémentaire dans d'autres.

En effet il peut arriver qu'un des deux patterns prenne le dessus. Dans ce cas on parle d'escalade symétrique ou de complémentarité rigide:

1) l'escalade symétrique.

Nous avons vu déjà que dans toute relation symétrique il y a une sorte de compétitivité. Mais l'égalité est pour soi plus rassurante si on se sent un tout petit peu plus égal que l'autre. C'est cette tendance qui explique l'escalade typique de l'interaction symétrique chaque fois que l'équilibre est rompu.

Quand dans un système il y a une perte de la stabilité due à l'amplification d'une déviation incontrôlée, on dit qu'il y a fuite (runaway). Que se passe-t-il quand il y a fuite? Il en résulte une querelle ou un combat entre les individus.

Cette guerre ouverte entre deux individus dans le mariage, est apparentée au concept du schisme conjugal de Lidz (Lidz, Cornelison, Fleck et Terry : l'Environnement intrafamilial des malades schizophrènes - 1957). Dans ce cas on observe entre les deux époux un pattern d'escalade dont ils ne viennent à bout que par l'épuisement physique: après avoir récupéré, ils recommencent.

Au contraire dans une relation symétrique saine, les partenaires sont capables de s'accepter les uns les autres dans leur identité respective. Ceci mène au respect mutuel et à la confiance dans le respect de l'autre. Il peut alors y avoir confirmation réaliste et réciproque de l'un par l'autre.

Enfin, quand une relation symétrique est rompue, on observe plutôt un refus de la communication plutôt qu'une disconfirmation du soi de l'autre.

2) La complémentarité rigide.

Dans la relation complémentaire, on peut observer le même type de confirmation saine et positive de chacun. Mais les troubles pathologiques sont différents. En général il se produit une disconfirmation plutôt qu'un rejet du soi de l'autre. Comme on l'a vu, la disconfirmation est plus perfide que la guerre ouverte, les effets pragmatiques seront donc certainement plus importants.

Pour comprendre mieux cet usage de la disconfirmation dans la relation complémentaire, prenons un exemple : A demande que B confirme une définition de soi de A qui est en désaccord avec la façon dont B voit A. B est placé dans un dilemme particulier; il doit changer sa propre définition de soi dans une définition qui complète celle de A. Nous avons vu que c'était de cette manière que s'établissait la relation complémentaire, et c'est de par cette relation complémentaire que la définition de soi de B peut être maintenue par la définition du partenaire A qui joue le rôle complémentaire spécifique. La complémentarité peut s'établir au prix d'une disconfirmation.

Ce type de relation peut apparaître entre la mère et son enfant. Les patterns de la relation mère-enfant changent avec le temps. Ainsi un pattern qui a une importance vitale sur le plan biologique et émotionnel de la première enfance, peut devenir un handicap insurmontable dans le développement ultérieur. En effet un pattern qui a été auto confirmant chez le bébé, peut devenir disconfirmant quand l'enfant a acquis une autre vision de sa mère et que la mère cherche à lui imposer la définition d'elle-même qui prédominait au stade antérieur. Un changement est donc nécessaire dans l'évolution normale de la relation mère-enfant.

Ces pathologies liées à une complémentarité rigide ont été étudiées par la psychopathologie. Il s'agit des relations sadomasochistes entre deux individus unis solidement par des formations de caractère déviantes.

Mais plus intéressante est la référence au concept de "Marital skew" de Lidz (Environnement intrafamilial du malade schizophrène-1957). Dans ces familles la complémentarité rigide jouerait un rôle dans la désignation d'un membre comme schizophrène.

Enfin , Laing a analysé la complémentarité en termes existentiels dans le chapitre du Soi et des Autres sur la Collusion.

Collusion vient de co-ludere : jouer ensemble. Mais selon qu'il est employé par le latin classique ou vulgaire, ludere veut dire: jouer ou se jouer de. Collusion évoque à la fois le jeu et la tromperie. Il s'agit donc d'un jeu auquel jouent deux ou plusieurs personnes qui se trompent elles mêmes, c'est à dire d'un jeu à deux ou plusieurs personnes. Chacun joue le jeu de l'autre sans en être forcément conscient, et la règle est de ne pas avouer que c'en est un. C'est à dire qu'entre la victime passive d'une machination et l'instigateur du complot il n'y a pas de collusion. (Voir la métacomplémentarité).

Comme nous l'avons vu, deux personnes peuvent dans leurs relations se confirmer en se complétant vraiment l'une l'autre. Pour cela il faut se découvrir à l'autre; cela devient difficile si l'on a pas confiance en soi et si l'on ne se fie pas à l'autre. Ainsi chacun désire être confirmé, mais les deux sont pris entre la confiance et la méfiance, ils se mettent d'accord sur de faux actes de confirmation fondés sur un simulacre. Pour que la chose réussisse, il faut que tous les deux jouent le jeu de la collusion.

a) Que se passe-t-il dans une relation complémentaire saine?

Selon Buber (Elements du contact interhumain-1957); considérons deux hommes assis côte à côte en train de bavarder: Pierre et Paul. Dressons la liste des diverses configurations qui en résultent:

- 1- il y a Pierre tel qu'il souhaite apparaître à Paul
- 1- il y a Paul tel qu'il souhaite apparaître à Pierre
- 3- il y a Pierre tel qu'il apparaît à Paul
- 4- il y a Paul tel qu'il apparaît à Pierre
- 5- il y a Pierre tel qu'il se voit
- 6- il y a Paul tel qu'il se voit

Il y a donc Pierre et Paul en chair et en os, deux êtres vivants, plus six apparitions qui interviennent de diverses manières dans leur conversation. Ou y a-t-il place pour une vie authentique entre humains.

La collusion apparaît donc comme un existentiel au sens de Heidegger, inhérent à la relation interhumaine dominée par les apparences. Toute une série d'adaptations va s'opérer pour que l'identité de Pierre ou de Paul pour lui même coïncide avec son identité pour l'autre, peu importe l'être authentique qui se cache derrière. Les six configurations se complètent les unes les autres. Chacun se comporte de manière à présupposer tout en lui fournissant des raisons, le comportement de l'autre. Leurs définitions de la relation s'adaptent. C'est la définition que nous avons donnée de l'interaction complémentaire.

Selon Laing, le besoin de ces apparences naît des fantasmes de chacun. Le besoin d'apparences n'implique pas qu'ils dissimulent leur vrai soi qu'ils connaissent secrètement, mais que Pierre n'est arrivé à réaliser vraiment ni lui même, ni Paul et vice versa.

b) La disjonction.

Il se peut que finalement on soit vu par autrui autrement que par soi même: c'est la disjonction. Il se produit une disconfirmation. Il y a de multiples façons d'y réagir: la colère, l'angoisse, la culpabilité, le désespoir, l'indifférence. Ou bien la relation est entretenue et même renforcée ou bien elle est rompue.

Dans tous les cas, il y a incompatibilité entre le complément que Pierre voudrait être pour Paul et vice versa.

Dans ces relations complémentaires rigides, on observe un sentiment croissant de frustration et de désespoir chez l'un des deux partenaires, des plaintes.

des sentiments terrifiants d'autorupture, de dépersonnalisation, d'aboulie ou bien des "acting out" compulsifs dans le cadre de la relation (chez les individus parfaitement normaux hors de chez eux) la pathologie est patente dans le cadre de la relation, elle disparaît en dehors d'elle.

C'est ce type de relation qui intervient dans la folie à deux ou plusieurs personnes. Lasèque et Fabret décrivaient l'un des deux protagonistes comme la personne folle. Quant à l'autre il est beaucoup plus difficile à décrire, mais "une recherche soigneuse devrait permettre de reconnaître les lois auxquelles obéit la deuxième partie". Une fois que le contact est établi, il faut examiner l'influence du fou sur l'homme supposé sain et aussi l'influence de celui qui est rationnel sur celui qui se trompe, et montrer comment à travers les compromis mutuels, les différences sont éliminées. On voit que Lasèque et Fabret (La folie à deux-1877) avaient fourni tous les ingrédients de la relation complémentaire.

3) L'effet mutuellement stabilisant des deux modes.

Nous avons vu que les patterns d'interaction symétriques et complémentaires n'étaient pas en eux mêmes pathologiques. En fait dans une interaction saine, ils se stabilisent l'un l'autre: le changement d'un pattern symétrique en pattern complémentaire et l'inverse sont d'importants mécanismes homéostatiques.

Ceci à d'importantes applications thérapeutiques: ainsi l'introduction d'un pattern complémentaire pourra mettre un terme à une escalade symétrique. Mais nous verrons les difficultés que cela présente.

Néanmoins, l'existence quasi simultanée des deux patterns peut donner lieu à l'apparition d'un paradoxe. Si par exemple, un message définit à la fois une relation comme symétrique et complémentaire et ce en même temps, il en résulte un paradoxe pragmatique. C'est de cette façon qu'apparaît le plus souvent le double bind dont nous reparlerons plus loin.

F - CONCLUSIONS

Les axiomes qui ont été définis ont plusieurs caractéristiques communes:

- 1) Ils ont été établis expérimentalement,
Ils sont irrégulièrement définis et constituent des préliminaires
Ils ne forment pas une énumération exhaustive.
- 2) Ils sont tout à fait hétérogènes
Ils sont issus d'observations variées de la communication.

Mais ce qui fait leur unité, c'est leur importance pragmatique et comme nous l'avons vu à plusieurs reprises cette importance pragmatique ne tient pas tant aux particularités de chaque axiome qu'à la référence constante à un contexte interpersonnel (plutôt que monadique).

A chaque occasion on s'est aperçu que ce n'était pas l'individu qui communiquait; il ne fait que participer à la communication.

Ainsi l'impossibilité de ne pas communiquer n'est pas une caractéristique de l'individu, c'est un principe en vertu duquel toute situation comprenant deux personnes ou plus est communicative.

L'importance interpersonnelle pragmatique des modes analogique et digital ne repose pas uniquement sur l'isomorphisme hypothétique avec le contenu de la relation. Elle repose sur l'ambiguïté inévitable et significative qui met à la fois l'émetteur et le receveur en face des problèmes de traduction d'un mode à l'autre.

La description des problèmes de ponctuation repose précisément sur la métamorphose sous jacente du modèle classique action-réaction.

En fin de compte, le paradigme symétrie-complémentarité en revient au concept mathématique de fonction; les positions de l'individu sont simplement des variables avec une infinité de valeurs possibles; la signification de ces variables n'est pas absolue, elle ne se dégage qu'en relation l'un avec l'autre.

La communication ne doit pas être comprise selon le simple modèle de l'action et de la réaction. Elle doit être comprise au niveau transactionnel.

CHAPITRE - II -

L'INTERACTION HUMAINE

INTRODUCTION

Nous avons vu jusqu'à présent un certain nombre d'axiomes de la Communication humaine considérés comme les règles d'un calcul hypothétique. Ces règles sont identifiables par l'observateur grâce à la redondance dont elles font preuve, ainsi que leurs déviations que l'on a considéré comme des pathologies inhérentes à la communication. Ces règles et leurs déviations permettent d'expliquer des comportements considérés jusque là comme mystérieux ou nantis de propriétés qu'ils ne possèdent pas (critique implicite des spéculations psychanalytiques). Quant aux phénomènes observés, nous avons vu qu'ils étaient analogues aux fonctions mathématiques et qu'il ne fallait pas les considérer comme des grandeurs réelles quantifiables. Il faudrait y ajouter le paradoxe qui mérite une étude à part.

Mais les phénomènes étudiés restent isolés, ils ne sont que les conséquences de la construction complexe de la communication. Nous devons maintenant nous tourner vers la structure des processus communicationnels, c'est à dire examiner la mise en place des patterns lorsque la communication continue à se dérouler. En d'autres termes, cela revient à étudier le pattern dans son continuum temporel ou bien à étudier le patternage des patterns.

Nous allons donc voir l'organisation des messages séquentiels dans les systèmes interactionnels.

I - ORGANISATION DE L'INTERACTION HUMAINE

On appelle "interaction", une série de messages échangés entre des personnes. Si donc on considère l'interaction comme un système, il convient d'examiner les diverses propriétés des systèmes.

Avant toute chose, il faut se rappeler :

- * que l'interaction concerne "l'aspect commande" de la communication; en d'autres termes la métacommunication.
- * que l'interaction est un processus séquentiel d'action et de réaction qui prend place avant que nous puissions décrire chaque état ou changement d'état (Lennard et Bernstein). C'est à dire que le processus observé est continu (en progrès) et que l'ordre et le temps dans lesquels ils se produisent constituent des variables importantes.

Définitions de Hall et Fagen:

1) Le système :

Définition: Un système est une série d'objets ensemble dans laquelle il existe une relation entre les objets et leurs attributs.

- * les objets sont les constituants du système; par exemple: êtres humains
- * les attributs sont les propriétés des objets; par exemple: leur comportement communicatif (sauf intrapsychiques)
- * les relations lient l'ensemble.

Toutefois il faut considérer que de toutes les relations existantes, seules seront importantes celles qu'aura choisi l'observateur. Nous retrouvons là le

point de vue heuristique des auteurs de Palo Alto, qui ne retiennent de toutes les relations possibles que celle qui est située au niveau métacommunicationnel comme nous l'avons vu plus haut.

2) Les limites du système : L'environnement et les sous-systèmes.

Pour un système donné, l'environnement est la série de tous les objets dont le changement des attributs affecte le système et aussi la série des objets dont les attributs sont changés par le comportement du système.

Mais alors qu'est-ce qui appartient au système, et qu'est-ce qui appartient à l'environnement? où sont les limites?

Les auteurs pensent qu'il n'existe pas de réponse précise: on peut dire que le système et son milieu forme un univers qui sera objet d'intérêt dans un contexte donné. Cet univers sera subdivisé arbitrairement en système et milieu selon les besoins de la cause. Tout système pourra être subdivisé en sous-systèmes, ayant pour milieu les autres sous-systèmes du système original.

Il en résulte un concept extrêmement souple du système et de son milieu, ensemble dont la configuration dépend du point de vue où l'on se place. Quant à la totalité envisagée, elle devient une hiérarchie complète de sous-totalités, elles-mêmes divisées en sous-sous-totalités et ainsi de suite: elles agissent comme un tout quand elles sont tournées vers le bas, comme des parties quand elles sont tournées vers le haut (Koestler: l'Acte de création-1964).

3) Système ouvert et système fermé.

Un système est dit fermé, s'il n'échange rien avec l'extérieur, avec son milieu: ni énergie, ni chaleur, ni information.

Un système est dit ouvert, s'il se produit des échanges avec le milieu.

A ce sujet, les auteurs font une remarque très intéressante: tant que les Sciences de la Nature n'ont considéré que des systèmes fermés, la biologie et les sciences de l'homme calquaient leurs découvertes sur celles des physiciens. Ainsi ce n'est peut-être pas par inadvertance que ce soit à cette époque que l'on a décrit la folie à deux (première apparition de l'approche interactionnelle en psychiatrie). Alors que par ailleurs beaucoup d'autres problèmes de relations restèrent ignorés.

4) Application à l'interaction humaine.

On peut considérer ainsi l'humanité comme une totalité elle-même divisée:

- * systèmes culturels globaux,
- * communautés intraculturelles,
- * familles étendues,
- * familles,
- * diades.

II - PROPRIÉTÉS DES SYSTÈMES

Dans le cadre de la communication, les propriétés qui sont étudiées par les auteurs de Palo Alto seront :

- * celles des systèmes ouverts (l'étude des systèmes fermés resterait l'apanage des psychiatres classiques qui négligèrent l'aspect relationnel)
- * celles s'appliquant à l'interaction, c'est à dire à l'aspect métacommunicationnel de la communication.

1) La totalité et l'additivité.

- l'additivité: si dans un système les variations d'une partie n'affectent pas les autres parties ni le tout, alors ce système est dit "additif". Les parties restent indépendantes les unes des autres et constituent un "tas" qui n'est pas plus complexe que la somme de ses éléments.

- la totalité: si dans un système chaque partie est reliée à ses parties voisines de telle sorte qu'un changement dans une partie provoquera un changement dans toutes les autres et dans le système total, alors le système est doué de totalité.

Les théories du XIX^{ème} siècle étaient analytiques et additives: "tous les phénomènes étaient considérés comme des agrégats d'actions fortuites d'unités élémentaires" (Bertalanffy).

Il semble en fait, que tous les systèmes soient constitués par un degré plus ou moins grand de totalité.

De cette découverte fondamentale, des théoriciens des systèmes et de la Cybernétique vont découler un certain nombre de propriétés des systèmes ouverts qui intéressent les auteurs de Palo Alto.

a) La Non Additivité

Un système ouvert ne saurait être considéré comme la somme de ses parties. L'analyse de segments isolés artificiellement avait mené à une impasse, les anatomophysiologistes du S.N.C., il est donc indispensable de négliger les parties pour la "Gestalt".

Ce changement radical apporté par les psychologues de la forme aux anciennes doctrines associationnistes, est ainsi transposé à la théorie générale des systèmes, puis à une théorie des systèmes interactionnels.

En bref, l'interaction est non additive.

N.B.: remarquons simplement que beaucoup de sociologues ne franchissent pas ce pas et s'acharnent à isoler de nouveaux concepts pour caractériser. (voir Evolution de la notion de rôle en psychosociologie, de R. Spenle)

b) La Non Unilatéralité.

Une partie d'un système ne peut affecter une autre partie du système sans que cette autre partie réagisse à son tour.

Cette particularité, dérivée comme la précédente du principe de totalité est elle aussi volontiers admise théoriquement (voir Dialectique du maître et de l'esclave- Hegel)

Toutefois, bien des psychiatres et des psychologues ont encore tendance à la négliger quand ils parlent du rôle pathogène des parents, de l'influence du leader, etc... Lorsque la théorie du double bind, dont nous parlerons longuement plus loin, à commencer à se répandre, il y a une quinzaine d'années, bien des psychiatres négligeaient un aspect fondamental de cette relation: les multiples situations de double bind infligés par le malade sur son entourage.

c) Le Feedback.

Si un évènement A effectue un évènement B, que B mène à C et C à D et que D ramène à A, on a un circuit en feedback. Les systèmes sont constitués par des circuits en feedback.

La substitution du concept de feedback aux schémas causaux linéaires classiques a fait accomplir des progrès considérables en biologie en particulier. Ce n'est pas le lieu d'y insister ici.

Il nous faut toutefois remarquer, une bonne fois, qu'en envisageant un système relationnel, il faudra choisir un point de départ qui sera toujours arbitraire.

d) L' Equifinalité.

La stabilité des systèmes ouverts se caractérise par le principe de l'équifinalité: - dans les systèmes fermés les états d'équilibre sont déterminés par les conditions initiales.

- dans les systèmes ouverts, l'état atteint est indépendant du temps, et des conditions initiales. Il est déterminé uniquement par les par-

mètres du système; c'est à dire par la nature des processus. Ainsi, le même résultat peut être obtenu à partir de conditions initiales différentes. C'est le principe de l'équifinalité.

Il s'accompagne de son corollaire à savoir que des résultats différents peuvent être produits par les mêmes "causes".

Ce point de vue bouleverse évidemment bien des conceptions en psychiatrie. Il soulève toujours des controverses qui ne sont pas prêtes à être résolues: la forme sous laquelle cette controverse est habituellement soulevée par les psychiatres est la suivante: la recherche médicale est le plus souvent orientée vers la recherche de la cause ou les causes premières d'une maladie: les causes sont alors considérées seulement comme conditions initiales du processus observé. Bien longtemps, la psychiatrie a adopté ce point de vue: prenons l'exemple de la schizophrénie:

* longtemps on a espéré découvrir une lésion anatomique ou biochimique, un processus infectieux ou une altération génétique...ou toute autre cause.

* la psychanalyse et l'étude de plus en plus poussée de l'influence du milieu, n'ont apporté au départ aucune modification dans ce sens: on s'est acharné à découvrir un "traumatisme psychique infantile unique" ou même un traumatisme familial répété pendant la première enfance qui réapparaîtrait à l'adolescence (la mère schizophrénogène, par exemple). Or Renaud et Estess ont prouvé que la fréquence de tel ou tel trauma identifié était identique dans les groupes normaux et schizophrènes.

Il semble que cette manière de penser adoptée communément par les scientifiques vienne d'une confusion (Langer) entre l'origine d'une chose et l'ensemble du contenu sémantique qu'elle emporte avec elle en sus de sa signification littérale(import).

ex: ainsi dans cette remarque de Françoise Dolto (Le cas Dominique) p:193..... "Lorsque ces perceptions provoquent modification dans l'habitus, et que cette modification est à son tour perçue par un autre vivant qui réagit en une réponse manifestée, variante et modulée, accordée à la première, un sens symbolique s'organise, qui est la communication: c'est l'origine archaïque du langage".

Dans le contexte d'analyse phénoménologique et structurale de la relation mère-enfant, les mots communication et langage véhiculent chacun un contenu sémantique, inhérent à la position de l'analyste, contenus dont les chemins se croisent en un lieu de prédilection: la rencontre.

Cette forme primitive de la rencontre fait partie intégrante du langage chaque fois que ce mot sera cité.

Par contre, y voir l'origine, la cause première du langage entraînerait bien des difficultés: (comparer aux données de l'Ethnologie par exemple). Dans cette perspective le "comment" de l'interaction prend le pas sur le "qui agit?" - Non pas qui fait quoi à qui

mais comment qui fait quoi. (Jackson)

Ainsi les auteurs de Palo Alto ne considéreront pas la schizophrénie comme une entité clinique (quel que soit le sens que l'on donne à ce terme: syndrome ou ensemble de traits psychologiques) mais comme un moyen d'interaction: c'est à dire que non seulement le comportement sera étudié exclusivement dans son contexte interpersonnel, mais aussi qu'il n'est ni la cause ni le résultat des conditions particulières de l'environnement; il est une partie d'un système pathologique en progrès.

Remarquons que Laing et Esterson dans leur préface à la deuxième édition de "Sanity, madness and the family" 1960, soit douze ans après le début de leurs travaux, posent la problématique de leur étude selon les termes suivants:

Le vécu et le comportement que les psychiatres jugent symptomatiques de la schizophrénie sont-ils plus intelligibles du point de vue social que nous n'avons été amené à le supposer? C'est là notre seule question; où il n'est nullement question de sociogénèse ou de causes sociales.

Plus loin, répondant aux critiques sur l'absence de critère et d'échelle de valeur : "...de telles objections seraient justifiées si notre but avait été d'établir que la famille est une variable pathogène dans la génèse de la schizophrénie."

Les efforts des auteurs visent à la découverte d'un sens à des phénomènes sans aucun sens hors du contexte familial original.

Cette perspective se rapproche de celle des auteurs de Palo Alto pour lesquels le système est sa propre explication.

Tout cela ne veut pas dire que la question du pourquoi doive ou puisse être exclue de l'étude de l'interaction. Mais simplement que la question du pourquoi doit être séparée du comment. Et que la question du comment doit précéder celle du pourquoi. Et cela parce qu'il n'y a pas de cause ultime et qu'il existe toujours un Pourquoi.

III- L' HOMEOSTASIE FAMILIALE

Une fois que l'on a admis que la famille pouvait être considérée comme un système interactionnel en progrès, on peut commencer à donner une description de la famille en termes de système. On peut voir ainsi que certaines pathologies vont se comprendre mieux.

Nous disons comprendre et non pas expliquer:

L'explication relève de données telles que les données psychanalytiques: satisfaction des pulsions..., phénoménologiques: confirmation, disconfirmation... ou sociologiques. Nous en avons déjà parlé plus haut.

C'est à dire que nous nous plaçons dans la perspective des téléspectateurs assistant à l'expérience Apollo XV: nous admettons que les images observées ont été filmées sur la lune, faute de quoi nous aurions cru avoir à faire à un spectacle surréaliste, ou à une altération de la transmission. Cette perspective nous permet de comprendre qu'un homme revêtu d'un scaphandre se déplace dans un état d'apésenteur. Mais nous n'expliquons ni les données techniques, ni les raisons économiques et sociales qui ont conduit à ce résultat.

Nous retrouvons là la distinction fondamentale entre praxis et processus (établie par Sartre dans la Critique de la raison dialectique) et le concept d'intelligibilité.

Tous les phénomènes communicationnels décrits dans le chapitre précédent, peuvent résulter de l'action d'un ou plusieurs individus; ils sont alors le résultat d'une praxis.

Mais ils peuvent résulter d'une série d'opérations successives dont aucun agent n'est l'auteur en particulier; ils sont alors le résultat d'un processus.

En se plaçant dans la deuxième perspective intentionnelle, on retrouve le concept de la boîte noire.

Toutefois nous devons noter avec Sartre, que ce qui arrive peut devenir intelligible si l'on retrace le chemin à partir de ce qui se passe (processus) pour retrouver l'agent qui a causé ce qui se passe : praxis.

C'est là une des critiques principales que l'on peut apporter à la théorie des auteurs de Palo Alto. Considérer la famille entologiquement comme un

organisme, c'est déplacer le concept de l'analogie biologique mécaniciste de l'individu au groupe. Ceci revient à dire que si l'on peut momentanément se contenter de la description d'un processus, il faut sans cesse partir à la recherche de la praxis et de l'intelligibilité.

A - LE SYSTEME ETUDIE

Le cadre d'étude est celui d'un système ouvert, à état stable (c'est à dire que ses variables tendent à rester à l'intérieur de limites définies), en progrès, dans les deux sens du terme.

C'est à dire que les relations à l'intérieur sont importantes pour les différentes parties et qu'elles sont de longue durée.

C'est le cas de la famille.

Mais nous pouvons remarquer que certains groupes professionnels répondent aux mêmes critères; ils constituent d'ailleurs une deuxième famille ou même la seule famille pour les intéressés.

1) Dans la perspective que nous avons tracée, la famille ne sera donc pas une institution sociale, résultat de l'analyse atomistique d'une structure sociale plus complexe, mais le prototype, le modèle dont on présuppose qu'il nous fournira une hypothèse satisfaisante pour la compréhension de la communication humaine. Cette valeur heuristique écarte donc tout préjugé sur le pourquoi de la relation, pourquoi, qui, nous l'avons vu, doit être recherché par une analyse phénoménologique de la relation et de la confirmation, et nous permettra de mieux comprendre le comment.

2) La deuxième remarque, c'est que les différents axiomes et les pathologies qui en résultent, que les auteurs de Palo Alto ont tiré de la description de la relation, pourront être appréhendés comme la conséquence du progrès du système (son importance vitale et sa longue durée de fonctionnement).

3) Ce point de vue ne s'oppose pas à celui des behavioristes modernes; néanmoins il réfute tous les contextes expérimentaux artificiels, pour ne s'intéresser qu'à des phénomènes naturels, ce qui est de nature à remettre en cause la plupart des outils et des méthodes du behaviorisme classique.

B - LES RESULTATS

1) La limitation.

L'expérience quotidienne nous apprend que la communication est toujours limitée. Par exemple dans telle famille la communication n'a lieu que pendant les repas; chaque membre de la famille se retirant dès que le dessert est terminé. Si l'on s'interroge sur le pourquoi de cette limitation, on fournira une réponse en termes d'habitude ou de motivations: nous avons l'habitude de nous séparer après le repas, ou bien quand j'ai quelque chose d'important à dire à mon mari, nous en parlons après le repas en l'absence des enfants..., ou bien en termes de contextes.

Mais si nous nous contentons d'examiner le comment, nous voyons qu'il existe un certain nombre de facteurs qui entraînent un effet limitant de la communication. Dans une séquence de communication, chaque échange de message limite le nombre de prochains échanges possibles. Cette limitation peut avoir lieu en plus ou en moins: ainsi la personne qui se trouve prise dans une conversation à laquelle elle ne désire pas participer, peut, ou bien fournir des réponses

anodines qui l'engageront de plus en plus dans la conversation, ou bien se taire impoliment et faire cesser la conversation.

Cet effet limitant de la communication est utilisé par les psychothérapeutes entraînés, plus ou moins consciemment, pour faire parler le patient. Il est utilisé à l'inverse dans les milieux militaires pour couper court à toute communication, dans la transmission des ordres en particulier.

Quels sont donc ces facteurs, qui, à l'intérieur même du contexte, interpersonnels entraînent un effet limitant:

nous retrouvons là quelques uns des aspects décrits plus haut:

- * la définition de la relation comme symétrique ou complémentaire,
- * le fait d'imposer une ponctuation stricte ou large,
- * le fait de n'être pas d'accord, de rejeter, de redonner une nouvelle signification au message précédent,
- * le fait d'échanger des paradoxes.

Selon les facteurs mis en jeu dans le système, on pourra considérer des familles:

- * avec beaucoup de communication,
- * avec peu de communication (d'où troubles de la confirmation)
- * avec oscillations: produites par des paradoxes réciproques et interreliés, si bien que les deux parties sont prises dans un lien complexe, insoutenable et apparemment tel qu'il est impossible d'y échapper.

Mais ces facteurs, si dans certains systèmes, sont mis en action quasi consciemment (psychothérapie, contexte militaire), par une des parties restent totalement inconnus habituellement des participants du système.

Quand on observe la mise en jeu de ces facteurs dans une famille, on voit qu'elle est le fait d'une règle que Jackson (Etude de la famille-1965) a baptisée règle de la relation.

2) Les règles de la relation.

Dans chaque relation les participants s'offrent les uns les autres des définitions de leurs relations. Même plus, chacun cherche à déterminer la nature de la relation.

De la même manière, chacun répond avec sa définition de la relation. Il peut alors confirmer, refuser ou disconfirmer celle de l'autre.

Cette complexité est liée à la complexité des configurations (Buber).

Si l'on étudie la famille comme un système en progrès, on ne peut considérer que ce processus reste fluctuant. Si le processus ne se stabilisait pas, il y aurait des variations, un manque de maniabilité et il serait inutile de chercher à définir la relation. Chaque échange ne serait qu'un échappatoire et mènerait à une dissolution de la relation.

Nous avons vu qu'à cause de la confusion de niveau, des familles discutaient sans cesse de la relation. En fait dans ces familles pathologiques il y a des limites même aux disputes et il y a une certaine régularité dans le chaos.

Jackson, dans l'Etude de la famille en 1965, a montré qu'il se produisait toujours une stabilisation de la définition de la relation, qu'il appelle la règle de la relation.

Ainsi les couples qui se font la cour utilisent une gamme très variée de comportements, tant pour se dire qu'ils s'aiment que pour se disputer. Par la suite, le registre diminue considérablement; tout se passe comme s'ils avaient exclu tout une série de comportements.

A ce moment on observe une redondance importante de patterns relationnels quelque soit le sujet abordé (contenu).

Cette règle concernera la symétrie ou la complémentarité, la ponctuation de la séquence d'évènements, l'impénétrabilité interpersonnelle, etc...

Quoi qu'il en soit les comportements possibles sont très circonscrits, et cette configuration consitue la règle.

Cela ne veut pas dire qu'il y a des lois qui régissent le comportement familial. En fait la règle est quelquechose de succinct et de concis que les chercheurs utilisent pour la reconstruction mentale d'un fait, comme en physique la loi de la réfraction.

C - LA FAMILLE CONSIDEREE COMME UN SYSTEME.

Un certain nombre de règles de fonctionnement d'un système peuvent être appliquées à la famille. Nous avons vu que l'on pouvait considérer un système comme stable en ce qui concerne certaines de ces variables, si ces variables tendent à demeurer au sein de limites définies. La famille peut être comparée à un tel système.

Cette comparaison de la famille avec un système, c'est à dire l'application du modèle du système à l'interaction familiale, a été faite par Jackson en 1957 (La question de l'homéostasie familiale). Il observa que les familles de malades schizophrènes montraient des changements radicaux dans leur comportement quand le malade s'améliorait (dépression, troubles psychosomatiques). Il fit l'hypothèse que les comportements de tous les membres de la famille y compris ceux du malade étaient des mécanismes homéostatiques ayant pour objet de faire revenir le système perturbé à son état d'équilibre fragile. Il appelle ce mécanisme : l'homéostasie familiale.

Cette conception est la plaque tournante d'une approche communicationnelle de la famille. On peut ainsi énumérer les qualités communicationnelles de la famille, en passant en revue les propriétés des systèmes ouverts. Quelles sont ces propriétés?

1) La Totalité.

Le comportement d'un individu au sein de la famille est relié au comportement de tous les autres et il en dépend. Tout comportement, c'est à dire toute communication, influence celui des autres et il est influencé en retour. C'est le principe de totalité.

Ainsi des changements en mieux ou en pire dans le comportement du membre de la famille étiqueté comme malade, entraîneront des modifications comportementales chez tous les autres membres de la famille. Ces modifications apparaîtront sur le plan social, psychologique, ou biologique. Ceci a une grosse importance au cours de la thérapie: le thérapeute qui observe la résolution du trouble pour lequel il a été consulté, est souvent confronté à une nouvelle crise.

2) La Non additivité.

L'analyse d'une famille n'est pas la somme des analyses de ses membres individuels. C'est à dire que les caractéristiques du système familial (les patterns interactionnels) transcendent les qualités des individus. C'est ce qu'on observe dans les patterns de l'escalade symétrique, de la complémentarité rigide, du double bind, etc.... C'est le principe de la non additivité.

Ainsi ce qui apparaît comme une qualité individuelle d'un des membres (en particulier le comportement symptomatique), n'est bien souvent qu'une propriété du système familial. C'est ce que nous verrons en étudiant la pathologie

des axiomes de la communication sous l'angle communicationnel.

Cette particularité a été étudiée par Fry (Le contexte conjugal du syndrome d'anxiété- 1963). Il décrit de façon précise le contexte dans lequel le malade montre un syndrome d'anxiété, des phobies et des conduites d'évitement. Dans ce cas aucun des deux époux n'adopte un comportement parfaitement normal. Par contre on observe toute une série de combinaisons subtiles entre le mari et la femme. L'ensemble de ces arrangements comportementaux aboutit à un comportement familial global sensiblement normal: en ce cas le comportement de l'autre apparaît comme le négatif de l'anxiété de l'autre. Dans d'autres cas, la famille se compose d'un seul malade identifié: en ce cas le symptôme de l'un n'existe que pour masquer l'anxiété plus grande de l'un ou des deux.

3) Le Feedback.

Nous avons vu le rôle que jouaient les mécanismes de feedback dans un système pour la maintien de l'homéostasie. Dans les familles, chaque input (c'est à dire chaque action d'un membre de la famille ou de l'environnement) doit être modifié (augmenté ou diminué) par un mécanisme de feedback pour que l'homéostasie familiale soit maintenue.

Mais si nous examinons les résultats du feedback, un certain nombre de problèmes se posent. En effet quand on parle d'homéostasie, on en parle dans deux sens différents :

- * dans le sens d'une fin en soi: l'homéostasie est alors considérée comme un état de stabilité et d'équilibre, c'est à dire comme une certaine constance en face du changement.

- * comme un moyen: l'homéostasie est alors apparentée aux mécanismes de feedback négatifs qui agissent pour minimiser le changement.

Il est donc plus simple de laisser le mot homéostasie et d'employer le terme "d'état stable" ou de "stabilité du système" et de considérer que cet état est maintenu par des mécanismes de feedback négatifs.

Dans cette perspective, toute famille qui n'est pas dissociée se caractérise par l'efficacité de ses mécanismes de feedback négatifs pour résister aux stress imposés par l'environnement et par chacun des membres, c'est à dire par sa stabilité (son homéostasie).

On peut dire alors qu'une famille perturbée se caractérise par une résistance au changement liée à l'efficacité des mécanismes de feedback négatifs.

On peut soupçonner en effet que les familles disposent de mécanismes de feedback plus ou moins actifs quand on voit que certaines familles supportent sans changement de grands revers alors que d'autres sont incapables de surmonter les crises les plus insignifiantes. Dans ce tableau les familles de schizophrènes semblent tenir une place à part; Laing et Esterson (L'Equilibre mental-1964) l'ont très bien montré : ces familles semblent incapables d'accepter les manifestations inévitables de la maturité chez leurs enfants, elles contrebalancent ce handicap en leur infligeant promptement l'étiquette de "mauvais sujet" ou de "fou".

Pour ce qui est de l'étude des familles de malades, l'explication fournie par les feedback négatifs est suffisante. Néanmoins il faut faire appel aux feedback positifs pour comprendre l'apprentissage et la croissance de l'enfant dans sa famille. Sinon il faudrait admettre que la famille doit être déséquilibrée pour que l'enfant se développe normalement. On peut donc admettre qu'il existe :

- * des facteurs assurant la stabilité : feedback négatifs

- * des facteurs simultanés assurant le changement : feedback positifs

Comme nous le disions dans le cadre de référence, les deux mécanismes doivent survenir alternativement et ils le font sous les formes spécifiques de

l'interdépendance et de la complémentarité. Quand la stabilité est obtenue, le système s'oriente vers d'autres objets de sensations et de nouveaux mécanismes se différencient pour leur faire face.

4) Le calibrage et le changement de calibrage.

a) le calibrage.

Une notion se dégage du paragraphe précédent: la notion d'une constance au sein d'une série définie (nous venons de voir que le double usage du mot homéostasie avait l'inconvénient de masquer la stabilité fondamentale implicite de la variation, grâce aux mécanismes de feedback positifs et négatifs). On peut dire que cette série définie par sa stabilité caractéristique est une série calibrée. L'opération qui caractérise la définition de sa stabilité est le calibrage. (Bateson: Intégration biosociale de la famille schizophrène-1961). Cette opération est en quelque sorte une "mise en place" du système auquel on fournit une règle.

On comprend mieux cette opération du calibrage, si on établit une analogie avec le thermostat. L'appareil est règlé ou calibré pour la température de la pièce. Les mécanismes de feedback positifs et négatifs sont représentés par la mise en marche de la chaudière et la température extérieure.

b) Le changement de calibrage.

Imaginons que l'on change la position du thermostat: il se produit un changement dans tout le système, bien que les mécanismes de feedback soient les mêmes. Ce changement de calibrage se nomme en langue anglaise: "step function".

c) Le changement de calibrage dans la famille.

Dans les familles, il s'avère qu'un tel changement de calibrage a un effet stabilisant. Ainsi la bouffée psychotique aigue recalibre le système (Jackson et Watzlawick: La Psychose aigue comme manifestation d'une expérience de croissance).

D'une manière plus générale, on peut dire que la famille est constamment recalibrée. Ce recalibrage s'effectue en principe de façon progressive, il est le fait de l'âge et de la maturation des enfants et des parents. Mais il peut être plus brutal (exigence scolaire, service militaire, isolement familial, etc.)

Dans cette perspective le terme d'homéostasie auquel nous avons renoncé au profit du terme de stabilité, pour décrire les effets du feedback, apparaît comme une caractéristique générale de la famille (du système). L'homéostasie qui avait été observée par Jackson est donc liée à des phénomènes complexes:

* feedback

* recalibrage (à un niveau supérieur)

* et certainement d'autres mécanismes d'un niveau plus élevé.

Ainsi en appliquant ce modèle à la vie de la famille ou à des patterns sociaux plus étendus, on peut dire qu'il y a un calibrage du comportement habituel, un calibrage des règles de la famille ou des lois de la société. Les individus ou les groupes agissent au sein de ce calibrage. Ces systèmes restent stables grâce au feedback: dès qu'une déviation se produit dans la forme du comportement, elle est contrecarrée par un substitut.

Au niveau supérieur, l'amplification de la déviation peut provoquer un recalibrage qui mènera à un nouveau réglage du système.

C H A P I T R E - III -

LA THEORIE DU DOUBLE BIND

La théorie du double bind du groupe de Bateson a fait couler beaucoup d'encre. Or cette théorie se situe directement dans la perspective dans laquelle nous nous sommes placés puisqu'elle s'inscrit comme un point de vue nouveau sur la communication schizophrénique. De plus, dans l'article initial "Vers une théorie de la schizophrénie" qui date de 1956, le titre lui même indique qu'elle fournit des indications sur la nature, l'étiologie et la thérapeutique de la schizophrénie.

Il semble néanmoins que ce projet dans lequel se plaçaient les auteurs, soit passé au second plan, pour laisser la première place à l'analyse de la communication des schizophrènes.

INTRODUCTION

1'AXIOME

* 1'axiome :

Il y a discontinuité entre la classe et ses membres. La classe ne peut être un membre d'elle même et un des membres ne peut être la classe, CAR le terme utilisé pour la classe est d'un degré d'abstraction différent de celui du terme utilisé pour les membres.

* Corrolaire:

Dans la communication humaine, cette discontinuité est continuellement et inévitablement rompue. Il en résultera donc certaines pathologies quand des patterns de rupture surviendront dans la communication entre la mère et l'enfant. A l'extrême, cette pathologie aura les caractéristiques formelles de la schizophrénie.

I - LE PARADOXE.

Le paradoxe joue un rôle très important dans l'élaboration du progrès scientifique qu'il s'agisse de la logique, de la mathématique ou de l'epistémologie. C'est à partir du paradoxe que se sont développés la mathématique, la théorie des types logiques, la théorie de la preuve et toutes les questions de consistance, de computabilité, de décidabilité. Or ce paradoxe est toujours fascinant et son élucidation semble toujours ésotérique. Pourtant la pragmatique de la communication ne peut l'écarter, car le paradoxe a une portée pragmatique immédiate, voire même existentielle pour nous tous. C'est ce que les auteurs vont s'efforcer de démontrer. En effet le paradoxe a le pouvoir d'envahir l'interaction et d'affecter notre comportement, et notre "Sanity"; même plus il a le pouvoir de contester notre foi dans la logique et donc la solidité ultime de notre univers.

Qu'est-ce donc qu'un paradoxe?

1) Définition:

"C'est une contradiction qui fait suite à une déduction correcte à partir de prémisses logiques".

Ceci exclut bien entendu, toutes les formes de faux paradoxes qui sont fondés sur une erreur de raisonnement masquée ou délibérément introduite. Mais cette limitation n'est pas satisfaisante; en effet cette division en faux paradoxes et en vrais, est relative. Ce qui aujourd'hui est un vrai paradoxe en sera peut être demain un faux. Les prémisses logiques d'aujourd'hui seront peut être des erreurs demain.

On retrouve des paradoxes de trois types : syntaxiques, sémantiques et pragmatiques.

2) Les trois types de paradoxes :

a) Les paradoxes syntaxiques ou antinomies logicomathématiques.

D'une manière générale une antinomie produit une contradiction par les voies admises du raisonnement (Quine: Paradoxe-1962).

De façon plus précise, une antinomie est une affirmation qui est à la fois contradictoire et prouvable. Stogmeuller- Dans Wahrheitproblem und die Idee des Semantik-1957. Ainsi, si nous avons une affirmation A et une affirmation qui est la négation de la première, -A (qui signifie non A ou que A est fausse) alors les deux affirmations peuvent être combinées en une troisième affirmation A2, où $A2 = A \text{ et } -A$. Nous obtenons de cette façon une contradiction formelle, car rien ne peut être à la fois lui même et non lui même, c'est à dire à la fois vrai et faux. Mais si en plus nous pouvons montrer que A est prouvable et que -A l'est aussi, alors A2 est prouvable. Nous avons une antinomie.

De telles antinomies se trouvent fréquemment dans des systèmes formels tels la logique ou la mathématique.

b) Les antinomies sémantiques ou définitions paradoxales.

Il existe aussi des paradoxes qui ne surviennent pas dans des systèmes formels logico mathématiques, mais dans les structures de la pensée et du langage.

c) Les paradoxes pragmatiques.

Ce sont bien sûr ceux qui nous intéressent ici. Ce sont les paradoxes qui se produisent dans les interactions en cours dans lesquelles ils déterminent un comportement. Il en existe deux sortes: les injonctions paradoxales et les prédictions paradoxales.

Ainsi existent trois types de paradoxes correspondant aux trois champs d'étude de la communication: syntaxique, sémantique et pragmatique.

Avant d'étudier les paradoxes pragmatiques et leurs effets sur la communication-comportement, il faut étudier les paradoxes syntaxiques et sémantiques ce qui permet de mieux comprendre.

A - Les paradoxes logicomathématiques et la théorie des types logiques.

1) Le paradoxe de Russell.

"Une classe est membre d'elle même si et seulement si elle n'est pas membre d'elle même et vice versa."

Une classe est la totalité de tous les objets ayant une certaine propriété. Ainsi, tous les chats présents, passés et à venir constituent la classe des chats. Considérons donc cette classe. Le reste de tous les objets de l'univers peut être considéré comme la classes des non chats, car tous ces objets ont une propriété en commun, c'est qu'ils ne sont pas des chats. Toute affirmation pré-

tendant qu'un objet appartient à ces deux classes serait une simple contradiction car il n'existe aucun objet qui soit à la fois un chat et pas un chat. On s'aperçoit simplement qu'une loi logique a été violée.

Plaçons nous maintenant à un niveau plus élevé et considérons les classes elles mêmes. Nous voyons qu'une classe peut être ou non membre d'elle même. Ainsi la classe de tous les concepts est un concept elle même, tandis que la classe des chats n'est pas un chat. A ce deuxième niveau l'univers est donc divisé en deux classes, celles qui sont membres d'elles mêmes et celles qui ne le sont pas. Toute affirmation prétendant qu'une classe est à la fois membre d'elle même et qu'elle ne l'est pas, serait à nouveau une simple contradiction.

Néanmoins, si nous répétons cette opération une troisième fois, à un niveau plus élevé, rien de va plus. Considérons la classe de toutes les classes qui sont membres d'elles mêmes et appelons la A, et la classe de toutes les classes qui ne sont pas membres d'elles mêmes et appelons la B. Si maintenant nous nous posons la question: "la classe B est-elle ou non membre d'elle même?" nous courons droit au paradoxe de Russell. Nous avons vu au deuxième niveau que la division de l'univers en classes membres d'elles mêmes et en classes non membres d'elle mêmes épuisait toutes les possibilités. Il ne peut donc y avoir aucune exception; par conséquent cette division doit s'appliquer également aux classes A et B. De la sorte, si la classe B est membre d'elle même, elle n'est pas membre d'elle même puisque B est la classe des classes qui ne sont pas membres d'elles mêmes. Et si la classe B n'est pas membre d'elle même, alors elle satisfait à la condition d'être membre de soi même, elle est donc membre d'elle même précisément parce qu'elle n'est pas membre d'elle même, car la qualité de non membre de soi même est la distinction essentielle de toutes les classes composant B.

Il ne s'agit plus d'une simple contradiction, mais d'une antinomie vraie, par ce que la conséquence paradoxale est fondée sur une déduction logique rigoureuse et non plus sur la violation des lois de la logique. Il se peut qu'il y ait une erreur cachée, mais le résultat est là avec son paradoxe:

" la classe B est membre d'elle même si et seulement si elle n'est pas membre d'elle même et vice versa".

2) La théorie des types logiques.

En fait l'exposé de ce paradoxe implique bien une erreur et cette erreur est exposée par Russell dans son Introduction à la théorie des types logiques. On peut la formuler de la façon suivante: "tout ce qui implique la totalité d'une collection ou d'une classe ne doit pas être pris comme quelque chose de cette collection". Le paradoxe que nous venons de voir est du à une confusion entre les niveaux, c'est à dire entre les types logiques.

Ainsi une classe est d'un type logique plus élevé que ses membres; quant aux classes A et B elles sont d'un type logique plus élevé que les classes du niveau inférieur. Pour ces raisons, dire que la classe de tous les concepts est un concept n'est pas faux, c'est sans signification. Il en est de même de dire qu'une classe qui est membre d'elle même n'est pas membre d'elle même.

B - Les paradoxes sémantiques et les définitions paradoxales.

De la même manière que nous avons choisi un exemple logico-mathématique dans le paragraphe précédent, nous pouvons prendre un exemple classique de paradoxe sémantique. Un homme dit de lui même "je mens". Si l'on pousse cette affir-

mation jusqu'à sa conclusion logique, on peut dire qu'il ne dit la vérité que si ce n'est pas la vérité. Il ment s'il dit la vérité, et vice versa.

A priori, la théorie des types logiques ne peut être d'aucun secours, puisqu'il n'y a pas dans le langage de hiérarchie de types logiques des mots et des combinaisons. Pourtant Russell dans son introduction au Tractatus logico-philosophique de Wittgenstein, fournit une réponse : " dans le langage rien ne peut être dit, mais il peut y avoir un autre langage qui est en rapport avec la structure du premier langage et qui lui même a une nouvelle structure, et que à cette hiérarchie de langage il ne peut y avoir aucune limite". Cette conception a abouti à la théorie des niveaux de langage de Carnap et Tarski. Ainsi on peut concevoir au niveau le plus bas un langage d'objet, puis au deuxième niveau, si nous voulons dire quelque chose à propos de ce langage nous devons employer un métalangage et ainsi de suite selon une régression théoriquement infinie. Nous retrouvons là ce que nous avons dit à propos de la métacommunication.

Comme l'avait fait la théorie des types logiques pour l'explication du paradoxe logico mathématique, la théorie des niveaux de langage vient fournir une explication au paradoxe sémantique. On peut voir ainsi que l'assertion "je mens" contient deux affirmations situées à deux niveaux différents. Au niveau du langage objet, elle dit "je ne mens pas" et au niveau du métalangage, à propos du langage objet, elle dit "je mens" quand j'emploie le langage objet.

Il est bien évident que ce caractère d'autoreflexivité d'une affirmation (sur sa vérité, sa fausseté, sa démontrabilité, sa définissabilité, sa décidabilité) est l'équivalent du concept de membre de soi-même d'une classe dans la théorie des types logiques. Les deux assertions ne sont plus fausses, elles sont sans signification.

Pour éviter ce piège dans le langage écrit, on utilise des marques (guillemets, italiques); on évite ainsi une confusion de niveau.

C - Paradoxes Pragmatiques.

Les paradoxes logico mathématiques et sémantiques n'ont d'intérêt que pour les théoriciens. Il n'en est pas de même pour les paradoxes pragmatiques qui ont pour effet d'induire un comportement particulier chez celui qui les reçoit, qui est placé dans une situation intenable.

Ces paradoxes sont de deux types:

- * les injonctions paradoxales
- * les prédictions paradoxales.

Les Injonctions paradoxales:

Le paradigme de l'injonction paradoxale peut être fourni par l'exemple suivant: le capitaine donne au soldat qui est barbier l'ordre de raser tous les soldats de la compagnie qui ne se rasent pas eux mêmes, mais aucun des autres. Il n'existe aucun barbier, bien sûr, qui puisse exécuter cet ordre. Faut-il classer le barbier parmi les hommes qui se rasent eux mêmes ou non. S'il se rase il ne doit pas se raser puisqu'il appartient à la catégorie des hommes qui se rasent eux mêmes, s'il ne se rase pas alors il doit se raser. Il s'agit bien d'un paradoxe pragmatique.

Mais ce paradoxe n'aurait guère plus de retentissement sur le comportement que les exemples précédents, s'il ne se plaçait dans un contexte qui donne à l'injonction paradoxale son importance pragmatique.

Quel est ce contexte ?

1) il existe une forte relation complémentaire inhérente à la situation militaire (officier subordonné)

- 2) Dans le cadre de cette relation le subordonné doit obéir à l'injonction qui lui est donnée, mais pour lui obéir il doit lui désobéir (du fait du paradoxe)
- 3) le subordonné qui occupe la position "one down" dans cette relation ne peut quitter le champ, ni dissoudre l'effet du paradoxe en le commentant (c'est à dire en métacommuniquant); ce serait de l'insubordination.

Il est bien évident qu'une personne placée dans un tel contexte est dans une position intenable.

Bien que d'un point de vue logique, l'ordre du capitaine soit sans signification, le barbier placé dans une telle situation se doit de réagir. Bien sûr, si nous avons dit d'un tel exemple qu'il est pragmatique, il est sans grande portée sur le plan existentiel, car de tels capitaines, et de tels soldats, pris dans une telle relation paradoxale n'existent pas. Mais il en est tout autrement dans la vie réelle. Les auteurs qui se sont intéressés à l'approche communicationnelle ont montré qu'ils étaient beaucoup plus fréquents qu'on serait tenté de le croire.

Ainsi le paradoxe isolé comme pattern communicationnel, prend une importance pratique considérable lorsqu'il débouche sur une relation interpersonnelle vitale, avec toute la valeur existentielle que cela comporte. C'est ce qu'a très bien démontré Laing, dans le chapitre sur les situations fausses et intenable du "Moi divisé".

Situations Fausses ou intenable.

Laing donne de la situation fausse et intenable une définition phénoménologique existentielle. Il distingue entre les situations suscitées par le soi et les situations suscitées par autrui.

On dit qu'on se trouve dans une situation fausse ou intenable, qu'on s'y met ou qu'on y met les autres ou qu'on y est mis par les autres.

II - LA THEORIE DU DOUBLE BIND

Bien que cette théorie ait été maintes fois reprise et détaillée, elle trouve sa place ici comme un des éléments fondamentaux mis à jour par l'approche communicationnelle de la psychose. Nous avons vu à plusieurs reprises que le paradoxe produit dans l'interaction humaine des effets comportementaux analogues à ceux que l'on retrouve dans la schizophrénie. Inversement dans les interactions qui lient le schizophrène à sa famille et aux autres, on observe des paradoxes interactionnels. Les auteurs : Bateson, Jackson, Haley et Wackland rompent donc avec les approches classiques de la psychose; en particulier ils ne considèrent pas la schizophrénie comme une perturbation intrapsychique (un désordre de la pensée), ni comme une faiblesse de la fonction de l'Ego, ni comme un obscurcissement ou une immersion de la conscience par un processus primaire qui affecte secondairement les relations du malade avec les autres et en fin de compte, des autres avec lui. Au contraire ayant constaté la présence de patterns spécifiques dans les inter-relations du schizophrène, ils se demandent quelles sortes de séquences d'expériences pourraient induire un comportement qui justifierait le diagnostic de schizophrénie. En d'autres termes, ils élaborent un vaste point de vue sur la nature, l'étiologie et par voie de conséquence, la thérapeutique de la schizophrénie.

Cette théorie est fondée sur l'analyse des patterns de communication et sur la théorie du paradoxe telle que nous venons de la voir. Nous avons vu

que pour comprendre le paradoxe pragmatique nous devons faire appel à la notion de niveaux de langage ou de communication. Toute confusion entre ces niveaux est génératrice de non signification (faux paradoxes) ou de confusion.

Chez les schizophrènes, tout se passe comme s'ils avaient du mal à établir la discrimination entre les modes (ou niveaux) de communication soit à l'intérieur de leur soi, soit entre leur soi et les autres. Les auteurs font l'hypothèse que cette faculté de discrimination, qu'ils appellent fonction de l'Ego, fait défaut chez les schizophrènes. Les schizophrènes ont une faible fonction de l'égo et cela se traduit dans trois domaines différents:

- 1- ils ont du mal à assigner le mode correct de communication aux messages qu'ils reçoivent des autres.
- 2- ils ont du mal à assigner le mode correct de communication aux messages qu'ils émettent eux mêmes verbalement ou non.
- 3- ils ont du mal à assigner le mode correct de communication à leurs propres pensées, sensations et perceptions.

Tout cela se retrouve dans les énonciations de schizophrène qu'il s'agisse de distorsion du syllogisme (Barbara, la schizophrène dit: les hommes meurent, l'herbe meurt, les hommes sont de l'herbe), ou qu'il s'agisse de manière plus générale d'une utilisation erronée de la métaphore. (le schizophrène utilise des métaphores qui ne sont pas étiquetées comme telles) Dans tous les cas il n'assigne pas le mode correct de communication.

A partir de cette description de la psychose, de cette symptomatologie de la schizophrénie, les auteurs ont tenté d'identifier les séquences d'expériences, les patterns qui sont en cause. C'est à dire qu'ils se sont placés dans le cadre conceptuel que nous avons tracé. Mais en outre, ils ont fait l'hypothèse que la schizophrénie était le résultat de l'interaction familiale et que les séquences d'expériences isolées induiraient la symptomatologie. Ainsi, comme nous l'avons vu à plusieurs reprises, il ne s'agit pas tant de découvrir une cause à la schizophrénie que de comprendre une symptomatologie comme seul mode de réaction possible à un pattern, et de comprendre les symptômes d'une entité nosographique comme la perpétuation de ces modes de réaction à un pattern maintes fois répété, à condition, nous le verrons, que ce pattern s'inscrive dans une relation vitale sur le plan existentiel. On voit donc d'emblée que le double bind ne peut être considéré comme un traumatisme unique de la petite enfance, conscient ou inconscient, générateur de la schizophrénie, ce qui serait un contresens. Il doit être considéré comme un pattern séquentiel, caractéristique expliquant la symptomatologie.

En résumé, si l'on observe les interactions dans les familles de schizophrènes, tout se passe comme si le schizophrène était obligé de vivre dans un univers dans lequel les séquences d'événements sont telles que toutes les habitudes non conventionnelles de communication sont inappropriées. Ces séquences sont responsables des défauts du typage logique. Et c'est à ces séquences que l'on a donné le nom de double bind.

Nous allons maintenant reprendre les ingrédients qui font un double bind, et les effets de celui-ci sur le comportement bien que ces points aient été maintes fois exposés :

1) Les ingrédients du double bind

a) Deux personnes ou plus sont prises dans une relation intense, qui a une grande valeur de survie physique et/ou psychologique pour un des individus, pour plusieurs ou pour tous. Les situations où l'on trouve de telles relations intenses sont par exemple: la vie familiale,

et tout particulièrement l'interaction parent-enfant, l'infirmité, dépendance matérielle, la captivité, l'amour, la loyauté envers une croyance, la cause ou l'idéologie, tous les contextes influencés par les normes sociales ou la tradition, la situation psychothérapeutique, etc...

Dans l'article original, les auteurs disaient que le double bind était infligé par une personne, en général la mère, ou plusieurs; en fait il semble bien que personne ne peut dire qui inflige le double bind à l'autre; le schizophrène lui-même en inflige à ses proches. Il s'agit donc bien d'un processus réciproque et multilatéral.

Par ailleurs, les auteurs n'insistaient pas sur la nécessité d'une relation vitale sur le plan existentiel. Ceci a entraîné de nombreux contre-sens et a amené certains psychiatres à découvrir des double bind partout et en particulier dans des familles où les injonctions contradictoires ne revêtaient aucune importance sur le plan existentiel.

b) L'expérience est répétée.

Elle apparaît comme un thème répété dans la biographie de la famille. Ceci distingue nettement, comme nous l'avons déjà souligné, le double bind de l'unique expérience traumatique isolée et causale. Il s'agit répétons le, d'un pattern spécifique et répétitif dans une interaction.

c) Le message est structuré de telle sorte:

- * qu'il affirme quelque chose
- * qu'il affirme quelque chose à propos de sa propre assertion,
- * que ces deux assertions s'excluent mutuellement.

1° si le message est une injonction. C'est ce que les auteurs ont décrit dans l'article original. Il y a une injonction négative primaire "ne fais pas ceci ou je te punirai", ou bien "si tu ne fais pas ceci, je te punirai., ou je ne te donnerai pas de récompense". Ce qui compte ce n'est pas le contexte d'apprentissage dans lequel se situe l'injonction, mais la menace d'abandon ou de délaissement. En même temps, il y a une injonction négative secondaire, plus ou moins renforcée par des signaux, mais menaçant elle aussi la survie; cette injonction est en contradiction avec la première; de plus elle se situe souvent à un niveau infra-verbal, donc difficilement verbalisable: "ne te soumets pas à mon interdiction"; elle peut aussi être plus subtile: "ne vois pas ceci comme une punition".

Dans tous les cas, on doit désobéir à l'injonction, pour lui obéir.

2° Si le message est une définition de soi ou de l'autre.

Alors la personne définie, n'est cette sorte de personne, que si elle ne l'est pas et vice versa.

Dans tous les cas le sens du message est indécidable au sens de la décidabilité que nous avons décrit plus haut.

d) une injonction négative tertiaire interdisant au recepateur du message de quitter le champ, de sortir du cadre tracé, soit en métacommuquant (c'est à dire en commentant le message), soit en se retirant.

Cette injonction tertiaire n'est pas une injonction supplémentaire, elle est contingente de l'importance vitale de la relation.

En fin de compte, il importe peu que le message soit logiquement sans signification. Il conserve un impact pragmatique considérable. Celui qui le reçoit ne peut pas ne pas y réagir, mais il ne peut pas non plus y réagir de façon appropriée (à savoir non paradoxale) puisque le message lui-même est paradoxal. Il lui est interdit de montrer une connaissance de la contradiction ou du résultat qu'elle implique. S'il le perçoit correctement il a beaucoup de chances d'être puni (ou du moins de ressentir un vif sentiment de culpabilité). S'il tente d'in-

sinuer qu'il y a une divergence entre ce qu'il voit et ce qu'il devrait voir, on le traitera de fou ou de méchant.

Johnson et ses collaborateurs l'ont bien montré dans "Observation sur la fonction de l'Ego en 1956". Quand l'enfant perçoit la colère ou l'hostilité des parents, ce qui est souvent le cas, ces derniers ne manquent pas de le nier. L'enfant doit croire ou bien ses sens ou bien ses parents. S'il croit ses sens, il maintient une prise ferme sur la réalité, s'il croit ses parents, il maintient la relation dont il a absolument besoin, mais il déforme sa perception de la réalité.

Selon Laing (Mystification, confusion and conflict-1965) , dans les deux cas il y a mystification.

D'ailleurs lorsque l'enfant a appris à percevoir son univers en patterns de double bind, il n'a plus besoin de se trouver en présence de tous les ingrédients. Dès qu'il perçoit une injonction, même si elle ne s'accompagne pas d'une injonction contradictoire, il est saisi de panique.

2) L'auto-perpétuation.

Lorsque l'enfant a appris à percevoir son univers en patterns de double bind, il n'a plus besoin de se trouver en présence de tous les ingrédients. C'est à dire lorsque le pattern a agi de façon prolongée, lorsqu'il est devenu chronique il apparaît à l'enfant comme une perspective habituelle, concernant la nature des relations humaines et le monde en général. Cette perspective est devenue autonome, elle ne requiert aucun renforcement ultérieur. Dès que l'enfant perçoit une injonction, même si elle ne s'accompagne pas d'une injonction contradictoire, il est pris dans un double bind, il est saisi de panique.

3) La réciprocité.

Nous avons vu que le pattern imposait chez le sujet qui en est victime, un comportement paradoxal. Ce dernier a la propriété à son tour de mettre les autres dans un double bind. Le double bind n'échappe pas à la règle de circularité des patterns communicationnels.

III - EFFETS COMPORTEMENTAUX DES DOUBLE BIND.

Nous avons vu, en étudiant l'interaction humaine, que dans une séquence communicationnelle, chaque échange de message restreint le nombre de réponses et de messages à venir possibles. Dans le cas du pattern de double bind, il y a une très forte contrainte ou redondance, c'est à dire qu'il y a très peu de réponses possibles. Les auteurs dans l'article original ont très bien décrit les effets pragmatiques du pattern de double bind et ils ont montré que les trois types de réponses possibles s'apparentaient aux trois principales formes cliniques de la schizophrénie.

Mais pour que les effets du double bind se fassent sentir, il faut que l'individu qui va les présenter, se trouve placé dans une situation bien particulière:

- * il faut que l'individu soit engagé dans une relation intense, c'est à dire qu'il sente l'importance vitale d'une distinction correcte du message qui lui est communiqué, pour qu'il puisse y répondre de façon appropriée.
- * il faut que l'autre personne exprime deux ordres de messages et que l'un de ces ordres dénie l'autre.
- * il faut que l'individu soit incapable de commenter les messages exprimés, c'est à dire de métacommuniquer.

On retrouve là tous les ingrédients.

Nous avons vu qu'un tel mode de relation pouvait être érigé en pattern d'interaction familiale, et en particulier en pattern de relation parent-enfant. Et nous savons que les auteurs voient dans la répétition habituelle de ce pattern l'explication du comportement schizophrénique d'un des membres de la famille donc de la psychose.

Mais nous voulons envisager d'abord les effets pragmatiques d'un seul double bind dans une relation habituellement normale. Adaptons l'exemple choisi par les auteurs: - Un employé rentre chez lui pendant les heures de bureau et cherche sa clef dans sa poche; un collègue voisin l'aperçoit et lui dit: "Que faites-vous?" - l'employé est visiblement très embarrassé et ne tient pas à répondre, il rentrerait bien sous terre pour éviter la communication; l'autre en effet sous le couvert d'une question anodine l'interroge sur les raisons profondes de son retour prématuré, raisons qu'il ne tient pas à exprimer. La relation a une importance vitale sur le plan professionnel et l'employé est sur le grill; il ne peut n'y s'en aller, ni commenter sa réponse. Il va la disqualifier, il répond: "Je cherche ma clef". Il répond de façon littérale à une question métaphorique, il disqualifie la communication (dans le sens où nous l'avons défini plus haut) et se tire d'affaire.

Ce qui caractérise cet employé une fois qu'il a été soumis à ce double bind, c'est qu'il demeure parfaitement capable de distinguer le littéral du métaphorique. Il sait dans quel contexte il se trouve et contre quoi il se défend. Il peut percevoir que l'autre employait la métaphore parce qu'en fait il se mêlait de ce qui ne le regardait pas, et il sait qu'il a répondu de façon littérale, parce qu'il ne voulait pas donner les raisons de son retour.

Mais si par contre, un individu a passé toute sa vie dans ce type de relation, il ne peut plus distinguer le littéral du métaphorique; il ne peut plus reconnaître le type de message qui lui est transmis. Une fois donnée cette incapacité de juger ce qu'une personne veut dire réellement, il ne peut plus réagir comme l'employé, c'est à dire qu'il ne peut plus utiliser la disqualification pour se tirer d'embarras. Il lui reste trois types de réactions possibles:

1) Le type Paranoïde.

Confrontée à l'absurdité intenable de sa situation, la personne peut conclure qu'elle doit dédaigner les indices vitaux inhérents à la situation et rechercher des significations cachées. Elle peut le faire d'autant plus volontiers que pour les autres la situation paraît tout à fait logique. Elle cherchera des indices pour donner un sens à tout ce qui se déroule dans et autour d'elle, et elle étendra cet examen des indices et du sens aux phénomènes les plus invraisemblables.

Elle dira par exemple que dans toute affirmation il y a un sens caché qui détermine son malheur. Tous les gens et tous les événements seront examinés dans cette perspective. C'est ce que les cliniciens appellent la suspicion et la défiance du schizophrène paranoïde.

2) Le type Nébéphrénique.

Elle peut aussi obéir à toutes les injonctions selon la forme la plus littérale et ainsi accepter littéralement tout ce qu'on lui dit. Plutôt que de s'engager dans une recherche interminable de significations cachées, elle écartera toute autre possibilité de sens que la possibilité la plus littérale. Dans cette perspective elle placera tous les signaux au même niveau et adoptera par exemple le rire comme seule réponse possible à des remarques aussi bien triviales

qu'importantes. Une telle personne fera figure d'idiot du village.

3) Le type Catatonique.

Elle peut enfin se retirer de l'environnement humain. Ceci peut se réaliser par l'isolement physique: elle peut tenter de ne plus recevoir aucune communication du monde extérieur, ne plus voir, ne plus entendre. Elle essaie de détacher son intérêt du monde extérieur pour ne se concentrer que sur ses processus intérieurs. Nous avons déjà mentionné la catatonie comme symptôme permettant d'éviter la communication.

Enfin ce type de réponse est à rapprocher de la catatonie stuporeuse, la personne peut échapper à l'emprise du monde extérieur par un comportement hyperactif (catatonie agitée), c'est à dire si intense et si soutenu que les messages ne peuvent pénétrer.

Par conséquent, si un individu est placé dans un double bind et s'il ne peut pas découvrir à quelle sorte de message il a à faire, il peut utiliser pour se défendre les comportements paranoïde, hétérophrénique et catatonique de la schizophrénie.

Ces trois alternatives ne sont pas les seules; ce qui est certain, c'est qu'une telle personne ne peut pas choisir l'alternative qui lui permettrait de découvrir ce que les gens veulent dire. Elle ne peut donc à elle seule discuter les messages des autres.

IV - DESCRIPTION DE LA SITUATION FAMILIALE DU DOUBLE BIND

De nombreuses descriptions de la famille de schizophrène ont été faites. Les auteurs de la théorie du double bind en ont fait une description en termes d'analyse communicationnelle. C'est à dire que l'on retrouve dans ces familles des séquences communicationnelles comportant des double bind; cette description n'exclue donc pas les autres éléments qui font la complexité de la relation familiale et qui ont été décrits par d'autres auteurs.

Ces caractéristiques sont les suivantes :

- 1) l'enfant a une mère qui devient anxieuse et rejettante chaque fois qu'il lui répond comme à une mère aimante. Sur le plan existentiel cela veut dire que la présence même de l'enfant a une signification spéciale pour la mère, en particulier que le contact intime avec l'enfant accroît son anxiété et son hostilité.
- 2) la mère n'accepte pas les sentiments d'anxiété et d'hostilité qu'elle éprouve à l'égard de son enfant. Elle cherche même à les nier et pour cela elle adopte ouvertement un comportement d'amour pour persuader l'enfant de lui répondre. Elle le rejette s'il ne répond pas. Néanmoins ce comportement simulé, s'il peut tromper l'enfant ne trompe pas l'observateur.
- 3) il n'y a pas dans la famille de figure paternelle forte et clairvoyante qui puisse intervenir dans cette relation et soutenir l'enfant face aux contradictions qui l'entourent.

On peut remarquer qu'une analyse des motivations des protagonistes (père mère, enfant) de type psychanalytique ou existentielle, permettrait d'éclaircir les pourquoi de ces comportements. Mais cette étude ne fait pas partie de l'analyse communicationnelle, c'est la raison pour laquelle les auteurs n'en parlent pas.

Si nous décrivons maintenant la situation familiale selon les termes de la théorie de la communication, que se passe-t-il en fait ? La mère doit

émettre simultanément au moins deux ordres de messages:

- 1) elle exprime un comportement hostile ou rejetant chaque fois que l'enfant approche. Ce contenu qu'elle cherche à masquer sera émis au métaniveau (le plus caché)
- 2) elle exprime ouvertement un comportement d'amour simulé ou de rapprochement chaque fois que l'enfant s'approche.

Le problème de la mère est de contrôler son anxiété en contrôlant la distance entre elle et son enfant. Quant à l'enfant il va lui permettre d'exercer ce contrôle; il est en effet confronté à un paradoxe (double bind) et maintiendra ainsi la distance.

Nous pouvons remarquer que l'enfant place ainsi à son tour sa mère dans un paradoxe, car il émet lui aussi deux types de messages:

- 1) il exprime un message de disqualification pour résoudre le paradoxe dans lequel il est placé.
- 2) il exprime en même temps un message par lequel il recherche le contact avec sa mère.

Mais les résultats de la perpétuation de ce pattern communicatif sont bien différents pour la mère et pour l'enfant:

* la mère utilise des messages à double niveau pour affirmer son comportement aimant tout en laissant persister son comportement hostile. De plus elle utilise les réponses de l'enfant pour maintenir la distance entre lui et elle.

* l'enfant quant à lui est mis dans une situation de double bind: s'il perçoit correctement les deux ordres de message, il s'aperçoit que sa mère ne veut plus de lui; il perd le bénéfice de la relation. S'il les perçoit mal, il ne perçoit plus le comportement aimant de sa mère et se rapproche d'elle; en ce cas sa mère s'éloigne et il perd là aussi le bénéfice de la relation.

On voit que l'enfant ne peut pas choisir.

S'il n'y avait eu que les deux injonctions contradictoires, l'enfant aurait encore pu choisir entre l'éloignement de la mère et le maintien d'une relation étroite. Ce qui caractérise la situation que nous avons décrite, c'est qu'aucun choix n'est possible; qu'il choisisse l'une ou l'autre il est puni; pour obéir à sa mère, il doit lui désobéir, et en lui désobéissant, il lui obéit. Il est placé dans une situation paradoxale.

L'enfant placé dans une telle situation doit déformer systématiquement sa perception des signaux métacommunicatifs. Il ne doit pas percevoir correctement le monde extérieur. Mais il ne doit pas non plus distinguer correctement ses propres messages internes: pour l'écarter la mère pourra dire: "va te coucher tu es fatigué"; elle décide ainsi pour lui de ses propres sensations. C'est en définitive la mère qui contrôle les définitions des réponses qu'elle lui apporte. L'enfant n'a plus qu'à accepter de renoncer à une interprétation correcte et à prendre les choses comme elles viennent quitte à prendre la simulation de sa mère pour la réalité.

C'est alors que l'enfant pourrait s'appuyer sur son père (ou sur une figure paternelle), et fabriquer grâce à lui des modèles solides de discrimination. On voit donc que le père joue un rôle important dans l'établissement des patterns de double bind. Or dans ces familles, les pères sont souvent trop faibles pour que l'enfant s'appuie dessus. Dans ces cas, le maître d'école peut être amené à jouer un rôle important; dans ces cas la mère retire promptement l'enfant de l'école pour le renfermer avec elle. Il est vraisemblable que la mère a absolument besoin de ce type de relation.

A la longue, le comportement habituel de l'enfant finit par reproduire les réactions qu'il a en face des double bind successifs auxquels il a été exposé. Il a du mal à métacommuniquer, il n'arrive pas à déterminer ce que les gens veulent dire réellement et il contrôle difficilement ce que lui même veut dire.

V - LA PATHOGENECITE DU DOUBLE BIND

Nous avons vu que les auteurs de la théorie estimaient que la schizophrénie était le résultat de l'interaction familiale et qu'il était possible de décrire formellement les séquences d'expériences susceptibles d'induire une telle symptomatologie.

Singer (Organisations unifying concept in schizophrenia-1960) et Sanua (Sociocultural factors in families of schizophrenia-1961) réfutent l'existence même des patterns. Ils considèrent que ces patterns se situent à un niveau très abstrait et qu'ils sont généralement le fait d'une nature très subtile.

Mais la plupart des auteurs admettent l'existence des patterns sans pour autant accepter la pathogénécité. Arieti (Recent conceptions and misconceptions of schizophrenia-1960), Ackerman (dans différents articles-1960) et Bruch (Conceptual problems in schizophrenia-1960) approuvent l'unité du concept de double bind mais s'interrogent sur la pathogénécité ayant trait à différents terrains.

En particulier Arieti formule une critique qui a été reprise très souvent. Il admet que l'on retrouve constamment le pattern de double bind dans les familles de schizophrène, mais il considère qu'on le retrouve aussi dans les familles de gens normaux et de névrosés. Il semble qu'en fait cela vienne d'une différence conceptuelle; Arieti ne se place pas dans le cadre que nous avons tracé, mais se réfère uniquement à l'article original qui manquait d'élaboration sur ce point. Il envisage l'imposition unidirectionnelle du double bind sur une personne déterminée et il déclare "nous sommes tous d'accord, tous nos patients schizophrènes ont été exposés à plusieurs reprises à la situation de double lien, mais il n'y a aucun doute, beaucoup de névrosés, beaucoup de gens normaux, et nous mêmes y ont été exposés". Cela provient d'une erreur:

- d'une part, Arieti ne tient pas suffisamment compte de la nécessité d'une exposition prolongée qui fait partie intégrante de la vie familiale du schizophrène, et de l'impossibilité pour la victime de quitter le champ pour chercher des expériences correctives et des identifications en dehors de la famille.

- d'autre part sur le plan conceptuel, Arieti semble faire référence au double bind comme élément causal et non comme pattern significatif.

C'est ainsi qu'Arieti pousse plus loin ses considérations étiologiques. Dans "l'American handbook of Psychiatry" il considère qu'il y a une plus grande fréquence des situations de double bind dans l'enfance des schizophrènes que dans celle des autres gens et que cette fréquence est un des facteurs possibles responsable de l'état d'anxiété qui précède les troubles. On voit que ces considérations étiologiques dépassent le cadre de la théorie communicationnelle.

Foudraine, dans "Schizophrenia and the family- Survey of litterature-1961" apporte lui même cette correction à propos de l'article de Arieti: "Arieti dans un commentaire critique, considère les mécanismes de double bind comme non spécifiques de la psychose et de la névrose. Selon lui, les êtres humains sont constamment exposés à des situations de double bind ou de multiple bind. Il pense que le mécanisme n'est pas pathologique en lui même, mais plutôt dans la façon dont les parents l'utilisent.

Il n'y a aucun doute, le monde dans lequel nous vivons est loin d'être un monde logique. Nous avons bien tous été exposés à des double bind. Malgré cela la plupart des gens arrivent à échapper à la schizophrénie. Mais en fait :
 * les double bind auxquels nous sommes soumis restent isolés.

* d'autre part ils ne comportent pas tous les ingrédients nécessaires; on peut s'en aller, on peut commenter, ou bien la discussion n'est pas vitale.

Dans ces cas, le double bind peut être traumatique dans le sens de traumatisme psychologique classique, de la giffle. Mais il n'est pas le pattern spécifique décrit par les auteurs.

Par contre si l'exposition au double bind est prolongée, et si sa survenue devient une alternative habituelle, les choses sont différentes. Dans le monde de l'enfance les double bind sont des expériences importantes; les enfants ont tendance à conclure que tout ce qui leur arrive, arrive partout dans le monde. Pour l'enfant, ce qui compte, ce ne sont pas tellement les traumatismes isolés mais les patterns qui l'entourent. Ces patterns, nous l'avons vu à plusieurs reprises ont une qualité interactionnelle, ils sont donc multidirectionnels et réciproques. Ainsi le fait de mettre quelqu'un dans un double bind ne saurait être un fait isolé, unidirectionnel comme cela apparaissait dans l'article original; tout au contraire, le double bind provoque un comportement paradoxal qui à lui seul met l'autre (celui qui a imposé le double bind) à son tour dans un double bind. C'est d'ailleurs ce seul fait qui avait été remarqué primitivement dans les familles: l'empreinte laissée par le schizophrène sur les autres membres de la famille.

Cette multilatéralité et cette réciprocité ont été notées par Weakland "Hypothèse du double bind dans la schizophrénie et l'interaction tripartite" 1960 et par Sluski: "Disqualification transactionnelle-1967". Elle existe même quand tout le pouvoir est entre les mains d'un seul bord et que l'autre est totalement impuissant. Comme le dit Sartre "la question- Introduction à Henri Alleg", le bourreau est aussi avili que sa victime".

Une fois que ce pattern est entré en opération, il est pratiquement sans signification de demander quand, comment et pourquoi il a été établi, car les systèmes pathologiques ont la qualité de s'autoperpétuer, d'être un cercle vicieux, comme nous le verrons pour le jeu sans fin. Par conséquent, la question de la pathogénécité du double bind ne peut trouver sa réponse en termes de relation de cause à effet, c'est ce qu'affirment les auteurs. Cette erreur conceptuelle vient de l'application du modèle médical étiopathogénique de la connection entre l'infection et l'inflammation ou la lésion, à la psychiatrie. On ne peut donc pas dire que le double bind cause la schizophrénie. Tout ce que l'on peut affirmer, c'est que si l'imposition réciproque de double bind est le pattern prédominant de l'interaction et si l'on porte une intention diagnostique à l'individu le plus ouvertement perturbé, on trouvera que le comportement de cet individu satisfait aux critères diagnostics de la schizophrénie. C'est seulement en ce sens que l'on peut considérer le double bind comme causal et donc pathogène.

Nous avons vu tout au long de cette étude de la communication que bien des aspects pathologiques pouvaient être considérés comme des patterns spécifiques. Dans cette perspective, la schizophrénie ne doit plus être considérée comme maladie de l'esprit, mais comme pattern spécifique de la communication.

Cette conception particulière de la schizophrénie a amené à considérer sous un angle tout à fait différent les familles de ces malades. Pendant longtemps, on a pensé que ces familles vivaient en parfaite harmonie et que les parents de schizophrènes étaient parfaitement logiques et adaptés. En fait, l'étude systéma-

tique des familles a montré qu'il n'en était rien. Ceci apparait particulièrement clairement dans "Sanity madness and the family" de Laing et Esterson et dans "The effort to drive the others persons crazy" de Searles.

Cette découverte sur le processus intrafamilial de la schizophrénie s'est ouverte sur deux directions de recherches opposées:

* une recherche sur la compréhension existentielle du pattern au sein des familles Laing et Esterson et Searles.

" la situation est scellée pour la victime par une injonction inavouée ultérieure lui interdisant de sortir de la situation ou en en parlant. La victime est ainsi dans une situation intenable. Elle ne peut faire un seul mouvement sans aussitôt évoquer une catastrophe terrifiante" (Laing: Further studies in sanity and madness-1961)

* une recherche sur les caractéristiques factorielles intrafamiliales:

• Wynne: La pseudo Mutualité dans les relations intrafamiliales.

• Schwartz: La distorsion ou l'absence d'un environnement social qui favorise les réponses caractéristiques appropriées.

VI - LE PARADOXE ET LA CONTRADICTION

L'EFFET ET LA CAUSE : LA DISCRIMINATION

Faute d'avoir su considérer les relations familiales dans leur contexte existentiel, et par excès de foi dans une perspective behavioriste qui tient compte uniquement du contexte expérimental, deux types d'erreurs ont été commises.

* des confusions entre paradoxes et contradictions ont amené certains auteurs à voir des double bind dans tous les conflits psychopathologiques.

* des confusions entre le pattern lui même et les effets qu'il produit ont amené à comprendre le double bind comme une simple difficulté à discriminer. Alors qu'il s'agit d'une situation véritablement intenable.

1) Confusion entre paradoxe et contradiction.

Nous avons vu à propos du paradoxe de Russell, qu'il s'agissait d'une antinomie vraie et non d'une simple contradiction, parce que la conséquence paradoxale était fondée sur une déduction logique vraie et non plus sur la violation des lois de la logique. Ainsi toute antinomie est une contradiction, mais toute contradiction n'est pas une antinomie. Il en est de même des paradoxes pragmatiques. Tous les paradoxes pragmatiques, c'est à dire les double bind, reposent sur des injonctions contradictoires, mais des injonctions contradictoires ne font pas un double bind.

Pour bien comprendre cette distinction, les auteurs font appel à la comparaison de deux types de panneaux routiers:

• le premier type se compose de deux panneaux superposés qui mentionnent deux injonctions contradictoires : Stop et interdiction de s'arrêter. On ne peut obéir qu'à l'une des injonctions.

Notre pensée, la structure logique du langage et notre perception de la réalité en général, repose si fermement sur la loi Aristotélicienne, qui dit que A ne peut être en même temps non A, que ce type de contradiction est trop fausse pour être prise au sérieux. D'ailleurs l'abondance de contradiction de ce genre dans la vie quotidienne prouve qu'elles ne sont pas pathogènes. La vie quotidienne est pleine de dilemmes : doit-on manger le gâteau et ne plus l'avoir à manger, ou bien doit-on le conserver? Il se peut que ce dilemme soit vraiment insoluble:

faut-il sauter du 8ème étage d'un immeuble en feu ou bien périr brûlé. La psychologie expérimentale est riche d'exemples de ce genre; c'est ce que les behavioristes appellent les expériences d'approche et d'évitement, d'évitement-évitement, d'approche-approche; c'est le mythe populaire de l'âne de Buridan, ou de Charybe en Scylla; c'est le conflit intrapsychique des psychanalystes. De tels conflits provoquent éventuellement des comportements anormaux qui vont de l'indécision, du mauvais choix, jusqu'à l'inanition, mais il ne provoque jamais la pathologie issue du dilemme paradoxal et que l'on a qualifié de schizophrénique. Ce point est extrêmement important, car de nombreux auteurs ont montré que les patterns de communications contradictoires étaient monnaie courante, ce qui est tout à fait exact. Ils baptisent ces patterns double bind et vinrent à nier la réalité du concept.

le deuxième type se compose d'un seul panneau sur lequel on peut découvrir : "Ne lisez pas ce panneau".

Cette fois il s'agit d'une injonction véritablement paradoxale; pour obéir à l'injonction de ne pas lire le panneau, il faut déjà l'avoir lu; mais ce seul acte de lire est une désobéissance à l'injonction elle même. On ne peut lui obéir qu'en lui désobéissant, et on lui désobéit en lui obéissant. Il s'agit d'un double bind vrai.

2) Confusion entre le pattern et ses effets.

Le même type d'erreur a amené certains auteurs à confondre les défauts de discrimination de la personne schizophrène qui est un effet du double bind avec le pattern lui même.

C'est ce qui se produit dans l'article de Rashkis et Singer (The psychology of schizophrenia-1959). Cet article fait référence à l'expérience classique du rat, du cercle et de l'ellipse. Le rat, entraîné à distinguer l'ellipse du cercle ne peut plus effectuer cette discrimination quand l'ellipse ressemble de plus en plus au cercle. Les auteurs, se référant à un seul aspect de la situation expérimentale, en concluent qu'il s'agit là d'un simple conflit d'évitement du à l'échec de la discrimination et qu'il ne s'agit pas d'un double bind.

Les auteurs de la théorie originale ont répondu à cette objection. Weakland et Jackson (Patient and therapist observations on the circumstances of schizophrenia episode-1958) ont insisté sur l'aspect non pavlovien de cette expérience. Bateson (exchange of information about patterns of human behavior-1962) a apporté des précisions à ce sujet: ce qui est actif dans cette expérience, ce qui constitue le traumatisme, ce n'est pas le break down de la discrimination, mais c'est celui du pattern d'éventualités que l'expérimentateur avait appris précédemment à l'animal. En fait tout se passe comme si l'on mettait l'animal dans une situation paradoxale en lui disant qu'il s'agit d'une expérience de discrimination. Bateson précise que l'animal est mis en erreur quand il pense qu'il s'agit d'un contexte de discrimination, il suggère que l'animal est pénalisé parce qu'il suit un pattern profondément inconscient et abstrait recherché par l'expérimentateur.

Toutefois on peut faire quelques remarques : si l'animal est exposé d'emblée à un univers dans lequel la discrimination est impossible, il s'adaptera à ce pattern d'éventualités et ne présentera pas les traits pathologiques spécifiques du chien de Pavlov.

De plus il semble bien qu'en règle générale, la rupture de patterns d'éventualités établis au préalable, n'entraîne pas de comportement pathologique; au cours de sa vie, un individu est constamment confronté avec des situations

auxquelles ni l'expérience passée, ni le contexte présent ne fournissent d'explication adéquate; ces situations sont très anxiogènes, mais elles n'entraînent pas la même pathologie que le double bind. Mais dans ces situations, si l'individu est bien confronté à de nouveaux patterns culturels, lorsqu'il doit rompre d'avec les attaches affectives de son enfance, s'il doit jeter des ponts entre des paradoxes analogues à ceux du chien de Pavlov, il ne devient pas pour autant schizophrène. En effet il peut s'éloigner physiquement ou bien commenter le caractère illogique des injonctions qui lui sont imposées; dans tous les cas, il garde intactes les prémisses de base et peut même les étendre aux nouvelles contingences.

Par contre le break down schizophrénique survient presque toujours dans ces phases de la vie où se produit la rupture des anciens patterns. Les individus qui ne peuvent pas maîtriser ces situations, sont ceux qui ont été soumis au double bind fréquemment durant leur enfance; l'expérience leur a montré qu'ils étaient punis s'ils tentaient de quitter le champ ou s'ils identifiaient le paradoxe qu'on leur imposait.

Le contexte dans lequel se trouve le chien de Pavlov contient tous les ingrédients d'un double bind. On lui enjoint de discriminer au niveau contextuel en le confrontant à une expérience de discrimination, et on lui enjoint de ne pas le faire en rendant cette discrimination impossible. Bien sur le chien ne peut pas quitter le champ d'expérience ni commenter le paradoxe.

De plus l'expérimentateur lui a imposé la nécessité vitale d'une discrimination correcte. Le chien est placé dans un mode où sa survie dépend de la loi qu'il viole. L'animal présente alors des désordres comportementaux typiques: ou bien il devient comateux, ou bien il devient violent.

Pour conclure:

* en face d'une injonction contradictoire, on peut choisir une alternative: on perd alors le bénéfice de l'autre. Le résultat n'est pas heureux, mais le choix reste possible.

* en face d'une injonction paradoxale le choix est impossible; rien ne peut se produire sinon une série d'oscillations qui s'autoperpétuent. Il en résulte un effet paralysant.

C H A P I T R E - IV -

UNE APPLICATION A LA SCHIZOPHRENIE

L'EFFORT POUR RENDRE FOLLE L'AUTRE PERSONNE

H. Searles

Searles a noté un effort long et continu pour rendre folle une personne effort en partie ou totalement inconscient, s'exerçant de la part d'une ou plusieurs personnes jouant un rôle très important dans le développement de la première.

Or il semble que cette description en terme de traits peut recevoir une explication communicationnelle, en termes de caractéristiques du système familial par le biais de la théorie du double bind.

Revenons à l'article de Searles.

Ce dernier évoque d'emblée qu'il serait naïf de réduire l'étiologie complexe de la schizophrénie à un schéma linéaire: une personne rend une autre personne folle. Il faut, en effet, tenir compte, dit-il de l'activité psychologique propre de l'individu dans la situation où il est placé, de la complexité de la relation particulière interpersonnelle, des processus de groupe complexes, de la situation familiale et des processus sociodynamiques plus vastes dans lesquels la famille joue un rôle (processus qui la dépassent totalement). Mais, à mon avis, il ne faut pas en tenir compte, comme en tiendrait compte la psychologie traditionnelle individuelle ou interpersonnelle ou la sociologie familiale ou de la société; mais comme on en tient compte dans la perspective de la "boite noire" où seul compte ce qui entre et ce qui sort.

I - Les moyens employés.

Contentons nous donc avec Searles, de décrire les moyens (modes) apparemment utilisés pour rendre une autre personne folle, sans préjuger du caractère conscient ou inconscient de l'effort déployé, ni de la capacité de l'un ou de l'autre de contrôler ce moyen d'action.

Ces moyens jouent tous sur une contradiction entre deux niveaux de la communication. Ils consistent tous à induire un conflit émotionnel chez l'autre personne, en tentant d'activer différentes aires de sa personnalité en contradiction avec d'autres.

Quels sont-ils?

1) P questionne constamment O (sa belle soeur insécure) sur des zones de la personnalité de O, dont O n'a qu'une obscurément conscience, zones où O se trouve en très net désaccord avec le genre de personne qu'O croit être. Les mécanismes de défense nécessaires au maintien du moi sont ainsi affaiblis, le conflit augmente, et l'anxiété va croissant. C'est ce qui se passe dans l'analyse sauvage ou inconsciemment sadique: le thérapeute inexpérimenté, en faisant des interprétations prématurées, risque de rendre le patient psychotique en affaiblissant son moi au lieu de le renforcer.

Comme le dit Laing dans le Soi et les Autres, il s'agit là d'un type très important de disjonction interpersonnelle. Le système d'attribution à soi de la belle soeur, son image de soi (O vers O) est disjonctive de l'idée que l'autre se fait d'elle, telle qu'elle ressort des questions que pose l'homme.

En termes communicationnels, au niveau verbal, il s'agit d'un simple dialogue de sourd, mais au niveau méta, interviennent des forces obscures inconscientes

qui viennent renforcer la contradiction entre les deux niveaux. Il ne s'agit pas d'un double bind à proprement parler, mais la disjonction débouche bien sur la contradiction.

Ainsi, si la relation entre les deux personnes est superficielle, la disjonction ne forcera pas O à se cliver, mais si la relation a une importance vitale (mère-enfant, transfert...) O se sentira obligée de se confirmer à l'opinion que P a d'elle, donc d'adapter la position qui lui est assignée explicitement ou implicitement par P. Elle ne pourra pas sortir du champ. Si la même situation a déjà été répétée et si O ne sait déjà plus où elle en est, mettre en doute son degré d'adaptation, ou qualifier de fausses des actions adaptées, sera extrêmement troublant. Si de plus, P accusait O de ne pas être adapté et mettait en même temps en doute la validité de ses actions adaptées, O serait alors dans une situation intenable, issue des deux injonctions contradictoires, génératrices du paradoxe.

Notons à ce sujet, que ce type de disjonction peut être (comme tout double bind) tout aussi bien imposé par les psychotiques à l'égard de ses proches. Appelé à se pencher sur le niveau méta, si souvent en contradiction avec le niveau verbal, le psychotique peut attirer l'attention de ses proches sur des zones de leur personnalité qu'ils ignorent, comme s'il était capable de deviner leur inconscient.

2) P stimule sexuellement O dans une situation où il serait désastreux pour O de rechercher une gratification à ses désirs sexuels éveillés. Ainsi, on retrouve très souvent dans les enquêtes sur les familles de psychotiques, des situations où un parent s'est comporté de manière séductrice à l'égard de l'enfant, alors même que le tabou culturel de l'inceste est très prégnant. Ainsi un conflit est engendré chez l'enfant entre ses besoins sexuels et les impératifs du sur moi. Et ceci se traduit en général par un conflit entre son désir de maturité et d'accomplissement de soi, et son désir régressif de rester en état de symbiose infantile avec ce parent, même s'il doit à ce prix renoncer aux efforts sexuels qui sont les meilleurs atouts dans le jeu de la réalisation de soi.

Selon Laing, il s'agit là encore d'une forme particulière de disjonction. Sur le plan communicationnel, il s'agit bien de deux injonctions contradictoires placées à deux différents niveaux, entre le niveau infraverbal de la séduction et le niveau méta du tabou culturel. On peut noter à ce sujet une fois de plus que les deux niveaux d'injonctions peuvent être l'un et l'autre inconscients.

Face à cette situation il est évident que l'enfant ne peut distinguer les vrais problèmes qui se posent à lui. Laing dit "est-ce que j'aime ou non mon père ou ma mère? Que dois-je faire pour qu'il ou qu'elle vive? Suis-je égoïste si je ne réponds pas à leur façon de m'aimer?, en un mot que dois-je faire de mon sexe?"

Ce qui est certain, c'est que ce n'est ni tel père, ni telle mère qui mettra l'enfant dans une telle situation. Mais bien un nexus familial, dans lequel le schéma communicationnel semble se construire sur plusieurs générations. Nous avons pu observer une telle filiation de la grand-mère, à la mère, puis à la sœur d'un patient ultérieurement diagnostiqué comme schizophrène.

Ainsi le choix réel et fondamental qui se pose à l'enfant, nous dit Laing est, soit d'être lui même, moyennant la perte de ses rapports symbiotiques avec le parent en question, soit de préserver la symbiose moyennant la perte de son autonomie. Or si la question est nette, elle est rarement comprise et elle est généralement voilée par le système de fantasmes qu'on partage avec la famille. Ce système de fantasme (contenu et modalité) est souvent évident aux yeux d'un étranger; le contenu est connu souvent des participants (ex: d'une mère à sa fille: personne ne te comprend comme moi), mais ce dont ils ne se rendent compte que rarement, c'est que sa modalité est celle du fantasme.

Selon Laing, si la disjonction est vue et envisagée, la confusion se transformera en conflit; il n'y aura plus de risque de psychose. Cette conclusion de Laing à une importance pragmatique considérable; le décryptage correct de la séquence communicationnelle par la famille, acquiert une valeur prophylactique à l'égard de la psychose.

3) P provoque simultanément la frustration et la satisfaction chez O, ou les fait alterner rapidement.

Ce schéma évoqué par Searles comporte tous les ingrédients du double bind dans l'ordre où ils ont déjà été évoqués.

Là encore il se produit une disjonction interpersonnelle. Les parents peuvent faire alterner par exemple des efforts soutenus de sympathie et de compréhension avec des refus de le soutenir. Ainsi la sympathie et le désir d'être secouru de l'enfant vont s'associer à la rage, à un sentiment de faute et par dessus tout à un sentiment de détresse et d'irréparable.

D'autre part si la disjonction est vue suffisamment tôt, la confusion qui en résulte pourra être évitée.

4) P se comporte avec O simultanément à deux niveaux de relation (ou plus) sans aucun rapport l'un avec l'autre (par exemple, sexuel et politico-philosophique). Cela impose à O de suspendre sa participation à l'un ou l'autre niveau ou les deux, car sa réponse à un des niveaux serait tout à fait inappropriée à l'autre niveau. Cette sorte de relation se retrouve dans la biographie de certains psychotiques.

Il s'agit d'ailleurs d'un double bind typique.

5) P passe soudain d'une longueur d'onde émotionnelle à l'autre. Searles cite, à ce sujet, le cas de la mère d'un jeune homme profondément schizophrène, personne très véhémement qui parlait avec la rapidité d'une mitrailleuse, qui l'inonda des phrases suivantes sans aucune coupure sur le plan émotionnel. "Il était très heureux, je ne peux imaginer qu'une telle chose lui soit arrivée. Il n'était jamais à plat, jamais. Il aimait son travail de réparateur radio au magasin de Mr Mitchel à Lewinston. Mr Mitchel est un perfectionniste. Je ne pense pas que dans ce magasin quelqu'un ait duré plus de quelques mois avant Edouard. Mais Edouard s'entendait très bien avec lui. Il avait l'habitude de rentrer à la maison et de dire : "Je ne peux y rester une minute de plus".

Sur le plan communicationnel, on peut noter l'extraordinaire contradiction de ces propos lorsqu'ils sont échangés sur la même longueur d'onde émotionnelle. La dernière phrase apparaît comme un trait d'humour. Il est probable que cet aspect de la communication maternelle s'est appliqué à maintes reprises sur la personne du fils qui était alors placé dans une situation intenable et dans la plus extrême confusion.

6) P passe de façon inattendue d'un sujet de conversation à un autre sans manifester de changement dans le sentiment exprimé. Par exemple passer d'un sujet banal à une question de vie ou de mort sans changer de ton.

Toutes ces techniques selon Searles, tendent à miner la confiance de O en la réalité de ses propres réactions émotionnelles et de sa propre perception de la réalité extérieure. Ceci est particulièrement important lorsqu'une telle technique est mise en jeu dans une relation vitale, telle la relation parent-enfant; et Searles en arrive à la même conclusion que les auteurs de Palo Alto à propos de double bind.

II - Les motivations qui se trouvent derrière l'effort déloyé pour rendre l'autre fou.

Searles estime que les modes de participation interpersonnels décrits plus haut sont fondés sur un grand éventail de motivations. Dans un même exemple, une constellation complexe de motivations variées est mis en jeu. C'est ce qui apparaît d'emblée dans les enquêtes cliniques. Ces motivations vont de la plus franche hostilité, au simple désir d'établir une relation plus proche et plus saine avec l'autre ou désir d'auto-réalisation.

1) Le désir de meurtre au sommet de l'échelle.

L'effort pour rendre l'autre fou peut se présenter comme un équivalent psychologique du meurtre. C'est d'ailleurs ainsi qu'il se présente à l'observateur il s'agit bien de détruire l'autre pour s'en débarrasser aussi bien que s'il était physiquement détruit. Et Searles s'étonne que le système légal qui punit si bien la cruauté physique ne s'insurge pas contre la destruction psychologique.

Il est difficile de dire s'il s'agit là d'une tournure de style car si la psychose qui en résulte est bien aussi grave que la mort physique, il est fort peu probable que quelqu'un dans la famille ait été conscient qu'elle ait été imposée par quelqu'un. D'ailleurs la psychose est imposée par la famille le plus souvent et non par un des membres.

Comme le dit Laing, la famille peut connaître le contenu du fantasme, mais elle en ignore toujours la modalité.

De plus dans une perspective communicationnelle il s'agit d'une praxis globale mettant en cause tous les membres de la famille, les uns envers les autres y compris le psychotique.

Nous retiendrons néanmoins le désir de meurtre comme une première motivation possible; mais il y en a d'autres.

2) Le désir d'extérioriser la menace de folie et de l'écarter de soi.

De nombreux observateurs ont noté le désir dans certaines familles de désigner un bouc émissaire, celui qui est fou, en qui repose toute la folie de la famille.

Sur le plan communicationnel ceci peut s'interpréter comme un processus destiné à maintenir l'homéostasie familiale. Ainsi une mère folle peut parvenir (par le biais de ce processus) à extérioriser sur son enfant sa propre folie. Searles ajoute que l'enfant a tant d'amour et de sollicitude pour sa mère qu'il est prêt à collaborer avec elle à sa propre entrée dans le pathologique. Il sacrifie alors sa propre individualité à la symbiose.

3) Le désir d'écarter la menace qui plane telle une épée de Damoclès.

Prenons l'exemple d'une situation conflictuelle intolérable ou pleine de suspense. La mère brandit la menace: "Je vais devenir folle". L'autre cherche un sursis, un abri à l'égard de la situation; il peut être tenté de rendre la mère folle et de provoquer lui-même l'ineffable catastrophe. Ayant ainsi coupé de sa main le fil retenant l'épée, il a la satisfaction d'une part de se mettre à l'abri, d'autre part d'avoir provoqué lui-même la catastrophe.

L'histoire des psychotiques est souvent émaillée de catastrophes qu'ils sentaient planer sur eux, et qu'ils ont déclenché de cette manière pour se débarrasser de l'angoisse ressentie.

Sur le plan communicationnel cela fait référence à la relation symbiotique ambivalente entre le schizophrène (enfant ou bébé) et ses parents. L'enfant est générateur de situations conflictuelles auxquelles les parents mettent fin, libérant ainsi leur propre angoisse et celle de l'enfant.

4) Le désir de rendre manifeste la folie latente d'un parent.

Ceci peut s'observer à l'occasion d'une relation transférentielle. L'enfant s'est rendu compte que l'un de ses parents était un petit peu fou. Mais cela est si subtil, si discret et si caché que l'enfant est le seul à en être informé. C'est un secret qui lui appartient et il a tendance à se sentir responsable de la folie du parent.

Il peut alors être tenté de rendre manifeste la folie du parent afin de partager ses doutes avec la famille et avec une communauté plus large.

Il ne faut cependant pas confondre cette situation mise en évidence lors de la relation transférentielle avec l'attitude plus générale du psychotique qui traite ses parents de fou au moment où il est en train de se débattre contre la psychose.

5) Le désir de trouver un compagnon pour assumer une solitude insupportable.

Cette motivation est fréquente et puissante selon Searles. Un parent mal intégré est une personne très seule qui s'attache quelqu'un pour partager ses expériences émotionnelles privées et sa vision déformée du monde. L'enfant est alors soumis au leurre de partager les joies d'être fou avec un des parents.

Dans ces cas, la relation transférentielle est difficile à assumer et le parent fait son possible pour empêcher la relation thérapeutique. Le malade loue une loyauté fanatique à l'égard du parent et hallucine un parent idéal ou ambigu, à la fois le diable et la protectivité aimante.

6) Le désir conscient ou inconscient d'encourager l'autre à une meilleure intégration et à une proximité plus saine avec soi et les autres.

C'est ce qui se passe dans les interventions thérapeutiques. Ce n'est donc plus la haine, l'angoisse ou la solitude, mais l'amour qui mène à tenter de rendre l'autre fou.

En effet l'essence de la relation d'amour suppose l'acceptation de la totalité de l'autre, ce qui implique (quand l'autre personne n'est pas sûre de sa propre totalité) de s'adresser en lui à une personne plus grande que celle qu'il peut être.

Cette méconnaissance des capacités précises du moi de l'autre, fait que l'amour peut avoir un effet de désintégration au lieu d'un effet d'intégration. Et ceci d'autant plus que les vérités montrées seront le délire, l'hallucination, la dépersonnalisation au lieu de la créativité féconde.

Ceci permet d'expliquer bien des échecs dans la psychothérapie des psychotiques.

7) Le désir d'individualisation de l'enfant.

Le désir propre de l'enfant de tendre vers l'individualisation peut être vécu comme un désir de rendre sa mère folle; la mère réagit à ce désir d'individualisation comme étant une tentative pour la rendre folle. Ainsi tout désir d'individualisation de l'enfant devient un désir monstrueux de meurtre envers sa mère.

8) Le désir inconscient des deux participants d'atteindre des gratifications du stade symbiotique.

En dépit de l'anxiété et des frustrations engendrées à ce stade, les deux personnes ont le désir d'y retourner. C'est la plus puissante de toutes les motivations selon Searles.

Ce point est particulièrement important dans la relation patient-thérapeute. Selon Searles, ce que le thérapeute offre au patient et qui est nouveau et thérapeutique, ce n'est pas le rejet de la dépendance symbiotique, mais l'acceptation de cette dépendance (acceptation que sa mère a été incapable de lui donner)

C O N C L U S I O N S

L'étude de ces différents travaux sur la Communication- Comportement, ne prétend pas être exhaustive. Cela s'explique d'autant mieux que la plupart de ces travaux n'ont pas franchi l'atlantique. De plus, les psychiatres européens semblent s'être montrés très critiques à l'égard de cette vision de la maladie mentale.

Il est vrai que tout en s'étant nettement démarqué par rapport à l'approche behavioriste qui reste spécifiquement nord-américaine, les auteurs se sont définitivement éloignés de toute visée anthropologique. A l'extrême, nous pourrions dire que la plupart de leurs résultats seraient applicables à la communication animale. Toutefois, une critique sérieuse de cette théorie de la communication ne peut tenir en quelques lignes et nous la remettons à un travail ultérieur.

Cette thèse ne trouve donc son sens qu'à travers le contexte dans lequel elle a pris naissance :

* son origine, elle l'a trouvée au sein du groupe de recherches dirigé par le Docteur Demangeat, sur les familles de schizophrènes. Dans ce groupe, il était légitime de s'intéresser prioritairement à l'école de Palo Alto, qui a été l'une des premières à étudier les familles psychotiques. C'est dans cette perspective qu'une étude des travaux du groupe de Watzlawick, Bateson, Jackson, m'a été confiée.

* son projet était de fournir au groupe et au lecteur français un aperçu synthétique de cette théorie.

Nous en avons retenu les aspects sémiologiques et explicatifs et nous avons surtout insisté sur la théorie communicationnelle de la schizophrénie ou théorie du double bind. Par contre, nous avons délibérément exclu les perspectives thérapeutiques, connues sous le nom de " thérapie brève " qui nécessiteraient une participation active à plusieurs de ces séances, ainsi que les perspectives philosophiques et existentielles qui sont aux antipodes de la pensée philosophique européenne.

* * * *

TABLE DES MATIERES

entation	page	1
roduction		2
A- Introduction		2
I-Vers une définition nouvelle de la communication		2
II- L'objet d'étude et ses limites		2
1) La Pragmatique		2
2) Comportement=Communication		3
3) La globalité du processus		3
III- L'apport de la mathématique		3
B- Le cadre de référence		4
I- La notion de fonction et de relation		4
1) en mathématique		4
2) en psychologie		4
II- De la notion de relation à la notion d'information		5
III- Le feedback		7
IV- La redondance		8
1) l'Homeostat d'Ashby		8
2) La redondance		8
a) Homéostats et systèmes naturels		8
b)Chaines livrées au hasard et processus stochastiques		9
c) La redondance et la contrainte		9
3) Etude de la redondance		9
a) Dans la syntaxique et la sémantique		9
b) dans la pragmatique		10
4) Vers une nouvelle épistémologie		10
a) les patterns de la communication sont inconscients		10
b)les patterns de la communication sont perceptibles		11
à l'observateur extérieur.		11
V- La Métacommunication et le concept de calcul		11
1) Définition d'un calcul		11
2) La métamathématique		11
3) La métacommunication		12
4)l'application du concept de calcul à la communication		12
a)Analogie entre un jeu d'échecs et un calcul		12
mathématique		12
b)Analogie entre la communication et un jeu d'échecs		13
C- Mise en place de nouveaux concepts		14
I- Le concept de boîte noire		14
II- Le conscient et l'inconscient		15
III- Le présent et le passé		15
IV- L'effet et la cause		15
V- La circularité des patterns de communication		16
VI- La relativité du normal et de l'anormal		16
D- Problèmes de définitions		17
Conclusion		17

PITRE I : les axiomes de la communication	18
A- Première axiome	18
I- Tout comportement est communication	18
II-La négation de la communication dans la schizophrénie	19
III-Extension du concept de négation de la communication	21
1)Le rejet de la communication	22
2)L'acceptation de la communication	22
3)La disqualification de la communication	22
4)Le symptôme	23
IV- Conclusion	25
B- Deuxième axiome	26
I- Les aspects de rapport et de commande	26
II- Analogie avec l'ordinateur	26
III- Communication et métacommunication	27
IV-Les pathologies impliquées par ce deuxième axiome	27
1) la confusion de niveau	27
2)la contradiction et le desaccord au niveau contenu	27
3)le désaccord au niveau relationnel	28
4)La définition de soi et de l'autre	28
1- comment se présente cette définition	28
2- le confirmation	28
3- le refus de la confirmation	29
4- la disconfirmation	30
a) la disconfirmation	30
b)les disconfirmations schizophréniques	30
c)le pattern familial des familles de schizophrènes	30
d) Exemples	31
5-La confirmation et la disconfirmation aux différents niveaux relationnels.	32
6- L'impénétrabilité	32
C- Troisième axiome	35
I- La ponctuation de la séquence d'évènements	35
II-la ponctuation de la séquence d'évènements dans l'interaction	36
III- Pathologies potentielles	37
1) les querelles de causalité	38
2) Les prophéties auto accomplies	39
D- Quatrième axiome	40
I- Définitions de la communication digitale et analogique	40
1) définitions	40
2) Dans la communication humaine	40
3) L'usage unique à l'homme des deux modes	41
II-Les différences entre le mode digital et analogique	41
La translation d'un mode à l'autre	
1) les deux modes dans les ordinateurs	41
2) differences entre les deux	42
III- Erreurs de traduction d'un mode à l'autre	42
1)L'ambiguïté de la communication analogique	42
2)La communication analogique n'est qu'une invocation de la relation	43
3)la communication analogique ne comporte pas de négation	43
IV- Le symptôme hystérique comme retraduction dans l'analogique	44

E- Cinquième axiome	45
I- La schismogénèse	45
1) la schismogénèse symétrique	45
2) La schismogénèse complémentaire	45
II- Définition de la symétrie et de la complémentarité	46
La métacomplémentarité	46
III- Pathologies potentielles	46
1) L'escalade symétrique	47
2) La complémentarité rigide: la collusion	47
3) l'effet mutuellement stabilisant des deux modes	49
F- Conclusions	50
 CHAPITRE II - L'Interaction humaine	51
Introduction	51
I- Organisation de l'interaction humaine	51
1) le système	51
2) Les limites du système	52
3) Systèmes ouverts et systèmes fermés	52
4) Application à l'interaction humaine	52
II- Propriétés des systèmes	52
a) la nonadditivité	52
b) la non unilatéralité	52
c) le feedback	52
d) l'équifinalité	52
III- L'homéostasie familiale	55
A- le système étudié	56
B- les résultats	56
1) la limitation	56
2) Les règles de la relation	57
C- La famille considérée comme un système	58
1) la totalité	58
2) La nonadditivité	58
3) le feedback	59
4) Le calibrage et le changement de calibrage	60
 CHAPITRE III- La théorie du double bind	61
I- Le paradoxe	61
A- Les paradoxes logicomathématiques et la théorie des types logiques	62
1) le paradoxe de Russell	62
2) la théorie des types logiques	63
B- Les paradoxes sémantiques et les définitions paradoxales	63
C- Paradoxes pragmatiques	64
II- La théorie du double bind	65
1) les ingradients du double bind	66
2) l'auto perpétuation	68
3) La réciprocité	68
III- Effets comportementaux des double bind	68
1) le type paranoïde	69
2) Le type hébéphrénique	69
3) le type catatonique	70

IV- Description de la situation familiale du double bind	70
V- La pathogénécité du double bind	72
VI - Le paradoxe et la contradiction	74
1) confusion entre paradoxe et contradiction	74
2) confusion entre le pattern et ses effets	75
 PITRE IV- Une application à la schizophrènie	
Searles: L'effort pour rendre Folle l'autre personne.	77
I- les moyens employés	
II- les motivations qui se trouvent derrière l'effort employé	
rendre l'autre fou.	80
 CONCLUSIONS	82



BIBLIOGRAPHIE

- ARTISS K. "Models and Mathematics. Tools of the Mathematical Biologist"
Journal of the American Medical Association-1965
- ASHBY W. " An Introduction to Cybernetics"
Chapman & Hall-1956
- BATESON G. "Culture Contact and Schismogenesis" 1935
- BATESON G. "Social planning and the Concept of 'Deutero-Learning' in Relation
to the Democratic Way of life". Science, Philosophy and Religion, Second Sympo-
sium. New York : Harper & Brothers-1942
- BATESON G. "Naven". Stanford : Stanford University Press-1958
- BATESON G. " The new Conceptual Frames of Behavioral Research" Proceedings of
the Sixth Annual Psychiatric Institute. Princeton: The new Jersey Neuro-Psychia-
tric Institute-1958
- BATESON G. " The Group Dynamics of Schizophrenia" Chronic Schizophrenia. Explo-
ration in Theory and Treatment. The free Press-1960
- BATESON G. "Minimal Requirements for a Theory of Schizophrenia" Archives of
general Psychiatry-1960
- BATESON G. "The Biosocial Integration of the Schizophrenic family" New York
Family Service Association-1961
- BATESON G., JACKSON D. , HALEY J. and WEAKLAND " Toward a Theory of Schizophrenia"
Behavioral Science -1956
- BATESON G., JACKSON D. " Some varieties of Pathogenic Organization -1964
- BERTALANFFY L. " An Outline of General System Theory" British Journal of the
Philosophy of Science -1950
- BERTALANFFY L. " General System Theory" 1956
- BERTALANFFY L. " A Critical Review "General Systems Yearbook-1962
- BUBER M. "Distance and Relation" Psychiatry- 1957
- FRY W. " The Marital Context of the Anxiety Syndrome" Family Process-1962
- HALEY J. " Family Experimets- A New Type of Experimentation" Family Process-1964
- HALEY J. " Strategies of Psychotherapy. New york: Grune & stratton -1963
- HALEY J. " Research on Family Patterns: An Instrument Measurement" Family
Process- 1964
- HALL A. and FAGEN R. "Definition of system " General System Yearbook-1956
- JACKSON D. " Some Factors Influencing the Oedipus Complex" 1954
- JACKSON D. " A Note on the Importance of Trauma in the Genesis of Schizophrenia"
Psychiatry-1957
- JACKSON D. "The Question of Family Homeostasis" Psychiatric Quarterly Supplement
- JACKSON D. "Family Interaction, Family Homeostasis, and Some Implication for
Conj nt Family Psychotherapy" Grune & stratton-1959
- JACKSON D. "Interactionnal Psychotherapy " The free Press-1962
- JACKSON D. " A Suggestion for the Technical Handling of Paranoid Patients" 1963
- JACKSON D. "Family Rules, The Marital Quid Pro Quo "1965
- JACKSON D. "The Study of the Family" Family Process 1965
- JACKSON D. and WEAKLAND J. " Conjnt Family Therapy. Some Considerations of
Theory, Technique and Results". Psychiatry-1961
- JACKSON D. and HALEY J. " Transference Revisited" 1963
- JACKSON D. and WATZLAWICK P. "The acute Psychosis as a Manifestation of Growth
Experience" Psychiatric Research Reports-1963
- JACKSON D. and YALOM I. " Conjoint Family Therapy as an Aid to Intensive Psycho-
therapy - " 1965

- LAING R. " Mystification Confusion and Conflict" Harper & Row 1965
- LAING R. and ESTERSON " Sanity, Madness and the Family" London: Tavistock Publications-1964
- LAING R. " The self and Others, Further studies in Sanity and Madness" London: Tavistock Publications-1961
- LAING R. " Le Moi divisé" Stock
- LANGER S. "Philosophy in a new Key" Harvard University-1942
- LAPLANCHE et PONTALIS " Vocabulaire de Psychanalyse" PUF
- LEVY STRAUSS " Anthorpologie Structurale"
- LIDZ, CORNELISON, FLECK, TERRY " The Intrafamilial Environment of Scizophrenic patients- Marital Schism and Marital Skew" American Journal of Psychiatry-1957
- ROGERS " Le développement de la personne".
- ROCHEBLAVE " La notion de rôle en psychiatrie sociale" PUF
- RUESCH, JURGEN and BATESON " The social Matrix of Psychiatry"
- RUSSELL B. " Introduction to Ludwig Wittgenstein" Humanities Press-1951
- SCHERER "Philosophies de la Communications - Sedes-1972
- SEARLES H. 'The effort to Drive the Other Person Crazy - An element in the Aetiology and psychotherapy of Scizophrenia". British Journal of Medical Psychology
- SZASZ T. " The myth of Mental Illness, foundations of a theory of Personal Conduct" Hoeber& Harper-1961
- WATZLAWICK P. " An Anthology of Human Communication" . Science and Bahovior Books-1964
- WATZLAWICK P. " A Review of the Double Bind Theory" Family Process-1963
- WATZLAWICK P. "Paradoxical Prediction" Psychiatry-1965
- WATZLAWICK P. "A Structured Family Interview" Family Process-1966
- WEAKLAND J. " The Double Bind Hypothesis of Schizophrenia and Three-Party Interaction" Basic Book -1960
- WEAKLAND J. and JACKSON D. " Patient and Therapist Observations on the Circumstances of a Schizophrenic Episode" Archives of Neurology and Psychiatry-1958

*
* *
* * *
* *
*

